3 1761 00857442 8

The Gift of

Professor J. W. Mavor

C

I

A AMSTER
CHEZ LOUÏS R.

MDCCXL

NVLLIMENTITVR.
J. Goeree del. et fec.

ODES

DE Mr.

DE LA MOTTE.

AVEC

UN DISCOURS

Sur la Poëſie en général, & ſur l'Ode en particulier.

A AMSTERDAM,
Chez LOUIS RENARD.

M. DCCVII.

PQ
1993
L46
04
1707

LIBRARY
JUL 3 1962
UNIVERSITY OF TORONTO

800651

O D E.

A MESSIEURS DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

U des vers, pourai-je ſuffire
A ce que tu viens m'inſpirer ?
Dois-tu confier à ma Lire
Tes Favoris à célébrer ?
Par eux, les Filles de Mémoire
Aux Mortels diſpenſent la gloire :
Que peut pour eux tout l'art humain ?
Condui toi-même mon ouvrage ;
Ils en deſavoüeroient l'hommage,
S'ils n'y reconnoiſſoient ta main.

Malgré l'Envie & l'Ignorance,
C'eſt toi qui ſous le nom d'Armand,
Pris le ſoin d'embellir la France
De ſon plus durable ornement.
Tu t'élevas un Sanctuaire,
Où loin du profane Vulgaire,
Tes Nouriſſons furent admis;
Et réünis par cette grace,
Merveille inouïe au Parnaſſe,
Les Rivaux devinrent amis.

Depuis plus de quatorze
Que j'y vois de Héros di-
Quelle foule de Noms illuſtres
Demandent place dans mes vers!
D'un poids égal dans la balance,
Leurs Travaux, pour la préférence,
Tinrent les eſprits ſuſpendus;
Et le mien incertain encore,
En les admirant tous, ignore
Ceux qu'il doit admirer le plus.

Les

Les uns à qui Clio revelle — Les Hiſtoriens.
Les faits obſcurs & reculés,
Nous tracent l'image fidelle
De tous les ſiécles écoulés.
Des Etats la ſombre Origine,
Les progrès, l'éclat, la ruïne,
Repaſſent encor ſous nos yeux;
Et préſens à tout, nous y ſommes
Contemporains de tous les hommes,
Et Citoyens de tous les lieux.

du ſecours des fables, — Les Poëtes épiques.
Appuyant leurs inſtructions,
Ont orné les faits mémorables
D'ingénieuſes fictions.
Notre âge retrouve un Homére,
Dans ce Poëme * ſalutaire, — * Télémaque.
Par la Vertu même inventé.
Les Nimphes de la double cime,
Ne l'affranchirent de la Rime,
Qu'en faveur de la Verité.

Des deux * Souverains de la Scene
L'aſpect a frapé mes eſprits;
C'eſt ſur leurs pas que Melpomene
Conduit ſes plus chers Favoris:
L'un plus pur, l'autre plus ſublime
Tous deux partagent notre eſtime,
Par un mérite différent;
Tour à tour, ils nous font entendre
Ce que le cœur a de plus tendre,
Ce que l'eſprit a de plus grand.

* Corneille. Racine.

D'un Art encor plus difficile,
Mais du peuple moins reſpecte,
Souvent plus d'une main habile
Nous a fait ſentir la beauté.
Peintres * de l'humaine folie,
C'eſt vous qui prêtez à Thalie
Le maſque qui couvre ſon front:
C'eſt vous dont l'heureux artifice,
En nous expoſant notre vice,
Fait nos plaiſirs de notre affront.

* Les Comiques.

Un

Un nouveau * Spectacle m'apelle, * L'Opera.
Qui dans l'Italie inventé,
Ici, doit servir de modelle,
A ceux dont il fut imité.
J'y voi quelle gloire mérite
Cet * Auteur dont le stile invite * Quinaut.
La musique à s'y marier :
Ses Vers sont riches, mais sans faste ;
Et la matiére n'en est vaste,
Que par l'art de la varier.

Mais écoutons ; ce Berger * jouë * Segrais.
Les plus amoureuses chansons,
Du fameux Pasteur de Mantouë,
Il imite les tendres sons.
Un autre à des chansons si belles,
En oppose de plus nouvelles,
Entre eux j'aime à me partager ;
Et Pan, l'inventeur de la flûte,
Arbitre de cette dispute,
N'oze, lui-même, les juger.

Au gré de ce nouvel Eſope*,
Les animaux prennent la voix;
Sous leurs diſcours, il envelope
Des leçons méme pour les Rois.
Une douceur ſimple, élégante,
En riant, par tout y préſente
La nature & la vérité.
De quelle grace il les anime!
Oui, peut-être que le ſublime
Cede à cette naïveté.

* La Fontaine

Ici, du Cenſeur du Parnaſſe,
Je ne crains point d'être repris:
Au poids dont ſe ſervoit Horace,
Il ſçait peſer tous les écrits.
Il connoit, critique équitable,
Quel eſt l'ornement convenable,
Que chaque Auteur doit employer;
Et Toi même, Fils de Latonne,
Dans les preceptes qu'il nous donne,
Tu ne trouvas rien à rayer.

Par

Par lui, la Muſe ſatirique
En nos jours, parût ſans deffaut;
Par d'autres *, le Panégirique
Ne s'eſt pas élevé moins haut.
Art pénible! prodige étrange!
Ils nous plûrent par la loüange,
Source ordinaire de l'ennui:
La Satire eût bien moins de peine
A charmer la malice humaine,
Avide des affronts d'autrui.

* Les Panégiriſtes.

Quel agrément, quelle harmonie,
Dans ces * Ecrits ingénieux,
Où l'Hiperbole & l'Ironie
Diſputent à qui plaira mieux!
Ces diſcours privés qu'on s'adreſſe,
Tribut d'eſtime & de tendreſſe,
Y brillent des plus heureux traits.
Par une ſeconde préſence
C'eſt ainſi, qu'en trompant l'abſence,
On en ſuſpendoit les regrets.

* Lettres de Balzac & de Voiture.

Les Vers, les éloquens ouvrages
M'enyvroient de leur doux poiſon;
J'en oubliois preſque ces Sages *,
Amis de l'exacte raiſon.
Sur mille erreurs, fruits de l'enfance;
Sur la Nature & ſa puiſſance,
Ils s'efforcent d'ouvrir nos yeux;
Et Tel d'entre eux, avec les Graces,
Nous fait parcourir ſur ſes traces,
Tout l'eſpace effrayant des Cieux.

*Les Philoſophes.

Ici, trop de clarté me bleſſe;
Je vois ces eſprits * dont l'ardeur
Va de la Divine Sageſſe
Sonder l'immenſe profondeur.
Confidents du Souverain Etre,
Ils ſçavent par tout le connoître,
Du joug des ſens débaraſſés.
Ces Dieux dont j'ornois ma matiére,
Devant cette pure Lumiére,
Sont des phantômes éclipſés.

* Les Théologiens.

Long-

Longtemps l'Antiquité ſçavante
Nous recella mille Ecrivains ;
Mais des beautés qu'elle nous vante,
Nous avons lieu d'être auſſi vains.
Les Plines & les Démoſthènes,
Les travaux de Rome & d'Athènes,
Deviennent nos propres travaux ;
Et ceux qui nous les interpretent,
Sont moins, par l'éclat qu'ils leur prêtent
Leurs traducteurs que leurs Rivaux.

Les Traducteurs.

Ariſtote ſous un nuage,
Cachant un ſens trop peu rendu,
Même en parlant notre langage,
N'étoit pas encore entendu ;
Mais un Oedipe infatigable
Nous a de ce Sphinx reſpectable,
Découvert le ſens le plus beau :
Sur les obſcurités antiques,
Ses laborieuſes Critiques
Ont cent fois porté le flambeau.

Après tant d'œuvres renommées,
Dont notre siécle est anobli,
La Langue qui les a formées,
Peut-elle redouter l'Oubli?
Non, sur cette Langue chérie,
L'Ignorance & la Barbarie
Ne verseront point leur poison;
Et tous les Peuples, d'âge en âge,
Y respecteront l'assemblage
Des Graces & de la Raison.

Soûtenez-nous, Rapides Aigles;
Pour nous voir prendre votre essor,
* Le Dictionnaire & la Grammaire. * A l'exemple ajoûtez des règles,
Qui le facilitent encor.
D'une Langue en vos mains fertile,
Fixez l'Usage difficile;
Travail toûjours trop peu vanté!
D'autant plus digne de mémoire,
Qu'on y semble immoler sa Gloire,
A la publique Utilité.

Vous

Vous, que distingue la Naissance,
Ou l'éclat d'un illustre Rang,
Soyez jaloux de la Séance
Qu'ici le seul Mérite prend.
Venez-y protéger Minerve;
Le prix qu'elle vous en reserve,
Est un Nom vainqueur du trépas.
Loin les distinctions serviles!
Il est beau qu'avec les Virgiles,
Se confondent les Mécénas.

Jouïs, Assemblée immortelle,
D'honneurs tous les jours augmentés;
Et sois la source & le modelle
Des sçavantes Societés.
Sans perdre l'éclat dont tu brilles,
Tendre Mere, prête à tes Filles
Des Ornemens & des Appuis.
C'est ton Exemple qui les fonde;
Et les derniers âges du monde,
T'en devront encore les fruits.

Que pour ton Protecteur Auguſte,
Ton zele éclatte à chaque inſtant;
De la loüange la plus juſte,
Tu lui dois l'hommage conſtant:
Mais non, pour mieux ſervir ſa Gloire,
Ne mêle point à ſon Hiſtoire,
Un Art ſouvent déſavoüé:
De quel ſecours lui peut-il être?
Tu n'as qu'à le faire connoître;
Et tu l'auras aſſez loüé.

Aprouve que j'oze te faire
Une Offrande de ces Ecrits,
Où l'ambition de te plaire,
A mis peut-être quelque prix.
Si de plus ſublimes Ouvrages,
Ils te paroiſſent les préſages;
Tu pourois d'un mot généreux....
Arrête, Deſir chimérique;
Et malgré l'orgueil Poëtique,
Cachons de téméraires Vœux.

HOUDART DE LA MOTTE.

DISCOURS
SUR
LA POE'SIE
EN GENERAL,
ET
SUR L'ODE
EN PARTICULIER.

DISCOURS

Sur la Poëſie en général, & ſur l'Ode en particulier.

Deſſein de ce Diſcours.

AVANTQUE de parler de l'Ode, qui paroît ici mon premier ſujet, j'ai crû devoir dire un mot de la Poëſie en général, pour lui reconcilier ceux qui ſont trop prévenus contre elle, & les convaincre du moins, qu'elle n'eſt pas toûjours mauvaiſe. J'expoſerai enſuite mes conjectures ſur l'Ode, & ſur les beautés qui lui conviennent. J'examinerai cet Entouziaſme, ce beau déſordre qu'on exige ſur tout dans l'Ode héroïque, & même le Sublime qui en doit être toûjours l'objet; & enfin, comme une partie de cet Ouvrage conſiſte en des imitations

des

des anciens Poëtes liriques, j'en prendrai occaſion de dire un mot de leur caractere; à quoi je n'ajoûterai que quelques reflexions ſur les Poëtes françois qui ont travaillé dans le même genre. Voilà tout l'ordre que je me ſuis propoſé dans ce Diſcours.

Au reſte j'y prens la liberté de dire ce que je penſe. Il ſeroit à ſouhaitter que chacun en uſât de même. Après quelques contradictions qui en naîtroient, les ſentimens raiſonables prendroient toûjours le deſſus; au lieu qu'un Reſpect outré pour les opinions établies, ne ſert qu'à éterniſer les erreurs.

La Poëſie en général.

LA POE'SIE a eu de tout temps ſes Cenſeurs & ſes Panégiriſtes. Les uns ont crû qu'elle n'étoit propre qu'à corrompre l'eſprit; les autres qu'elle avoit pour fin de l'inſtruire: mais les uns & les autres, au lieu de l'examiner en elle-

elle-même, ſe ſont fondez ſur l'uſage different que les hommes en ont fait.

Ses Panégiriſtes citent la morale & les ſolides inſtructions qui ſont répanduës dans les Poëtes; ils s'apuient des Odes de Pindare, & même de ces Cantiques divins que les Ecrivains ſacrez nous ont laiſſez, ſur la Grandeur & les bienfaits de Dieu.

Ses Cenſeurs ſe récrient au contraire, ſur les fauſſes idées que les Poëtes ſe ſont formées de la Vertu, ſur les couleurs qu'ils donnent aux vices, & ſur les Fables extravagantes qu'ils ont débitées des Dieux.

Tout cela n'eſt point la Poëſie; & cette maniére d'en juger, eſt une ſource infinie de contradictions. Il n'y a qu'à établir préciſément en quoi elle conſiſte; & regler enſuite là-deſſus, le Jugement qu'on en doit faire.

Elle n'étoit d'abord différente

te du Discours libre & ordinaire, que par un arrangement mesuré des paroles, qui flatta l'oreille à mesure qu'il se perfectiona. La Fiction survint bien-tôt avec les Figures ; j'entens les Figures hardies, & telles que l'Eloquence n'oseroit les employer. Voilà, je croi, tout ce qu'il y a d'essentiel à la Poësie.

C'est d'abord un préjugé contr'elle, que cette singularité ; car le but du Discours n'étant que de se faire entendre, il ne paroît pas raisonable de s'imposer une contrainte qui nuit souvent à ce dessein, & qui exige beaucoup plus de temps pour y réduire sa pensée, qu'il n'en faudroit pour suivre simplement l'ordre naturel de ses idées.

La Fiction est encore un détour qu'on pouroit croire inutile ; car pourquoi ne pas dire à la lettre ce qu'on veut dire, au lieu de ne présenter une chose, que pour servir

vir d'occaſion à en faire penſer une autre.

Pour les Figures, ceux qui ne cherchent que la vérité, ne leur ſont pas favorables ; & ils les regardent comme des piéges que l'on tend à l'eſprit, pour le ſéduire.

C'eſt ſur ces principes que les anciens Philoſophes ont condamné la Poëſie. Cependant malgré tous ces préjugés elle n'a rien de mauvais, que l'uſage qu'on en peut faire ; ce qui lui eſt commun avec l'Eloquence. On voit ſeulement que ſon unique fin eſt de plaire. Le nombre & la Cadence chatouillent l'oreille ; la Fiction flatte l'imagination ; & les Paſſions ſont excitées par les Figures.

Ceux qui ſe ſervent de ces avantages pour enſeigner la vertu, lui gagnent plus ſûrement les cœurs, à la faveur du plaiſir, comme ceux qui s'en ſervent pour le

le vice, en augmentent encore la contagion, par l'agrément du Discours.

Mais ce choix ne tombe point sur la Poësie; il caractérise seulement les différens Poëtes, & non pas leur Art, qui de lui-même est indifférent au bien & au mal.

Il est vrai que comme cet Art demande beaucoup d'imagination, & que c'est elle qui détermine le plus souvent à s'y appliquer, on ne suppose pas aux Poëtes un jugement sûr, qui ne se rencontre guéres avec une imagination dominante. Et en effet les beautés les plus fréquentes des Poëtes, consistent en des images vives & détaillées, au lieu que les raisonnemens y sont rares, & presque toûjours superficiels.

Ils ont laissé le Dogmatique aux Philosophes, & ils s'en sont tenus à l'imitation; contens de l'avantage de plaire, tandis que les autres aspiroient à l'honneur d'instruire.

Je

Je ſçai que de grands hommes ont ſuppoſé à preſque tous les genres de Poëſie des vûes plus hautes & plus ſolides ; ils ont crû que le but du Poëme épique étoit de convaincre l'eſprit d'une vérité importante, que la fin de la Tragédie étoit de purger les paſſions, & celle de la Comédie de corriger les mœurs. Je croi cependant, avec le reſpect que nous devons à nos Maîtres, que le but de tous ces Ouvrages n'a été que de plaire par l'imitation.

Soit que l'imitation, en multipliant, en quelque ſorte, les événemens & les objets, ſatisfaſſe en partie la curioſité humaine ; ſoit qu'en excitant les paſſions, elle tire l'homme de cet ennui, qui le ſaiſit toûjours dès qu'il eſt trop à lui-même ; ſoit qu'elle inſpire de l'admiration pour celui qui imite ; ſoit qu'elle occupe agréablement par la comparaiſon de l'objet même avec l'image ; ſoit enfin, comme

me je le croi, que toutes ces causes se joignent & agissent d'intelligence ; l'esprit humain n'y trouve que trop de charmes, & il s'est fait de tout temps des plaisirs conformes à ce goût qui naît avec lui.

Les Poëtes ont senti ce penchant en eux-mêmes, & l'ont remarqué dans les autres. Ainsi certains de plaire en s'y abandonnant, ils ont imité des événemens & des objets, ce que leur humeur particuliére leur en a fait juger le plus agréable.

Les imaginations tranquiles & touchées des agrémens de la vie champêtre, ont inventé la Poësie pastorale. Les imaginations vives & turbulentes qui ont trouvé de la grandeur dans les Exploits militaires & dans la fortune des Etats, ont donné naissance au Poëme épique.

C'est d'une humeur triste & com-

compatiſſante aux malheurs des hommes que nous eſt venuë la Tragédie ; comme au contraire, c'eſt d'une humeur enjoüée, maligne, ou peut-être un peu Philoſophique, que ſont nées la Comédie & la Satire. Mais encore une fois, dans tous ces differens Ouvrages, je penſe qu'on n'a eu communément d'autre deſſein que de plaire, & que s'il s'y trouve quelque inſtruction, elle n'y eſt qu'à titre d'ornement.

On a prétendu prouver qu'Homére s'étoit propoſé d'inſtruire dans ſes deux Poëmes ; que l'Iliade ne tendoit qu'à établir que la Diſcorde ruïne les meilleures affaires ; & que l'Odiſſée faiſoit voir combien la préſence d'un Prince eſt neceſſaire dans ſes Etats. Mais ces verités ſe ſentent peut-être mieux dans la ſimple expoſition que j'en fais, que dans l'Iliade & l'Odiſſée entieres, où elles me paroiſſent noyées dans une va-

varieté infinie d'évenemens & d'images.

Je ſuis ſi contraire en cela, à des Auteurs d'un grand poids, que je n'expoſe mon ſentiment qu'avec deffiance, quoique j'aye Platon pour moi. Il banniſſoit Homére & tous les Poëtes de ſa République; Pithagore même ne lui pouvoit pardonner non plus qu'à Héſiode, d'avoir parlé indignement des Dieux; & il les croyoit éternellement punis dans le Tartare. Si les Apologiſtes du Poëme épique avoient raiſon, Homére eût dû tenir le premier rang dans les vuës de Platon; mais ce Philoſophe ne trouva dans la Poëſie qu'un plaiſir ſouvent dangereux, & il crut que la morale y étoit tellement ſubordonnée à l'agrément, qu'on n'en devoit attendre aucune utilité pour les mœurs.

Pour moi, j'avoue que je ne regarde point les Poëmes d'Homé-

mére comme des Ouvrages de morale ; mais ſeulement comme des Ouvrages où l'Auteur s'eſt propoſé particuliérement de plaire ; excellents dans leur genre, par rapport aux circonſtances où ils ont été faits ; comme la ſource de la Fable & de toutes les idées Poëtiques, en un mot, comme des chef-d'œuvres d'imagination, remplis de ſaillies heureuſes & d'une éloquence vive, où les Grecs & les Latins ont puiſé, & que les Modernes ſe font encore honneur d'imiter.

Voilà ce que je penſe auſſi à proportion de la pluſpart des Ouvrages de Poëſie qui nous ſont reſtés. Les Auteurs y ont voulu plaire, & ils ont atteint leur but. Ce n'eſt pas que dans ces ſortes d'Ouvrages on ne put mettre le vice & la vertu dans tout leur jour, & inſpirer ainſi pour l'un & pour l'autre l'amour ou la haine qu'ils méritent ; mais les Poëtes

ont eu rarement cette attention. Au lieu de ſonger à réformer les fauſſes idées des hommes, ils y ont la pluſpart accommodé leurs fictions ; & ſur ce principe, ils ont donné ſouvent de grands vices pour des vertus, contents de décrier les penchants les plus honteux & les paſſions les plus groſſieres.

Mais enfin quelque uſage qu'on ait fait communément de la Poëſie, elle n'en eſt pas moins indifferente en elle-même, & il dépendra toûjours d'un Auteur vertueux de la rendre utile. Ainſi Ménandre réduiſit à une peinture innocente des mœurs, la Comedie où regnoit auparavant la médiſance. Ainſi Virgile le ſage imitateur d'Homére, ſoûtint mieux que lui la majeſté des Dieux, & imagina un Héros, je ne dis pas plus agreable, mais plus digne d'imitation qu'Achille. Ainſi Pindare dans ce qui nous eſt reſté de lui,

lui, fit ſervir à une ſaine morale, l'Ode qui juſques-là avoit ſervi ſouvent à la volupté & à la Débauche.

CEUX qui ont pris parti pour l'Ode, & qui lui donnent le premier rang dans la Poëſie, s'imaginent qu'elle ne doit chanter que les louanges des Dieux & des Héros; & ils tirent de ces ſujets mêmes à quoi ils la bornent, une preuve de ſa dignité. *L'Ode.*

Mais il faut convenir que cette idée n'a point de fondement ſolide; elle vient ſans doute, comme mille autres erreurs ſur les Ouvrages d'eſprit, de ce qu'on a pris pour l'eſſence de l'Ode, la matiere de celles qui ont eu d'abord le plus de ſuccès.

Le Public qui outre tout, & qui n'entre jamais dans aucun détail, croit d'ordinaire que l'Ouvrage qui lui plaît le plus dans un genre, eſt la perfection de ce genre-

là, & il ne veut plus rien approuver dans la suite, que sur le modéle de ce qui a saisi une fois son admiration.

Ainsi s'établirent les Régles du Poëme épique, d'après Homére; celles de la Tragédie, d'après Sophocle; celles de l'Eglogue, d'après Théocrite, & celles de l'Ode, d'après Pindare. Régles utiles & judicieuses, pourvû qu'on n'exigeât pas pour elles un respect trop aveugle, & que sans se revolter contre les exceptions qu'on y peut faire, on fut toûjours prêt d'admettre ce qu'on y peut encore ajoûter.

Pindare ne pouvoit choisir d'occasion plus éclatante pour ses Vers, ni plus utile pour lui, que les Jeux Olimpiques. Il y pouvoit recevoir en un seul lieu les suffrages de toute la Gréce; & les vainqueurs excités à la libéralité par leur propre gloire, payoient les louanges avec profusion. Ainsi Pindare qui étoit

étoit né intéreſſé (c'eſt un deffaut qu'on lui reproche, & dont il ſe vante lui-même) s'appliqua à célébrer ces vainqueurs. Mais comme leur mérite trop borné & trop uniforme, ne fourniſſoit pas de lui-même aſſez d'étenduë au diſcours, il ſe jetta ſouvent à l'écart ſur la louange des Héros dont prétendoient deſcendre les ſiens, & ſur celle des Dieux qui protégeoient ou qui avoient fondé la Ville d'où ils étoient.

Voilà la matiére des Odes qui nous ſont reſtées de Pindare; mais ſi nous n'avions perdu ſes Odes amoureuſes & Bacchiques, où peut-être étoit-il plus paſſionné que Sapho, & plus gracieux qu'Anacréon, on croiroit aujourd'hui l'amour & la bonne-chere des matiéres eſſentielles à l'Ode, avec autant de raiſon que la louange des Dieux & des Héros.

Horace qui ſe fit un Caractére original d'une imitation com-

posée de Pindare & d'Anacréon, ne borna sa Lire à aucun sujet; & il fit voir par une varieté toûjours élégante, que rien n'est indigne de la noblesse de l'Ode. Il descendoit souvent des sujets les plus sublimes, aux moins sérieux; & il se sçavoit sans doute aussi bon gré de la grace qu'il donnoit aux uns, que de la force qu'il donnoit aux autres.

J'aurai occasion dans la suite de parler plus au long de Pindare & d'Horace; il me suffit à présent de remarquer qu'Horace n'a point crû qu'il y eût des sujets particuliers à l'Ode. Les siennes roulent indifféremment sur les louanges des Dieux & des Héros, sur la galanterie, la table, la morale & même la satire. Voilà l'Ode en possession de tout; & l'on juge aisément delà, que ce ne sont point les sujets qu'elle traite, qui forment son caractére particulier.

Ce n'est pas que le choix des su-

ſujets ſoit indifférent, ils ont plus de véritables beautés les uns que les autres ; & ils rendent les Ouvrages plus ou moins eſtimables, quoi qu'ils n'en changent pas la nature.

Ce que l'Ode a d'eſſentiel eſt préciſément ſa forme ; j'entens ce nombre & cette cadence, différente ſelon les langues, mais qui dans quelque langue que ce ſoit, lui eſt toûjours particuliere.

Cette meſure chez les Grecs n'étoit pas uniforme ; elle varioit ſelon les Chants ſur leſquels on compoſoit ; car toutes les Odes ſe chantoient alors. Le terme d'Ode ne ſignifie même que chanſon. Il y avoit auſſi chez les Latins pluſieurs meſures ; mais il n'eſt pas certain que toutes les Odes s'y chantaſſent.

Parmi nous, elles ne ſe chantent point, & leur harmonie conſiſte ſeulement dans l'égalité des Stances, dans le nombre & l'arrange-

ment des Rimes, & dans certains repos mesurés qu'on doit ménager exactement dans chaque Strophe. Il s'ensuit de cette harmonie, que l'Ode n'est pas faite pour être lûë seulement & qu'on ne peut sentir toute sa grace qu'en la récitant avec une attention exacte à sa cadence & à ses repos.

Cependant cette mesure ne remplit pas tout le caractére de l'Ode. Il y faut ajoûter la hardiesse du langage, qui ne lui est commune qu'avec le Poëme épique, lorsqu'il ne fait pas parler ses personnages. Le Poëte y est Poëte de profession, au lieu que dans les autres Ouvrages, il emprunte, pour ainsi dire, un esprit & des sentimens étrangers; & il doit se contenter alors de toute l'elégance du langage ordinaire, sans y laisser sentir d'étude ni d'affectation.

Les Poëtes tragiques même qui s'abandonnent quelquefois à l'enflure, doivent toujours être en garde

garde contre l'excès de l'expreſſion. Comme ils ne font point parler des Poëtes, mais des hommes ordinaires, ils ne doivent qu'exprimer les ſentimens qui conviennent à leurs Acteurs, & prendre pour cela les tours & les termes que la paſſion offre le plus naturellement. Racine n'a preſque jamais paſſé ces bornes, que dans quelques deſcriptions où il a affecté d'être Poëte, comme dans celle de la mort d'Hippolite, où l'on croit plûtoſt entendre l'Auteur, que le perſonnage qu'il fait parler. Corneille ſort auſſi quelquefois de cette vrai-ſemblance, ſur tout dans ce qu'il a imité de Lucain. On voit bien, à plus forte raiſon, que le Poëte comique & le paſtoral doivent ſe réduire à une naïveté élégante & mettre tout leur mérite dans l'exactitude de l'imitation.

Mais les Poëtes Liriques, j'entens les Auteurs d'Odes, peuvent

& doivent même étaler toutes les richeſſes de la Poëſie. Ils peuvent, ſans nuire néanmoins à la clarté, parler autrement que le commun des hommes; & pourvû que le ſens ſoit fort, & que les images ſoient vives, à proportion de la hardieſſe du langage; ils auront d'autant plus atteint la perfection de leur Art, qu'ils auront plus heureuſement hazardé.

Ce Vers de Racine,

Le Flot qui l'apporta, recule épouvanté,

eſt exceſſif dans la bouche de Théramene. On eſt choqué de voir un homme accablé de douleur, ſi recherché dans ſes termes, & ſi attentif à ſa deſcription; mais ce même Vers ſeroit beau dans une Ode, parce que c'eſt le Poëte qui y parle, qu'il y fait profeſſion de peindre, qu'on ne lui ſuppoſe point de paſſion violente qui partage

tage ſon attention, & qu'on ſent bien enfin, quand il ſe ſert d'une expreſſion outrée, qu'il le fait à deſſein, pour ſuppléer par l'exagération de l'image, à l'abſence de la choſe même.

C'EST ici le lieu d'examiner quel eſt & quel doit être cet Entouziaſme dont on fait tant d'honneur aux Poëtes, & qui doit faire en effet une des plus grandes beautés de l'Ode. *L'Entouziaſme.*

On ſçait qu'Entouziaſme ne ſignifie autre choſe qu'inſpiration; & c'eſt un terme qu'on applique aux Poëtes, par comparaiſon de leur imagination échaufée avec la fureur des Prêtres, lorſque leur Dieu les agitoit, & qu'ils prononçoient les Oracles.

Voilà donc préciſément l'idée de l'Entouziaſme: c'eſt une chaleur d'imagination, qu'on excite en ſoi, & à laquelle on s'abandonne; ſource de beautés & de deſ-

fauts, ſelon qu'elle eſt aveugle ou éclairée. Mais c'eſt le plus ſouvent un beau nom qu'on donne à ce qui eſt le moins raiſonnable.

On a paſſé ſous ce nom-là, beaucoup d'obſcuritez & de contretemps. On faiſoit grace aux choſes, en faveur des expreſſions & des maniéres; mais ce n'eſt pas toûjours par cette fougue, que les Auteurs ſont le plus dignes d'imitation. Entouziaſme tant qu'on voudra, il faut qu'il ſoit toûjours guidé par la raiſon, & que le Poëte le plus échaufé ſe r'appelle ſouvent à ſoi, pour juger ſainement de ce que ſon imagination lui offre.

Un Entouziaſme trop dominant reſſemble à ces yvreſſes qui mettent un homme hors de lui, qui l'égarent en mille images bizarres & ſans ſuite, dont il ne ſe ſouvient point quand la raiſon a repris le deſſus. Au contraire, un Entouziaſme réglé eſt comme ces douces va-

vapeurs qui ne portent qu'assez d'esprits au cerveau pour rendre l'imagination féconde, & qui laissent toûjours le jugement en état de faire, de ses saillies, un choix judicieux & agréable.

La plusparт de ceux qui parlent de l'Entouziasme, en parlent comme s'ils étoient eux-mêmes dans le trouble qu'ils veulent définir. Ce ne sont que grands mots, de fureur divine, de transports de l'ame, de mouvemens, de lumiéres, qui mis bout à bout dans des phrases pompeuses, ne produisent pourtant aucune idée distincte. Si on les en croit, l'essence de l'Entouziasme est de ne pouvoir être compris que par les Esprits du premier Ordre, à la tête desquels ils se suppose nt, & dont ils excluent tous ceux qui osent ne les pas entendre. Voilà pourtant tout le mistére, une imagination échauffée: Si elle l'est avec excès, on extravague; si elle l'est modérément, le

jugement y puiſe les plus grandes beautés de la Poëſie & de l'éloquence.

Le Déſordre.

C'EST de cet Entouziaſme que doit naître ce beau deſordre dont Mr. Deſpreaux a fait une des Regles de l'Ode. J'entens par ce beau deſordre, une ſuite de penſées liées entr'elles par un rapport commun à la même matiére, mais affranchies des liaiſons grammaticales & de ces tranſitions ſcrupuleuſes, qui énervent la Poëſie Lirique, & lui font perdre même toute ſa grace. Dans ce ſens, il faut convenir que le deſordre eſt un effet de l'Art; mais auſſi il faut prendre garde de donner trop d'étenduë à ce terme. On autoriſeroit par là, tous les écarts imaginables. Un Poëte n'auroit plus qu'à exprimer avec force toutes les penſées qui lui viendroient ſucceſſivement & au hazard; il ſe tiendroit diſpenſé d'en examiner le rapport, & de ſe

ſe faire un plan dont toutes les parties ſe prétaſſent mutuellement des beautés. Il n'y auroit ni commencement, ni milieu, ni fin dans ſon Ouvrage; & cependant l'Auteur le croiroit d'autant plus ſublime, qu'il ſeroit moins raiſonnable.

Mais que produiroit une pareille compoſition dans l'eſprit du Lecteur? Elle n'y laiſſeroit qu'un étourdiſſement cauſé par la magnificence & l'harmonie des paroles, ſans y faire naître que des idées confuſes, qui ſe chaſſeroient l'une l'autre, au lieu de concourir enſemble à fixer & à éclairer l'eſprit.

Pour moi je crois indépendamment des exemples, qu'il faut de la méthode dans toutes ſortes d'Ouvrages; & l'Art doit regler le deſordre même de l'Ode, de maniere que les penſées ne tendent toutes qu'à une même fin, & que malgré la variété & la hardieſſe

des

des figures qui donnent l'ame & le mouvement, les choſes ſe tiennent toûjours par un ſens voiſin dont l'eſprit puiſſe ſaiſir le raport, ſans trop d'étude & de contention.

Nous avons d'un des Maîtres de l'Art une Ode Pindarique où il n'a pas mis un autre deſordre que celui que je reconnois ici pour une beauté. L'Auteur n'y ſort pas un moment de ſa matiére, & il n'a pas jugé à propos d'imiter Pindare juſque dans ces digreſſions où il étoit forcé par la ſechereſſe de ſes ſujets.

Qu'il me ſoit permis de le dire; les grands eſprits qui ſont tellement frappés de l'obligation qu'on a aux Anciens, qu'ils imputent à ingratitude d'y trouver quelques deffauts, tombent ordinairement dans une eſpece de contradiction. Ils trouvent d'un côté des raiſons ingénieuſes pour juſtifier les anciens de ce qu'on leur reproche, tandis que de l'autre

tre ils ſe gardent bien d'imiter ce qu'ils loüent. La reconnoiſſance & l'admiration leur impoſent, quand il s'agit des Anciens; le bon goût & l'exacte raiſon les éclairent, quand il ne s'agit plus que d'eux-mêmes.

Cet Entouziaſme qu'on exige dans l'Ode, doit briller dès le début même. Elle eſt oppoſée en cela, à l'uſage du Poëme épique, où l'on exige un commencement ſimple & modeſte.

Horace raille le début d'un Poëme de ſon temps, qui commençoit par ces mots: *Je chanterai la fortune de Priam, & toute la fameuſe guerre de Troye.* Monſieur Deſpreaux condamne auſſi ce commencement de l'Alaric:

Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.

Et ces deux grands Critiques après avoir donné un exemple du ridicule, propoſent pour modelle de la perfection, l'un le debut de l'O-

l'Odiſſée : *Muſe, raconte-moi les avantures de cet Homme qui après la priſe de Troye, vit tant de Païs & tant de mœurs différentes*; l'autre, ce commencement de l'Enéïde : *Je chante cet Homme qui contraint de fuïr les rivages de Troye, aborda enfin en Italie.*

Mais ſuppoſons un moment que ces quatre propoſitions ſoient des commencemens d'Ode. Il faudra changer la Critique ; & en condamnant celles d'Homére & de Virgile, comme trop ſimples, propoſer les deux autres, comme le modelle de la Pompe qui convient à l'Ode. Pourquoi ce caprice apparent ? Tâchons de découvrir les raiſons, s'il y en a, d'une oppoſition ſi marquée.

On dit contre les commencemens de Poëme trop enflés, qu'un Exorde doit être ſimple, & que cette Régle eſt générale ; mais ſi elle étoit auſſi générale qu'on le prétend, le début des plus belles Odes

Odes ſeroit vicieux, on y promet toûjours des miracles. Dira-t-on que ces ſortes d'Ouvrages n'ont point d'Exorde? Ils en ont la pluſpart, ſi l'on appelle Exorde le commencement d'un Ouvrage, lorſqu'on peut l'en ſéparer ſans en tronquer le véritable ſujet. Il faut donc convenir que ce précepte de la ſimplicité de l'Exorde, ne regarde pas toutes ſortes de Poëſies.

D'un autre côté, pour juſtifier la Pompe ordinaire dans le début de l'Ode, on ſe ſert de la comparaiſon d'un Palais dont le Portique doit être riche & ſuperbe. C'eſt Pindare lui-même qui commence la ſixiéme de ſes Odes Olimpiques, par cette éclatante comparaiſon. Mais ne prendroit-on pas droit de-là, d'être moins ſimple dans le commencement du Poëme? & ne peut-on pas lui appliquer la comparaiſon du Palais, du moins auſſi juſtement qu'à l'Ode?

On

On dira peut-être que le Poëte Lirique se donne la plupart du temps pour inspiré; & qu'ainsi la timide précaution de ne point trop promettre, ne conviendroit pas à sa supposition. Mais cette raison tombe encore; car le Poëte épique ne donne pas non plus son Ouvrage comme un travail humain, mais comme la révélation de quelque Muse.

Pour moi, je n'imagine qu'une raison de la différence dont il s'agit: c'est que le Poëme étant un Ouvrage de longue haleine, il est dangereux de commencer d'un ton difficile à soûtenir; au lieu que l'Ode étant resserrée dans d'étroites bornes, on ne court aucun risque à échaufer d'abord le Lecteur, qui n'aura pas le temps de se refroidir, par la longueur de l'Ouvrage. Ainsi un homme qui auroit à faire une longue course, devroit se ménager d'abord, pour ne pas épuiser trop tôt ses forces; & au con-

contraire, celui qui n'auroit à fournir qu'une petite carriére, pourroit par un premier effort augmenter ſa légéreté naturelle, & en achever plus rapidement ſa courſe.

Le Sublime.

ON voit aſſez par tous ces uſages, que l'Ode tend particuliérement au Sublime. Ainſi les Poëtes Liriques ne ſçauroient s'appliquer avec trop de ſoin à le connoître & à le trouver.

Mais je ne ſçais ſi la nature du Sublime eſt encore bien éclaircie. Il me ſemble que juſqu'à preſent on en a plûtoſt donné des exemples, que des définitions. Il eſt néanmoins important d'en fixer l'idée; car les exemples ne ſont que des moyens de comparaiſon ſujets à mille erreurs; au lieu que les définitions font juger des choſes par un principe invariable, ſans avoir recours à des Analogies toûjours très-imparfaites.

J'o-

J'ozerai donc expoſer là-deſſus ma conjecture, qui ne peut être qu'utile, quand elle ne feroit qu'exciter quelqu'un à en trouver le faux, & à lui oppoſer la verité. Je croi que le Sublime n'eſt autre choſe que le vrai & le nouveau réunis dans une grande idée, & exprimés avec élégance & préciſion. J'entens par le vrai, une verité poſitive, comme dans ces paroles de Moyſe: *Dieu dit, que la lumiére ſe faſſe, & la lumiére ſe fit*; ou ſeulement une vérité de convenance & d'imitation, comme dans ce ſentiment d'Ajax:

Grand Dieu, rens nous le jour, & combats contre nous.

où, ſur le caractere de ce Guerrier une fois connû, on voit qu'il a dû penſer ce qu'Homére lui fait dire. J'entens par le nouveau, la nouveauté des choſes en elle-même, ou du moins celle de la maniére de les ordonner & de les dire. J'en-

J'entens enfin par grande idée, les penſées qui étonnent l'eſprit, ou qui flattent l'orgueil humain.

J'ajoûte l'élegance & la briéveté, ſans leſquelles tout cet aſſemblage manqueroit encore ſon effet; mais en les y joignant, où raſſemblera-t-on ces trois qualitez que je viens de dire, qu'on n'y ſente auſſitôt le Sublime ? Et au contraire, où le ſentira-t-on, ſi quelqu'une de ces qualités manque?

Tout le monde convient aujourd'hui que ſans le vrai, il ne peut y avoir de ſolide beauté, ni par conſéquent de Sublime. On peut bien ſéduire quelquefois ſans lui; mais l'illuſion ſe diſſipe bientôt, & l'on traite de puérile, ce que l'on avoit d'abord trouvé grand. Les Pointes & les jeux de mots qui avoient été inventés pour ſuppléer au deffaut du vrai, ont ceſſé de plaire dès qu'il a reparu. Il a réüni tous les goûts; ceux même qui ne le connoiſſent pas, le de-

demandent, & n'aplaudiſſent qu'à ce qu'ils prennent pour lui.

La nouveauté n'eſt pas moins neceſſaire au Sublime; car il eſt de ſon eſſence de faire une impreſſion vive ſur les eſprits, & de les frapper d'admiration. Le moyen ſans nouveauté de produire ces grands effets? ce qui eſt familier à l'eſprit n'y ſçauroit plus faire qu'une impreſſion languiſſante. Il eſt vrai qu'en remontant au temps & aux circonſtances où une choſe Sublime a été dite, on reconnoit bien qu'elle a dû étonner alors; & on l'admire ſoi-même en la regardant dans ſon origine; mais l'imitateur qui la repete, ne peut plus que ſurprendre l'eſtime de ceux qui l'ignorent & qui prennent ſa mémoire pour du génie.

La pluſpart des Ecrivains devroient rechercher un peu plus la nouveauté, au péril de donner moins d'Ouvrages. Ils penſent que pour copier ce qu'ont dit de grands

grands hommes, ils ſont eux-mêmes de grands hommes. Mais le Public ne s'y trompe pas comme eux, & il ſçait mépriſer des Auteurs qui ne lui diſent que ce qu'il a cent fois admiré.

Qu'on ne diſe pas qu'il n'y a plus de penſées nouvelles, & que depuis que l'on penſe, l'eſprit humain a imaginé tout ce qui ſe peut dire. Je trouverois auſſi raiſonnable de croire que la Nature s'eſt épuiſée ſur la différence des Viſages, & qu'il ne peut plus naître d'homme à l'avenir, qui ne reſſemble préciſément à quelqu'autre qui ait été. L'expérience ne prouve que trop qu'avec cette reſſemblance generale que les hommes conſerveront toûjours entr'eux, ils ne laiſſeront pas d'avoir des différences conſidérables. Je croi de même que nos penſées, quoiqu'elles roulent toutes ſur des idées qui nous ſont communes, peuvent cependant par leurs

circonſtances, leur tour & leur application particuliere, avoir à l'infini quelque choſe d'original.

Les grandes idées ſont encore eſſentielles au Sublime ; car ce n'eſt pas aſſez qu'il plaiſe ; il doit élever l'eſprit, & c'eſt préciſément cet effet qui le caractériſe. Il faut donc de grands objets & des ſentimens extraordinaires. La deſcription d'un Hameau, peut bien plaire par la naïveté & la grace ; mais Neptune calmant d'un mot les flots irrités, Jupiter faiſant trembler les Dieux d'un clin d'œil ; ce n'eſt qu'à de pareilles images qu'il appartient d'étonner & d'élever l'imagination. Pour les ſentimens, on peut bien être touché des plus foibles & de ceux qui nous ſont les plus familiers ; mais nous n'admirons que ceux qui ſont au deſſus des foibleſſes communes, & qui par une certaine grandeur d'ame qu'ils nous communiquent, augmentent en nous l'idée

dée de notre propre excellence.

Au reſte, comme je l'ai dit, c'eſt à l'élégance & à la préciſion à mettre le Sublime dans tout ſon jour. C'eſt même quelquefois la briéveté qui fait la plus grande force des traits qui paſſent pour merveilleux; & il ne faut au contraire qu'un mot ſuperflu pour énerver la penſée la plus vive & la dégrader du Sublime.

Les Poëtes Liriques doivent ſe faire une Loi de cette préciſion. Le Stile diffus peut convenir aux Orateurs; il leur eſt permis d'étendre leurs raiſons, & de les offrir ſous diverſes faces, pour ſuppléer par cette abondance, à ce qui peut échaper aux Auditeurs. On le doit paſſer quelquefois par la même raiſon aux Poëtes de Théatre, qui peuvent encore par ce moyen prolonger des mouvemens & des paſſions agréables. Mais il n'en eſt pas de même des Odes. Le Poëte y doit compter ſur toute

l'attention du Lecteur, & tâcher toûjours d'exercer son esprit par un grand sens, que la superfluïté des mots ne fasse pas languir.

Que vous ayez réveillé quelque idée, ou quelque image; si ce que vous ajoûtez ne produit pas un nouvel effet, l'esprit du Lecteur tombe aussi-tôt dans l'inaction, & son oreille même n'est plus flattée de ce qu'il sent d'oisif dans votre Ouvrage.

Les Epithétes, dans les Poëtes médiocres, contribuent beaucoup à cette lâcheté de Stile; comme elles sont aux bons Auteurs, un moyen de force & de précision. En effet, rien n'abrége tant le discours, & ne multiplie tant le sens, qu'une Epithéte bien choisie; elle tient lieu presque toûjours d'une Phrase entiére; elle fait une impression vive & inatenduë; & outre l'agrément de la briéveté, quelques Lecteurs sentent encore (ce qui fait une partie de leur plaisir)

sir) la peine & le merite qu'il y a de s'exprimer aussi heureusement, malgré toute la contrainte des Vers.

Je sçai bien qu'en outrant cette briéveté, on devient nécessairement obscur, & qu'un Poëte tombe d'autant plus aisément dans ce deffaut, que ce qu'il a dit réveillant en lui l'idée de ce qu'il a voulu dire, il supplée toûjours au deffaut de son expression, sans s'appercevoir qu'elle ne suffit pas par elle-même, à exprimer toute sa pensée.

Le meilleur remede à cela est de consulter des oreilles sçavantes, sans trop s'inquiéter pour satisfaire ceux à qui la langue & les idées Poëtiques ne sont pas assez familiéres; car enfin un Poëte ne prétend parler qu'aux gens d'esprit, & à moins que d'en dire trop pour eux, il n'en dira jamais assez pour les autres.

Voilà les réflexions que j'ai

faites ſur ce qui peut convenir à l'Ode, ſur tout à l'Ode héroïque. J'ay travaillé d'après ces idées le plus exactement que j'ay pû, & je ſoûmets également à la déciſion des Sçavans & les réflexions & l'Ouvrage.

Caractere des Poëtes lyriques.

JE dois préſentement parler des Auteurs que j'ai eu la hardieſſe d'imiter, pour donner une foible idée des Odes Grecques & Latines. J'ai choiſi les Poëtes les plus celebres dans ce genre, Anacréon, Pindare & Horace. Ils avoient tous trois un génie fort différent; & je vais tâcher d'en faire connoître la diverſité, en rendant raiſon des moyens que j'ai pris pour imiter leurs Ouvrages.

Anacreon.

Du caractere dont Anacréon ſe peint dans ſes Odes, on ne devoit pas attendre de lui d'autres Ouvrages que ceux qu'il nous a laiſſés. Il aimoit paſſionément le plaiſir, & comme il n'imaginoit rien

rien pour l'homme au delà de la vie preſente, il en mettoit le bon uſage à en conſacrer tous les inſtants à la volupté. La Pareſſe eſt une ſuite naturelle de ce principe; ainſi Anacréon qui vivoit conſequemment, ne ſe fatiguoit pas à méditer ni à arranger de longs Ouvrages; il ſe contentoit de mettre en œuvre quelques idées qui s'offroient d'elles-mêmes, & qui s'arrangeoient peut-être encore par ſentiment plus que par réflexion. Partagé qu'il étoit entre l'Amour & la Bonne-chere, il n'a preſqu'écrit que pour nous le dire; le Plaiſir étoit ſon occupation, la Lire n'étoit que ſon délaſſement.

Un Auteur de ce caractere ne fournit pas d'ordinaire de gros volumes, mais ſouvent auſſi ce qu'il donne en a l'air moins inégal & plus naturel. Telles ſont les Odes d'Anacréon; courtes, ſa pareſſe n'en eût pas ſouffert d'autres; naï-

ves, il n'écrivoit que ce qu'il sentoit; toûjours remplies de tour & d'élégance, il attendoit les momens heureux de son imagination, & ne faisoit proprement qu'obéir à son génie.

La plûspart de ses Odes sont de petites Chansons qui paroissent dictées par l'Amour & par Bacchus. On les a assez heureusement imitées de nos jours, & peut-être sans dessein; car comme chaque passion a son génie, ses tours & ses expressions, l'Amour & la Bonne chere peuvent encore inspirer aujourd'hui ce qu'Anacréon pensa de son temps: & je croi qu'en effet nous avons beaucoup de chansons de son goût, dont les Auteurs n'ont jamais lû leur prétendu modelle.

Pour moi, j'ai tâché véritablement de lui ressembler dans les Odes que j'appelle Anacréontiques; j'ai voulu y donner une idée de son esprit, de ses mœurs & même de son stile. Je me serois peut-

peut-être contenté pour cela de traduire quelques unes de ſes Odes, ſi elles n'étoient déja toutes traduites par des Auteurs que je reſpecte, & que jene me ſerois pas flatté d'égaler. J'ai mieux aimé, pour faire au moins quelque choſe de nouveau, imaginer quelques fictions du genre de celles d'Anacréon, les traiter à ſa maniere, & chercher ſelon mes forces, cette douceur & cette facilité de ſtile, qui ſont un de ſes plus grands charmes.

Chacune de mes Odes a un rapport particulier à quelqu'une de celles d'Anacréon. Par exemple, il ſouhaite dans une des ſiennes de devenir tout ce qui ſert à ſa maîtreſſe ; j'en fais une où je ſouhaite d'être tout ce qui plaît à une maîtreſſe que j'imagine exprès pour cela ; car ſans maîtreſſe, le moyen d'imiter Anacréon?

Il décrit pluſieurs ſonges agréables, malheureuſement interrom-

pus; pour l'imiter, je substituë a la narration la chose même, & je me suppose dans l'illusion d'un songe qu'on détruit en me réveillant. Il dit dans sa premiere Ode, que sa Lire ne veut chanter que les Amours, & il raconte que quoi qu'il l'eût remontée de cordes nouvelles, pour chanter les actions des Heros, elle ne rendoit cependant que d'amoureux accords. J'exécute ce qu'Anacreon raconte, & en voulant celebrer la gloire de Mars, je me laisse insensiblement entraîner à une digression sur ses amours avec Vénus, d'où je ne puis revenir au sujet que je m'étois proposé.

C'est ainsi que je tâche de ressembler à Anacréon; j'ai imité même jusqu'à sa morale & à ses passions que je désavoüe. J'avertis que dans ces Odes Anacréontiques, je parle toûjours pour un autre, & que je ne fais qu'y jouer le personnage d'un Auteur dont j'envie-

vierois beaucoup plus le tour & les expreſſions, que les ſentimens.

J'ai voulu donner auſſi une idée de Pindare, dans les Odes que j'ai imitées de lui. C'eſt un caractére tout different de celui d'Anacréon, des ſentimens religieux, l'éloge conſtant de la vertu, une aigre cenſure des vices, de l'élévation dans les penſées, de l'énergie & ſouvent même de l'excès dans l'expreſſion. Voilà les traits principaux de Pindare; voilà ce qui lui a acquis la Primauté entre les Poëtes Liriques. Les Sçavans, de ſiécle en ſiécle, lui ont confirmé cet honneur; & l'on ne peut ſans témérité, réſiſter à tant de ſuffrages, ajoutés à l'admiration de ſes contemporains. *Pindare.*

Il eſt vrai qu'aujourd'hui peu de gens ſont capables de l'étudier dans ſa langue. Que ceux même qui le liſent dans la traduction latine, avouent la pluſpart ingénument, qu'ils ne le trouvent pas

encore trop intelligible ; & que nos plus habiles Ecrivains auroient peine à en faire une traduction Françoiſe exacte, & en même-temps agréable.

Mais cette difficulté n'eſt pas tout à fait la faute de Pindare. L'obſcurité de ſes penſées s'eſt accruë à meſure que les circonſtances qui y avoient rapport ſe ſont effacées, ou que ſa langue eſt devenuë moins familiére. Ces longues digreſſions qu'on lui a tant reprochées, étoient, comme je l'ai déja fait voir, l'inconvenient inévitable de ſes ſujets ; & d'ailleurs les fables qu'il y racontoit des Dieux intéreſſoient alors les Peuples autant qu'elles nous ſont aujourd'hui indifférentes.

Ces figures quelquefois ſi exceſſives, ces maniéres de parler auſſi obſcures qu'emphatiques, étoient du goût de ſon ſiécle. Les Grecs les affectoient ſur tout dans leurs dithirambes ; ce qui fit naître ce

Pro-

Proverbe : *Cela s'entend moins qu'un dithirambe.* On prétend même qu'Ariſtophane a voulu railler ces Poëtes & particulierement Pindare, dans cet endroit où il fait dire à Socrate, en parlant des nuées : *Ce ſont elles qui nourriſſent les Philoſophes, les Medecins, les Devins, les Amants, & les Poëtes Liriques.* Mais enfin, autant qu'on le peut, il faut diſtinguer dans les Auteurs, les défauts de leur temps d'avec leurs défauts particuliers.

Pour donner une idée de Pindare, avec moins de riſque d'ennuyer, j'ay ſubſtitué des Héros de nos jours aux Vainqueurs des Jeux olimpiques, & la Flûte que nous connoiſſons à celle que décrit Pindare, & qui n'eſt plus en uſage.

J'ai développé quelquefois ſes penſées, & j'y ai ajoûté quelques tranſitions, pour ne pas trop heurter notre goût. A cela près, j'ai conſervé autant que j'ai pû ſes

idées, ſon ordre, ſon eſprit de narration, la hardieſſe de ſon ſtile, & quelquefois ſon excès, ſur tout dans l'Ode où je le fais parler lui-même, & dont je ne dis rien ici pour ne pas repéter l'argument qui la précede.

Horace. Horace eſt le premier, comme il le dit lui-même, qui ait fait entendre aux Latins la Lire des Grecs; il pouvoit dire encore qu'il l'avoit perfectionnée; perſonne ne lui eût conteſté cette gloire.

Il avoit ſur l'avenir les mêmes principes qu'Anacréon, qu'il a peut-être un peu trop rebattus dans ſes Odes; mais il avoit en même-temps un naturel heureux, ſoûtenu de la meilleure éducation; & à la réſerve de certains penchans qui à la honte de ſon pays & de ſon ſiécle n'y étoient pas auſſi odieux qu'ils auroient dû l'être; on peut regarder Horace comme un des plus honnêtes hommes de l'antiquité. Il avoit l'eſprit éten-

étendu, varié, delicat & fleuri. Né également pour la Satire & pour la Loüange, ſes railleries pénétroient d'autant plus qu'elles étoient moins groſſiéres ; & ſes louanges dégagées de cet air de flatterie qui rebutte, pouvoient plaire même à ceux à qui elles ne s'adreſſoient pas.

Exact & riche dans ſes deſcriptions, il y mêle toûjours de ces traits naïfs qui mettent preſque les objets ſous les yeux. Enjoué dans ſa morale, il inſtruit d'ordinaire ſans paroître y penſer ; & hors quelques occaſions où il s'emporte contre les vices des Romains avec la véhémence d'un Cenſeur, ſes Préceptes ſont toûjours accompagnés d'un agrément qui ne contribue pas peu à les faire goûter. Enfin Horace a preſque traité tous les ſujets, toûjours d'une maniére nouvelle, avec des figures & des expreſſions également heureuſes & hardies.

J'ai

J'ai osé traduire quelques-unes de ses Odes, où je serai demeuré sans doute fort au dessous de mon Original; mais comme il n'y en a point encore de traduction publique en Vers françois, qu'il n'en a couru de temps en temps dans le monde que de simples imitations, & même la plupart en Vers irréguliers, je me suis encore laissé gagner à la nouveauté.

J'ai donc traduit cinq de ses Odes en Strophes régulières, où j'ai tâché de rendre toutes ses idées, presque toûjours dans le même nombre de Vers, qu'elles sont renduës dans l'Original. J'ai étendu quelquefois ses Fables, & fait rentrer, pour ainsi dire, le commentaire dans le texte; parce que ce qui s'entendoit à demi mot du temps d'Horace, n'est pas aujourd'hui aussi connu; & il me semble que dans une traduction où l'on veut plaire, le Traducteur doit suppléer ainsi à la distance des temps,

temps, & tâcher toûjours de rendre l'équivalent, auſſi bien pour les faits que pour les penſées.

C'eſt par cette raiſon que je n'ay pas traduit litteralement l'endroit de l'Ode à Mécénas, où Horace parle des Lapithes, de l'yvreſſe d'Hilée, & de la revolte des Géans. J'ai ſuivi une excellente remarque de M. Dacier. Il prétend que toutes ces fables qu'Horace raſſemble ne ſont qu'une alluſion aux Guerres civiles, à la défaite d'Antoine & aux Victoires d'Auguſte; ſans quoi le Poëte n'auroit pas eu raiſon de confondre ces fables avec des événemens de la République, & de les propoſer enſemble à Mécénas comme le ſujet de ſon Hiſtoire. Le ſens caché d'Horace s'entendoit aiſément des Romains, & ce détour même rendoit la louange beaucoup plus délicate, & faiſoit une véritable beauté: mais aujourd'hui il n'y a plus dans les paroles

les d'Horace que l'apparence d'un contre-temps ; ainsi j'ai crû devoir mettre à la place de l'allusion les choses qu'elle faisoit penser, afin de rendre ma traduction aussi claire que l'Ode pouvoit l'être du temps d'Horace.

J'ai pris encore en quelque autre endroit la liberté de changer le tour & presque la pensée d'Horace, pour un sens qui m'a paru plus agréable. Voilà un aveu un peu téméraire ; mais on nous doit pardonner ces hardiesses, pourvû qu'elles ne soient pas fréquentes. Rien ne refroidit tant le génie qu'un respect trop superstitieux pour l'Original. Il est cause ordinairement qu'un Traducteur idolâtre pour vouloir rendre trop exactement toutes les beautés de son Auteur, n'en rend en effet aucune ; car il est impossible, sur tout en Vers, que toutes les circonstances d'une pensée passent avec un bonheur égal d'une langue dans une

une autre. Il faut opter. On doit quelquefois négliger les mots les moins importants, pour enchérir, s'il se peut, sur les essentiels; afin de rendre par ces compensations, plûtost le génie & l'agrément général, que le détail scrupuleux des phrases toûjours languissant & sans grace. C'est par-là qu'un Traducteur peut être excellent; c'est par là, qu'un Lecteur équitable doit juger de son mérite.

Il m'a parû, en examinant les Odes d'Horace, qu'il ne connoissoit pas non plus que les Grecs ses modelles, ou pour mieux dire, qu'il négligeoit aussi-bien qu'eux, un Art que les Liriques modernes ont observé, & dont ils ont abusé même assez souvent; c'est d'arranger tellement ses pénsées dans chaque Strophe, qu'il y ait une gradation de sens, & qu'elles finissent toûjours par ce qu'il y a de plus vif & de plus ingénieux.

L'abus

L'abus de cette methode a produit les pointes où l'on ne cherchoit qu'à surprendre & à éblouïr l'esprit ; mais aussi en la négligeant on perd un des plus sûrs moyens de plaire. Une bonne chose ne le paroît presque pas après une meilleure ; au lieu qu'en changeant d'ordre, elles sont l'une & l'autre leur impression ; & l'esprit parvenu ainsi par degrés à un sens complet & digne de son attention, se repose naturellement avant que de passer à un autre.

C'est ce repos que suppose la séparation des Strophes ; & l'on comprend assez par-là qu'il y faut autant que l'on peut, & sans préjudice du bon sens, ménager une espece de chûte capable de causer quelque surprise & de donner quelque exercice à l'esprit.

C'est dans cette vûë que j'ai osé prêter quelques Vers à Horace, pour fermer les Strophes un peu plus à notre maniére ; car com-

comme je l'ai déja dit, toûjours attentif à s'exprimer proprement & avec délicateſſe, il ne s'embaraſſoit pas d'ailleurs de cette gradation dont je parle; il ne finiſſoit pas même toûjours ſon ſens avec la Strophe, & il étoit obligé d'enjamber ſur la ſuivante.

J'ai peine à croire que ce ne fût pas-là un vrai deffaut; car la meſure de chaque Strophe avoit ſans doute été ordonnée pour l'agrément, & cette meſure étoit violée, lorſqu'un ſens ſuſpendu obligeoit d'y ajoûter de nouveaux nombres; ou ſi l'on ne faiſoit aucune violence à la meſure, ce devoit être une fatigue pour l'eſprit de ſe ſentir arrêté ſur un ſens interrompu. Ce qui me confirme dans ma penſée, c'eſt qu'Horace eſt plus retenu ſur cet uſage, qu'il ne l'auroit été, s'il l'eût crû ſans conſequence.

Je n'ai rien dit de Sapho ni d'Alcée, parce que leur caractére

re eſt déja aſſez peint dans une des Odes que j'ai traduites d'Horace. Ainſi il ne me reſte qu'à dire un mot de l'Ode françoiſe, & des Auteurs qui ont acquis le plus de réputation dans ce genre.

Ronſard. JE ne remonterai que juſqu'à Ronſard ; peut-être eſt-ce déja trop. Ses Ouvrages ne ſont plus lûs, & je ne croi pas que beaucoup de gens veuillent juger par leurs yeux de ce que j'en vais dire.

Cependant j'oſerai avancer qu'il a imité Pindare, en homme qui connoiſſoit ſon modelle ; juſques-là que ce qu'il emprunte d'Horace, devient Pindarique entre ſes mains. On retrouve par tout dans ſes Odes, ces images pompeuſes, ces graves Sentences, ces métaphores & ces expreſſions audacieuſes qui caractériſent le Poëte Thébain. Il paroît même aſſez ſaiſi de cet Entouziaſme qui entraînoit Pin-

Pindare ; & le mauvais ſuccès de l'imitateur vient moins d'avoir mal ſuivi ſon modelle, que de n'avoir pas connu le génie de la Langue françoiſe.

Ronſard ne laiſſa pas d'être l'admiration de ſon ſiécle ; mais ſa gloire ne lui ſurvécût guéres, & il eſt enfin tombé dans un oubli, dont il n'y a pas d'apparence qu'il ſe reléve. Il eſt vrai que Pindare eût à peu près la même fortune ; & au rapport d'Athénée, du temps d'Eupolis le Comique qui vivoit cent ans après ce Poëte, ſa Muſe étoit déja tombée dans le mépris ; mais elle reprit bientoſt l'Empire, que perſonne depuis ne lui a oſé conteſter.

Il n'y a pas lieu d'eſperer une pareille révolution pour Ronſard ; & d'autant moins qu'il a été ſuivi d'un Poëte pour qui le bon goût a réuni tous les ſuffrages, & plus digne ſans comparaiſon de ſervir de modelle à l'Ode françoiſe.

Mal-

Malherbe. Malherbe nous a fait connoître dans les siennes le prix des pensées raisonnables, & des expressions propres & naturelles ; car pour ne pas entrer dans un trop grand détail, je laisse Mainard & Racan quoique dans les Odes du dernier il y ait beaucoup de noblesse ; & dans celles de l'autre, beaucoup de netteté. C'est en quoi sur tout excella Malherbe. Son sens se présente de lui-même ; & le tour heureux de ses phrases met pour l'ordinaire sa pensée dans tout son jour.

Quoique nourri des beautés des Anciens, il en a rarement paré ses Ouvrages ; content de s'en être servi à se perfectionner le goût, il semble avoir songé dans la suite à les égaler, plûtost qu'à les imiter. Ses descriptions sont vives, ses comparaisons justes & choisies, ses figures variées ; mais il ne s'en permet jamais de trop hardies, & sage jusque dans ses em-

emportemens ; comme l'a dit un grand Critique, il a presque toûjours fait voir qu'on peut être raisonnable sans être froid.

Je suis surpris cependant qu'après ses Stances sur les larmes de S. Pierre, imitation où il paroît adopter avec plaisir les mauvaises pointes de son original, il ait pû revenir si-tôt au judicieux & au vrai. Je sçai bien que dans ses Stances amoureuses, il en est encore sorti plus d'une fois ; mais l'amour étoit alors, & a été longtemps après, l'écueil des Poëtes. Au lieu de sentimens naturels, ils n'employoient que des pensées subtiles & tirées qui n'effleuroient pas seulement le cœur. Voiture même n'est plus Voiture dans ses Lettres amoureuses. Les Auteurs de son temps ne sçavoient que donner la préférence à leur Maîtresse sur l'Aurore & sur le Soleil ; presque tous les Ouvrages de Poë-

ſie rouloient ſur cette ſeule idée; & je ne comprens pas comment on a pû remanier tant de fois une penſée qui devoit ennuyer dès la premiere.

Malherbe en matiére d'amour dit ſouvent des choſes auſſi outrées. Je déſeſpere de l'atteindre dans ſes Odes héroiques, mais je ne voudrois pas l'imiter dans ſes Odes amoureuſes; car j'appelle Odes ce qu'il n'a appellé que Stances. Il croyoit apparemment que l'Ode ne convenoit qu'à de grands ſujets.

On pourroit encore reprocher à Malherbe un défaut qui lui eſt commun avec la pluſpart des Auteurs. C'eſt de s'être loué lui-même auſſi fortement qu'il méritoit d'être loué par les autres. Cet uſage a commencé avec les Poëtes, & on diroit qu'ils ſe ſont copiés depuis les uns les autres, pour célebrer leur mérite & ſe couronner

ner de leur propre main. Ils félicitent le ſiecle qui les a vûs naître, ils jouïſſent d'avance de l'admiration de la poſterité, & leurs Ouvrages ne craignent que les ruines du monde. Cela eſt preſque devenu le ſtile de l'Ode : les bons & les mauvais Auteurs l'employent également, & moi-même à proportion, je ſuis tombé là-deſſus dans les plus grands excès. Mais je reconnois de bonne foi ma faute, & je tâcherai à l'avenir de faire mieux & de m'en piquer moins.

A en juger de ſens froid, je ne ſçaurois croire que l'orgueil ſoit une bien-ſéance de la Poëſie. S'il met quelque feu dans un Ouvrage, & s'il fait regarder à de certaines gens les Poëtes comme des hommes inſpirés, il les avilit à des yeux plus philoſophes qui les regardent comme des fous yvres de leur Art & d'eux-mêmes. Si

cependant le mérite peut excuſer ce défaut, Malherbe eſt aſſez juſtifié, puiſque tout le monde eſt convenu avec lui de la perfection de ſes Vers. Mais ſa gloire en ſeroit-elle moins grande, quand on ne le compteroit pas lui-même au nombre de ſes Admirateurs?

De quelque beauté pourtant que fuſſent les Vers de Malherbe, ils ne laiſſerent pas de donner encore beaucoup de priſe à la critique. L'Academie examina ſes Stances pour le Roi allant en Limoſin; il n'y en eût qu'une qu'elle admira toute entiére. Les autres furent toutes convaincuës de quelques défauts; & rien ne prouve mieux, dit M. Peliſſon, que les Vers ne ſont jamais achevés.

J'avois interêt de raporter cette circonſtance; & je voudrois en effet que le Lecteur s'en ſouvint à chaque faute qu'il remarquera dans

dans mes Odes ; il en ſeroit plus diſpoſé à me faire grace.

Eh ! le moyen quelquefois que la meſure des Vers, la tirannie de la rime, jointe ſur tout à la contrainte de l'Ode, ne nous arrache pas un mot que nous ſentons bien n'être pas le plus juſte, mais que nous nous pardonnons en faveur de quelque beauté que nous ſerions obligés de ſacrifier avec lui ?

C'eſt la meilleure excuſe que je puiſſe donner à des perſonnes que j'honore, & qui m'ont fait des critiques judicieuſes dont je n'ai pû profiter. J'oſe les aſſûrer que ce n'eſt ni obſtination, ni pareſſe ; mais l'impuiſſance du Poëte, & peut-être auſſi celle de l'Art.

Au reſte, je ne ferai point ici d'avance l'apologie de mes Odes ; le Public n'en jugeroit pas plus favorablement. Je n'ai à le prévenir que ſur deux choſes.

La premiere eſt une contradiction apparente ſur la fin du Poëme épique, entre mon Ode du Parnaſſe, & cette Diſſertation même. J'ai avancé au commencement de ce Diſcours, que le Poëme n'avoit eſſentiellement d'autre fin que de plaire ; au lieu que dans l'Ode je lui ſuppoſe le deſſein d'inſtruire. Mais il s'agiſſoit là de célebrer les Muſes, j'y devois adopter des préjugés qui leur font honneur ; ajoûtez que la choſe eſt quelquefois veritable, & qu'il y a des Poëmes où l'on s'eſt propoſé l'inſtruction. Mais j'ai dû dire ici les choſes plus préciſément comme elles ſont, ou du moins comme je les penſe.

La ſeconde choſe ſur laquelle j'ai à prévenir le Lecteur, eſt mon audace Poëtique dans l'Ode de l'Emulation. Quelques gens pouroient croire d'abord que j'y manque de reſpect aux Anciens, & j'avouë que cela me ſiéroit moins qu'à

qu'à aucun autre. Mais qu'on y prenne garde, je me tiens toûjours dans de juſtes bornes ; je releve les obligations qu'on a aux Anciens, & je me contente d'animer les Modernes à une émulation que je croi néceſſaire, & ſans laquelle le génie refroidi ſe contenteroit toûjours du médiocre.

Je n'ai rien à dire ſur mes autres Odes, ſinon que je les ai arrangées pour la varieté. Ainſi je finis en me faiſant honneur auprès du Public, du ſuccès qu'ont déja eû pluſieurs des Ouvrages que je lui offre. Le Parnaſſe, les Fanatiques, Aſtrée, l'Homme & le Poëme des Apôtres ſont déja connus par le jugement qu'en a porté l'Académie des Jeux Floraux ; & l'Ode de la Gloire & du Bonheur du Roi dans les Princes ſes Enfans, a auſſi pour elle le jugement de l'Academie Françoiſe. Les ſuf-

frages de Juges auſſi éclairés entraînent toûjours l'approbation générale. Je crains cependant d'être l'exception de cette régle.

TA-

qu a

TABLE

DES ODES

Contenuës en ce Volume.

LE DEVOIR. *au Roy.* page 3.
DESCENTE AUX ENFERS. *à Monseigneur le Duc de Bourgogne.* 8
ASTRE'E. *à S. A. R. Monseigneur le Duc d'Orléans.* 17
LE PARNASSE. *à Monseigneur le Chancelier.* 23
L'E'MULATION. *à Monsieur de Fontenelle.* 29
LA NAISSANCE DE MONSEIGNEUR LE DUC DE BRETAGNE. *au Roy.* 35
LA GLOIRE ET LE BONHEUR DU ROY DANS LES PRINCES SES ENFANS. *à Monseigneur.* 40

L'A-

TABLE.

L'ACADE'MIE DES SCIENCES. *à Monsieur l'Abbé Bignon.* 46
L'HOMME. *à Monsieur de Fieubet.* . 51
LES FANATIQUES. *à Monseigneur l'Evêque de Nîmes.* 57
LE TEMPLE DE MEMOIRE *ou* L'ACADE'MIE DES ME'DAILLES. *à Monseigneur le Comte de Pontchartrain.* 63
LES POETES AMPOULEZ. *à Monsieur le Marquis de Dangeau.* 68
LA PEINTURE. *à Monsieur l'Abbé Regnier.* 73
LA RE'PUTATION. *à Monsieur Saurin.* 79

ODES ANACRE'ONTIQUES.

A MADAME DACIER. *sur son Anacréon.* 87
Souhaits. 90
Vain secours de Bacchus. 92
Songe. 94
L'Usage de la vie. 96
L'Amour réveillé. 98
Portrait. 100

Promesse de l'Amour. 103
Puissance de Bacchus. 105
Dialogue de l'Amour & du Poëte. 107
Revuë d'Amours. 109
Projet inutile. 112

ODES PINDARIQUES.

PINDARE AUX ENFERS. *à Monsieur de Toureil.* 117
LES GRACES. *à S. A. S. Monseigneur le Duc de Vendôme.* 127
LA FORTUNE. *à Monseigneur le Maréchal Duc de Berwic.* 133
LA FLUTE. *à Monsieur de la Barre.* 139

ODES IMITE'ES
& traduites d'HORACE.

A MONSIEUR DACIER. *Ode imitée d'Horace.* 146
A ME'CE'NAS. *Ode douziéme du second Livre.* 161
SUR LA CHUTE D'UN ARBRE. *Ode treiziéme du second Livre.* 157

A BACCHUS. *Ode dix-neuviéme du ſecond Livre.* 163
AUX ROMAINS, ſur le déréglement de leurs Mœurs. *Ode ſixiéme du troiſiéme Livre.* 169
A MELPOME'NE. *Ode derniére du troiſiéme Livre.* 177
A MESSIEURS DE L'ACADE'MIE DES JEUX FLORAUX. *Ode imitée d'Horace.* 180

POE'ME.

LES APOTRES. *à Monſeigneur l'Evêque de Senlis.* 187

ODES

ODES.

LE DEVOIR.

ODE.

AU ROY.

OUI, GRAND ROI, je cede à mon zéle;
C'eſt à lui de me ſoûtenir :
J'oſe encor plus hardi qu'Apelle,
Peindre LOUIS à l'Avenir.
J'ai crû que les Muſes laſſées,
Sur tes Vertus tant retracées,
N'avoient plus rien à nous dicter :
Mais celle qu'aujourd'hui j'écoûte,
Me montre une nouvelle route,
Où mon ardeur va m'emporter.

Qu'au bruit de tes Armes terribles,
D'autres étonnent l'Univers;
Tes faits guerriers, tes soins paisibles,
Ne sont point l'objet de mes Vers:
Je peins cette Ame plus qu'humaine,
Sur qui la Raison souveraine
Exerça toûjours son pouvoir;
Et d'un Cœur qu'instruit la Prudence,
Cette héroïque Indifférence,
Que détermine le Devoir.

On a vû d'heureux Téméraires
Affronter les fureurs de Mars;
On a vû des Rois débonaires
Protéger Thémis & les Arts:
Le Devoir étoit-il leur guide?
D'un sang paresseux, ou rapide,
Ils suivoient les impressions;
Et malgré l'erreur où nous sommes,
Souvent les vertus des Grands-hommes
N'ont été que des passions.

L'ar-

L'ardeur d'une gloire frivole,
Quelquefois enflame un grand cœur;
Alors la Paſſion s'immole
Au vain phantôme de l'Honneur:
Yvres d'une douce fumée,
Nôtre amour pour la Renommée,
Nous arrache plus d'un effort,
La ſoif de l'Eſtime future,
Peut même malgré la Nature,
Prêter des charmes à la Mort.

Ce n'eſt point là l'impure ſource
De tes Vertus, ni de tes Faits;
Vanté du Midi juſqu'à l'Ourſe,
Ce bruit ne t'occupa jamais:
Tu ne ſuis l'Orgueil, ni la Haine,
Comme ces vains * Héros qu'Hélene
Attira ſur le Simoïs;
Et l'Avenir le plus ſévere,
Dans ce que LOUIS a dû faire,
Verra l'Hiſtoire de LOUIS.

* Achille & Agamemnon.

En vain Rivale de Bellone,
La Paix t'étale ſes appas;
Si-tôt que le Devoir l'ordonne,
La France enfante des Soldats.
Pallas te prête ſon Egide;
Tu ſçais ſage autant qu'intrepide,
Combattre & proteger les Rois:
Sans témérité, ſans allarmes,
Tu comptes pour prendre les armes,
Non tes ennemis, mais tes droits.

Mais au mépris de la Victoire,
Et malgré ſes dons prodiguez.
A peine du ſein de ta Gloire,
Vois-tu tes ſujets fatiguez;
De l'Olive tu ceins leurs têtes,
Tu rachettes de tes conquêtes,
L'amour de l'ennemi dompté:
Tandis que ton Peuple moins ſage,
Privé du prix de ton courage,
Murmure contre ta bonté.

Pour-

Pourſuis, fais les plus grands prodiges,
Par un principe encor plus grand ;
Puiſſe marcher ſur tes veſtiges,
Tout Roi paiſible, ou conquérant.
Aux cœurs que leur penchant domine,
Fais aimer cette Loi divine,
Que les Rois doivent reſpecter ;
Et négligeant juſqu'à l'Eſtime,
Que ton exemple magnanime
Les inſtruiſe à la mériter.

DESCENTE AUX ENFERS.

ODE.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

CALLIOPE, ſçavante Fée,
Inſpire-moi de nouveaux airs!
Je veux ſur les traces d'Orphée,
Deſcendre vivant aux Enfers.
Condui-moi; que le triſte Empire,
Aux ſons triomphans de ma Lire,
Soit ouvert encor une fois;
Et qu'enchanté comme les Ombres,
Cerbere des Royaumes ſombres,
Me laiſſe violer les Loix.

Sur

Sur le Styx où déja je touche,
Je voi le vieux Nocher des Morts....
Aproche, & d'un Cœur moins farouche,
Pour tribut reçoi mes accords.
C'en eſt fait; l'oreille attentive,
Il ſe rend, & de l'autre rive,
Envain le menace Alecton:
Le Fleuve écume ſous ſa rame,
Et l'Onde noire qu'il entame,
Me porte au Palais de Pluton.

Là, regne en un morne ſilence,
Ce Tiran aux ſeveres traits,
Près de la Beauté dont l'abſence
Coûta tant de pleurs à Cérès.
La Douleur, la Faim, le Carnage,
Le Deſeſpoir, l'aveugle Rage,
Sont ſes Miniſtres odieux;
Et pour plaire au Roi du Ténare,
Se diſputent l'honneur barbare
De mieux peupler les ſombres lieux.

Qu'entens-je! Le Tartare s'ouvre;
Quels cris! quels douloureux accens!
A mes yeux la flame y découvre
Mille ſuplices renaiſſans.
Là, ſur une rapide rouë,
Ixion dont le Ciel ſe joue,
Expie à jamais ſon amour.
Là, le cœur d'un Géant rebelle,
Fournit une proye éternelle
A l'avide faim d'un vautour.

Autour d'une tonne percée,
Se laſſent ces nombreuſes Sœurs
Qui ſur les freres de Lyncée,
Vangérent de folles terreurs.
Sur cette montagne gliſſante,
Elevant ſa roche roulante,
Siſiphe gémit ſans ſecours;
Et plus loin, cette Onde fatale
Inſulte à la ſoif de Tantale,
L'irrite, & la trahit toûjours.

Mon œil à ces objets s'attache,
Curieux, malgré ſon effroi;
Mais de Minos qui m'en arrache,
Subiſſons l'équitable Loi.
Laiſſe des tourmens trop célebres,
Dit-il, à travers ces tenebres,
Jette un plus utile regard;
Et dans nos priſons ſouterraines,
Vois avec fruit de quelles peines
On punit l'abus de ton art.

D'abord me frappent les ſuplices
Deſtinez aux lâches Auteurs,
Qui rendent les Muſes complices
De leurs libelles impoſteurs:
Je vois Archiloque à leur tête;
D'un arc que Néméſis aprête,
S'arme cet eſſain malheureux;
Et leurs mains toûjours imprudentes,
Décochent des fléches ardentes,
Qui retombent toutes ſur eux.

J'entens les chaînes vengeresſes
De ces Fourbes ingénieux,
Qui de couleurs enchantereſſes,
Ont fardé le Vice à nos yeux:
Je vois ces Corrupteurs inſignes,
Qui des Princes les plus indignes,
Furent les flatteurs aſſidus;
De Mégere juſtes victimes,
Sur eux, elle punit les crimes
Dont ils leur firent des vertus.

Voici la foule téméraire
De ces Imitateurs groſſiers,
Dont jadis le front plagiaire
Se paroit d'injuſtes lauriers:
Digne prix de leur impoſture,
Ils ont à jamais pour torture,
L'art même qu'ils ont avili;
Livrez à la fureur d'écrire
Des Vers que le Mépris déchire,
Ou qu'efface auſſi-tôt l'Oubli.

Quelle

Quelle eſt cette troupe allarmée ;
J'y connois ces jaloux Eſprits,
Qui vouloient que la Renommée
Ne publiât que leurs écrits :
Un éternel Souci les ronge ;
Toûjours quelque funeſte Songe
Couronne à leurs yeux leurs Rivaux ;
Et de la Lire que je touche,
Le moindre ſon les effarouche,
Et ſemble un ſurcroit à leurs maux.

Des Coupables & des Furies,
Le ſéjour m'a trop arrêté :
On me guide aux plaines chéries
Qu'enceint le paiſible Léthé.
Quels ſont ces Aſtres que j'ignore ?
Quelle eſt cette nouvelle Flore,
Que careſſe un Zéphir flatteur ?
Encor effrayé du Cocyte,
Des lieux que le Repos habite,
L'aſpect ſeul a calmé mon cœur.

Hors des atteintes de l'Envie,
Le ſort qu'on goûte en ces climats,
N'eſt plus, ainſi que notre vie,
La triſte attente du trépas:
Jouïſſant de tout ce qu'il aime,
Chacun porte le Plaiſir même
Peint ſur un viſage riant;
Et les cœurs fermez à la plainte,
Ignorent l'inquiéte Crainte,
Et le Deſir impatient.

Les Rois qu'après leur mort on louë,
Les Héros, d'eux-mêmes Vainqueurs;
Les Juges que Thémis avouë,
Les Grands, humbles Maîtres des cœurs;
Le Pere, des ſiens le modelle,
L'épouſe ſoûmiſe & fidelle,
Le fils digne de leur amour;
Enfin les généreux Poëtes,
Des Vertus fleuris interpretes,
Sont le Peuple de ce ſéjour.

Tout

Tout disparoit, & cet Empire
Comme un songe s'est effacé.
Aux lieux où j'ai monté ma Lire,
Quel Dieu m'a soudain replacé?
Mortels, ma voix vous encourage,
Pour mériter ce doux partage,
Du Vice rompez les liens;
Un cœur dont le devoir est maître,
Heureux en méritant de l'être,
Goûte d'avance tous les biens.

Mais des loüanges fastueuses,
Ne mandiez point le tribut,
Que des actions vertueuses,
La Vertu soit l'unique but:
Que sert la superbe Apparence?
Ce n'est qu'à l'exacte Innocence,
Que l'heureux Elisée est dû;
Et Minos à qui rien n'impose,
Au mépris de l'Apothéose,
Punit plus d'un Dieu prétendu.

PRINCE, qui dans ta grandeur même,
Crains de rencontrer un écueil;
Et qui ſi près du rang ſuprême,
Sçais le mériter ſans orgueil:
De ma Muſe reçoi l'hommage;
Par tout elle trace l'image
De la Vertu que tu chéris;
Je ne chante que ſes maximes,
Et je ſçais qu'à tes yeux, nos rimes
D'elle ſeule, empruntent leur prix.

ASTRÉE.

ODE.

A SON ALTESSE ROYALE.

MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLEANS.

TOI que la louange importune,
Qui ne veux que la mériter;
PRINCE, plus grand que ta Fortune,
Un moment daigne m'écoûter.
ASTRE'E elle-même m'inſpire
L'hommage que te rend ma Lire,
Elle a décidé de mon choix:
Elle veut qu'en toi je révere
Un Cœur grand, modeſte & ſincere,
Tel qu'elle en formoit autrefois.

DES-

DESCEN du Ciel, divine ASTRE'E;
Rameine-nous ces jours heureux,
Où des Mortels seule adorée,
Seule tu comblois tous leurs vœux:
Mais sous tes saintes Loix, croirai-je
Que l'Homme ait eû le privilége
De fixer jadis les Plaisirs?
Ou ce Regne si favorable,
N'est-il qu'un phantôme agréable,
Né de nos impuissans desirs?

La Terre féconde & parée,
Marioit l'Automne au Printemps;
L'ardent Phœbus, le froid Borée
Respectoient l'honneur de ses champs:
Par tout les dons brillans de Flore,
Sous ses pas, s'empressoient d'éclore,
Au gré du Zéphir amoureux;
Les moissons inondant les plaines,
N'étoient ni le fruit de nos peines,
Ni le prix tardif de nos vœux.

Mais

Mais pour le bonheur de la vie,
C'étoit peu que tant de faveurs;
Tréſors bien plus dignes d'envie,
Les Vertus habitoient les cœurs :
Péres, Enfans, Epoux ſenſibles,
Nos devoirs, depuis ſi penibles,
Faiſoient nos plaiſirs les plus doux;
Et l'Egalité naturelle,
Mére de l'Amitié fidelle,
Sous ſes Loix, nous uniſſoit tous.

Pourquoi fuis-tu, chere Innocence?
Quel deſtin t'enléve aux Mortels?
Avec la Paix & l'Abondance,
Diſparoiſſent tes ſaints Autels.
Déja Phœbus brûle la Terre,
Borée à ſon tour la reſſerre;
Son ſein épuiſe nos travaux,
Sourde à nos vœux qu'elle dédaigne,
Il faut que le Soc la contraigne
De livrer ſes biens à la Faux.

Chacun

Chacun du commun héritage,
Avide, ſépara ſes champs;
Et ce fut ce premier partage
Qui fit les premiers mécontents.
Contre l'air variant ſans ceſſe,
Le Beſoin pére de l'Adreſſe,
Eleva les murs & les toits;
Et pour tout reſte de juſtice,
L'Homme, contre ſon propre vice,
Forma le frein honteux des Loix.

Aux cris de l'Audace rebelle,
Accourt la Guerre au front d'airain;
La Rage en ſes yeux étincelle,
Et le fer brille dans ſa main:
Par le faux Honneur qui la guide,
Bien-tôt dans ſon art parricide,
S'inſtruiſent les peuples entiers;
Dans le ſang on cherche la Gloire,
Et ſous le beau nom de Victoire,
Le Meurtre uſurpe les lauriers.

Que vois-je ? en une frêle barque,
Quels insensez fendent les eaux !
A ce spectacle, envain la Parque
S'arme de ses mortels ciseaux :
Envain se soûleve Neptune,
Et par une ligue commune,
Tous les vents ont troublé les airs :
Malgré la foudre qui l'effraye,
L'Avarice obstinée essaye
De dompter les vents & les mers.

C'est toi, Furie insatiable,
Qui mets le comble à tous nos maux ?
Par toi, l'Espoir infatigable
Embrasse les plus durs travaux.
Du sein de la terre entr'ouverte,
Chers instruments de notre perte,
L'argent & l'or sont arrachez :
On les tire de ces abîmes,
Où sage, & prévoyant nos crimes,
La Nature les a cachez.

Fu-

Fureur, Trahiſon mercenaire,
L'Or vous enfante, j'en frémis!
Le Frere meurt des coups du Frere,
Le Pére de la main du Fils!
L'Honneur fuit, l'Interêt l'immole,
Des Loix que par tout on viole,
Il vend le ſilence, ou l'appui;
Et le Crime ſeroit paiſible,
Sans le Remords incorruptible
Qui s'éleve encor contre lui.

VIEN calmer ce déſordre extrême,
Aſtrée, exauce mes ſouhaits?
Je cherche l'homme en l'homme même;
Il a perdu ſes plus beaux traits.
Qu'à ton retour tout ſe repare;
Des cœurs que l'Interêt ſépare,
Vien reſſerrer les doux liens;
Et ſans la premiere abondance,
Rends-nous ſeulement l'Innocence,
Elle tient lieu de tous les biens.

LE

LE PARNASSE.

ODE.

A MONSEIGNEUR LE CHANCELIER.

QUELLE eſt cette Fureur ſoudaine!
Le Mont ſacré m'eſt dévoilé;
Et je voi jaillir l'Hipocréne,
Sous le pied du Cheval aîlé.
Un Dieu, car j'en crois cette flâme
Que ſon aſpect verſe en mon ame,
Dicte ſes Loix aux chaſtes Sœurs:
L'immortel Laurier le couronne,
Et ſous ſes doigts ſçavants réſonne
Sa Lire Maîtreſſe des cœurs.

De

*Le Poëme Epique.

De la ſuperbe * Calliope,
La Trompette frappe les airs.
Que vois-je! Elle me développe
Les ſecrets du vaſte Univers.

* Les Deſcriptions.

* Les Cieux, les Mers, le noir Cocyte,
L'Eliſée où la Paix habite,
A ſon gré, s'offrent à mes yeux.

* Le merveilleux.

* Sa voix enfante les miracles,
Et pour triompher des obſtacles,
Diſpoſe du pouvoir des Dieux.

Sous ces miſtérieux prodiges,
Muſe, tu caches tes leçons;

* La fin du Poëme Epique.

* Tu nous inſtruis, tu nous corriges,
Par tes héroïques chanſons.
L'Homme trop ami du Menſonge,
Souvent ſéduit par un vain ſonge,
Du Vrai ne ſent pas la beauté;
Mais malgré ce penchant coupable,
Tu ſçais ſous l'appas de la Fable,
Lui faire aimer la Vérité.

Mel-

Melpoméne * les yeux en larmes,
De cris touchants vient me fraper.
Quel Art me fait trouver des charmes
Aux pleurs que je ſens m'échaper?
La Pitié la ſuit gémiſſante;
La Terreur toûjours menaçante,
La ſoûtient d'un air éperdu.
Quel infortuné faut-il plaindre?
Ciel! quel eſt le ſang qui doit teindre
Le fer qu'elle tient ſuſpendu?

* La Tragédie.

Mais tes ris, aimable * Thalie,
Me détournent de ces horreurs:
D'un ſiécle en proye à la folie,
Tu peins les ridicules mœurs.
Impoſteurs, Avares, Prodigues,
Tout craint tes naïves intrigues;
On s'entend, on ſe voit agir.
Tu bleſſes, tu plais tout enſemble,
Et d'un maſque qui nous reſſemble,
Tu nous fais & rire, & rougir.

* La Comédie.

* La Satyre. * Quelle autre avec plus d'Amertume,
Ajoûte les noms aux portraits ?
Le fiel découle de ſa plume,
La Colere aiguiſe ſes traits.
Je la voi qui pleine d'audace,
Chaſſant mille Auteurs du Parnaſſe,
De Lauriers dépouille leur front ;
Et ce revers les laiſſe en proye
Aux ris, à la maligne joye
Plus cruelle encor que l'affront.

*L'Egloguc. Qu'entens-je? Euterpe * au pied d'un Hêtre,
Chantant les troupeaux, les jardins,
Du ſon d'une flûte champêtre,
Réveille les Echos voiſins.

* Théocrite & Virgile. * Deux Bergers que ſa voix enchante,
Des biens tranquiles qu'elle chante,
Viennent étudier le prix ;
Et tous deux ozent après elle,
Sur une Muſette fidelle,
Redire ce qu'ils ont appris.

Mais

Mais ici ſous des Cyprès ſombres,
Une Nimphe * l'œil égaré, * L'Elégie.
Redemande au Tiran des Ombres,
Un Amant trop tôt expiré.
Querellant la Parque perfide,
Le pâle Chagrin qui la guide,
Lui creuſe un tombeau ſous ſes pas.
L'Amour aprouve ſes allarmes,
Et vainqueur tendre, il plaint des larmes
Qui ſans lui ne couleroient pas.

Quelle Muſe * de fleurs nouvelles, * L'Ode.
Qu'aſſemble un choix ingénieux,
Fait des Guirlandes immortelles,
Ornement des Rois & des Dieux ?
Elle chante au gré de ſon zéle,
Le fils enjoüé de Séméle,
Ou l'aveugle fils de Vénus;
Et quelquefois dans les allarmes,
Elle oze pour le Dieu des armes,
Negliger l'Amour & Bacchus.

C'eſt Polhymnie, à tant de grace,
Qui peut méconnoître tes chants ?
Autrefois ſous le nom d'Horace,
Tu fis tes airs les plus touchants,
Aujourd'hui le Dieu qui m'inſpire,
A daigné me prêter ta Lire,
Pour célébrer le Double-mont.
Si j'en ai ſoûtenu la gloire,
Muſe, vien payer ma victoire,
D'un Laurier digne de mon front.

C'eſt fait, pour prix de mon Audace,
J'entens qu'on décerne à mon Nom,
Tous les honneurs de ce Parnaſſe
Dont * PONTCHARTRAIN eſt l'Apollon.
Des Loix ſouverain interprete,
Toi de qui la Sageſſe prête
Aux Muſes, l'appui de Thémis ;
Phœbus veut que ſous tes Auſpices,
Je conſacre ici les Prémices *
Des Triomphes qu'il m'a promis.

* Protecteur de l'Académie des Jeux Floraux.

* Premiere Ode de l'Auteur couronnée à Toulouſe.

L'EMU-

L'EMULATION.

ODE.

A MONSIEUR

DE FONTENELLE.

DEPOUILLONS ces respects serviles
Que l'on rend aux siécles passés.
Les Homéres & les Virgiles
Peuvent encor être effacés.
Dût l'audace sembler plus vaine
Que celle du * Fils de Climéne,
Ou de l'amoureux Ixion;
Il faut au mépris du Vulgaire,
Secoüer, sage téméraire,
Le joug de l'Admiration.

* Phaëton.

Jadis l'Italie & la Grece
Ont produit de rares esprits :
De ses premiers traits, la Sageſſe
Nous éclaire dans leurs Ecrits.
Mais le Jour doit ſuivre l'Aurore ;
De l'honneur de les vaincre encore,
Conſervons l'eſpoir généreux.
Malgré l'intervale des âges,
Ozons, en liſant leurs Ouvrages,
Nous croire au moins hommes comme eux.

Et pourquoi veut-on que j'encenſe
Ces prétendus Dieux dont je ſors ?
En moi, la même intelligence
Fait mouvoir les mêmes reſſorts.
Croit-on la Nature bizare,
Pour nous aujourd'hui plus avare
Que pour les Grecs & les Romains ?
De nos Aînés Mere idolâtre,
N'eſt-elle plus que la Marâtre
Du reſte groſſier des humains ?

Non

Non, n'outrageons point la Nature
Par ces reproches indiscrets,
Elle qui pour nous moins obscure,
Nous a confié ses secrets.
L'Ame en proye à l'incertitude,
Autrefois malgré son étude,
Vivoit dans un Corps ignoré;
Mais le sang qu'enferment nos veines,
N'a plus de routes incertaines,
Et cet Enigme est pénétré.

Combien en cherchant la fortune;
Et jaloux d'étendre nos droits,
Avons-nous au vaste Neptune,
Imposé de nouvelles Loix?
Jusqu'en quels Climats la Boussole.
Cette Aiguille amante du Pole,
A-t-elle guidé nos Vaisseaux?
Aux bornes de l'humide plaine,
N'ont-ils pas de l'Audace humaine
Etonné des Peuples nouveaux?

Juſqu'aux régions azurées,
Nous conduiſent d'heureux ſecours;
Et des Etoiles mezurées,
Nous allons épier le cours:
A l'aide d'un verre fidelle,
Tout le Firmament ſe décelle
A nos regards ambitieux;
Et mieux que l'art des Zoroaſtres,
Nous ſemblons contraindre les Aſtres
A venir juſque ſous nos yeux.

N'eſt-ce donc que dans l'Art d'écrire,
Que nous avoüerons des Vainqueurs?
N'ozons-nous diſputer l'Empire
Que cet art donne ſur les Cœurs?
Souffrirons-nous que nos Ancêtres,
A notre honte, en ſoient les maîtres?
Vain reſpect qu'il faut étoufer!
Il eſt encor de nouveaux charmes;
C'eſt même par leurs propres armes,
Que nous pouvons en triompher.

Leurs

Leurs Travaux ont tiré des mines,
L'Or que nos mains doivent polir;
Ils ont arraché les épines,
Des Fleurs qui reſtent à cueillir.
Diſciple aſſidu ſur leurs traces,
De leurs deffauts, & de leurs graces,
Je tire le même ſecours.
Leur chûte me rend plus ſévére;
Et l'aſſoupiſſement d'Homére,
M'avertit de veiller toújours.

Vous qu'une aveugle eſtime abuſe,
Et qu'elle engage trop avant;
N'eſperez pas contre ma Muſe,
Soulever le Peuple ſçavant.
Je ne viens point, nouveau Zoïle,
Proſcrire un Poëme fertile,
Par les Muſes même dicté,
Je viens ſeulement comme Horace,
Rallumer l'eſpoir & l'audace
De ſurpaſſer l'Antiquité.

Si ce noble Eſpoir ne nous tente,
L'Art diſparoît de l'Univers:
L'Emulation ſeule enfante
Les grands Exploits, & les beaux Vers.
Moi même qui loin du Permeſſe,
Avouërai cent fois ma foibleſſe,
L'Orgueil m'enyvre en ce moment;
Et je céde à l'inſtinct ſuperbe,
Qui me flatte qu'avec Malherbe,
Je dois vivre éternellement.

FONTENELLE, par qui l'Eglogue
Etale de nouveaux appas;
Toi qu'en l'enjoüé Dialogue,
Lucien même n'atteint pas:
Toi que la Raiſon pure éclaire,
Soûtien-moi contre le Vulgaire,
De mon audace trop ſurpris.
Il eſt encor des beautés neuves,
Et j'oſe pour derniéres préuves,
Le renvoyer à tes Ecrits.

LA NAISSANCE.

DE MONSEIGNEUR LE DUC DE BRETAGNE.

ODE.

AU ROY.

GRand Roi, la Fortune asservie,
De tout temps a comblé tes vœux;
Mais de la plus heureuse Vie,
Voici le Jour le plus heureux.
De ton Petit-Fils, vient de naître,
Un Prince, après lui notre Maître,
Et le présage de la Paix.
Ainsi le juste Ciel déclare
Qu'elle est la Vertu la plus rare,
Par le plus rare des Bienfaits.

Que cette Fleur qui vient d'éclore,
Promet de fruits à nos Neveux!
Nous beniſſons déja l'Aurore
Du Jour qui doit luire ſur eux.
Par tout les Temples retentiſſent
Des chants dont nos Cœurs aplaudiſſent
Au Ciel ſi prodigue pour Toi.
Goûte, temoin de notre Zéle,
Dans l'Amour d'un Peuple fidele,
Le plus digne Plaiſir d'un Roi.

Jouï de ces ſinceres Fêtes
Que l'Amour vient nous inſpirer;
Telles que tes juſtes Conquêtes
En ont fait cent fois celébrer.
Lors que le Soleil ſe retire,
Il ſemble que ſur ton Empire
Un autre ſe léve, & nous luit;
Et notre Joye ingénieuſe,
Malgré ſon abſence ennuyeuſe,
Fait un nouveau Jour de la Nuit.

Par

Par tout de ces Lances ardentes,
Que ſuit le Regard curieux,
Naiſſent mille Etoiles brillantes,
Qui font pâlir celles des Cieux.
Par tout réſonne l'Art d'Orphée,
Les Jeux triomphans de Morphée,
Ont pris la place du Repos;
Et de tous côtés, ſur leurs traces,
Des Ris dançant avec les Graces,
Foulent aux pieds ſes froids pavots.

Qu'en ce Prince, un jour ſe conſomme,
Tout ce qu'on oſe en eſperer!
Il eſt ton Fils, mais il eſt Homme,
Sa jeuneſſe peut s'égarer:
Sous tes yeux, juſqu'à ſon Automne,
Qu'il ſe prépare à la Couronne!
Pour ce Vœu, nous nous uniſſons.
Rens-le digne de ſa Naiſſance;
Et ce qu'en lui le Sang commence,
Achéve-le par tes Leçons.

Que ta ſage Valeur l'inſpire ;
Modére en ce futur Vainqueur,
Le ſoin d'étendre ſon Empire,
Ordinaire écueil d'nn Grand Cœur.
Maître de tout, que la Juſtice
Elle ſeule l'aſſujetiſſe ;
Qu'il y ſache tout raporter.
Qu'aimé d'un Peuple qui doit naître,
Il faſſe ſon plaiſir de l'être,
Sa Gloire de le mériter.

L'Hiſtoire a ſoupçonné qu'Auguſte
D'un ſouci jaloux combattu,
Vouloit qu'un Succeſſeur injuſte
Servit de luſtre à ſa Vertu.
Moins eſclave de ta Mémoire,
Tu formes tes Fils à la Gloire,
Par tes Leçons, & tes Exploits ;
Content ſi plus grands que Toi-même,
Ils t'enlevoient l'honneur ſuprême
D'être le Modele des Rois.

Mais

Mais non, Eux seuls, mieux que nos Veilles,
Mieux que tout l'effort d'Apollon,
Peuvent par leurs propres Merveilles,
Assûrer l'honneur de ton Nom.
Leurs Faits feront le témoignage
De ces Prodiges que nôtre Age
Te voit sans cesse exécuter.
Au mépris même de l'Histoire,
L'Avenir n'oseroit les croire,
S'il ne les voyoit imiter.

LA

LA GLOIRE ET LE BONHEUR DU ROY, DANS LES PRINCES SES ENFANS.

ODE.

A MONSEIGNEUR.

L'Astre fécond qui nous éclaire,
Devant qui les autres ont füi,
Confond le Regard téméraire
Qui s'oſe élever juſqu'à lui;
Mais, quand dans la nuë éclatante
Où lui-même il ſe repreſente,
Sa fidelle Image nous luit;
Nôtre Oeil que ce prodige attire,
D'un regard tranquile l'admire,
Dans l'Aſtre nouveau qu'il produit.

Tel,

Tel, d'un trop vif éclat m'étonne,
L'Amas des Vertus de LOUIS;
De la Gloire qui l'environne,
Les Yeux mortels ſont éblouïs.
C'eſt dans ſa glorieuſe Race,
Qui ſeule à nos yeux le retrace,
Que j'oſe aujourd'hui l'admirer:
Muſe, en ſes vivantes Images,
Je veux lui rendre mes hommages;
Pourriez-vous ne pas m'inſpirer?

O Toi, * la premiére Eſperance
D'un Empire qu'il fait fleurir;
Toi dont la tendre Obéïſſance
Vaut mieux que l'Art de conquérir:
Quand il veut t'armer de ſa Foudre,
Tu ſçais mettre les Murs en poudre,
Tu ſuffis aux plus hauts Projets;
Mais digne Fils d'un ſi Grand Maître,
Ta Grandeur eſt de ſçavoir n'être
Que le premier de ſes Sujets.

* M. le Dauphin.

Quel

Quel Prix ne peux-tu pas attendre
De ce Zéle ardent pour ton Roi !
Ta Poſtérité te va rendre
Ce que LOUIS reçoit de Toi.
Voi tes Fils, ces jeunes Alcides
Comme Toi, Juſtes, Intrépides,
Par tout aimés & triomphants.
Ainſi de la Vertu d'un Pere,
La Récompenſe la plus chere
Eſt la Vertu de ſes Enfants.

Si l'Ibere admire PHILIPPE,
S'il voit tant de dons en lui ſeul,
Il en reconnoît le Principe
Dans ſon Pere & dans ſon Ayeul :
Heureux que le choix le plus ſage
Faſſe à jamais couler le Tage
Sous de ſi favorables Loix ;
Il voudroit pour le bien du Monde,
Qu'un jour, dans ta Race féconde,
La Terre choiſit tous ſes Rois.

Re-

Regarde au milieu des allarmes,
Le Héros * vainqueur de Brisac ;
Voi ses Deffenseurs sous nos armes,
Tomber en foule au triste Lac :
Que d'emploi pour la Renommée !
Déja la Victoire charmée
Le comble des Honneurs guerriers ;
Mais toûjours Fiére elle s'étonne
De voir un Front qu'elle couronne,
Si Modeste sous ses Lauriers.

* M. le Duc de Bourgogne.

Pour se delasser, il cultive
Les Muses, les paisibles Arts ;
Et de Minerve il joint l'Olive,
Aux pénibles Lauriers de Mars.
Triomphant d'un Age rebelle,
Ce n'est qu'à l'ardeur d'un saint Zéle
Que son Cœur se laisse enflamer :
Le juste Ciel l'en récompense,
Et de son Sang donne à la France
Un Fils que LOUIS va former.

Vain

Vain espoir qu'un instant renverse!
Sort cruel! ce PRINCE n'est plus.
GRAND ROI, Dieu tour à tour exerce
Et récompense tes Vertus.
Sûr de ta Piété solide,
Au chaste sein d'ADELAIDE,
Il va réparer ce revers;
Et par une suite de Princes,
Durable appui de nos Provinces,
Te rendre plus que tu ne perds.

Tout me garantit ce Présage,
Les sanglans Duels abolis;
L'Hérésie en proye à la Rage,
Pleurant ses Temples démolis:
J'en crois ton exacte Justice,
Fléau de la Fraude & du Vice;
Pour la Paix, tes desirs constants;
Certain de cet Oracle auguste;
Que le Thrône où régne le Juste,
Ne craint point l'outrage des Temps.

Que

Que ces Princes qu'en un autre Age,
Nos Fils verront régner sur eux,
Fassent sous Toi l'aprentissage
Du grand art de les rendre heureux :
Qu'au dessus de leur Grandeur même.
Ils préférent au Diadême
La Gloire de le mériter :
Et qu'à te suivre aussi fidelle,
Leur Race, aux Rois qui naîtront d'elle
Enseigne encor à t'imiter.

L'ACA-

L'ACADE'MIE DES SCIENCES

ODE.

A MONSIEUR L'ABBE' BIGNON.

QUEL eſt ce Mortel que j'obſerve ?
L'humble Vertu lui ſert d'appui ;
A ſes côtés, marche Minerve :
L'Ignorance fuit devant lui.
Mais quel prodige ! ſur ſes traces,
Le Sçavoir raſſemble les Graces,
Lui qui ſi ſouvent les bannit.
Ah ! je ſçai qui je vois paroître :
Pourrois-je encor le méconnoître ?
C'eſt BIGNON qui les réünit.

Prête

Prête l'oreille à mon Audace,
D'un regard vien me ſecourir :
J'oſe célébrer ce Parnaſſe
Que tes ſoins ont fait refleurir.
J'y vois l'adroite Méchanique,
Ingénieuſe, elle s'applique
A mille prodiges nouveaux ;
Elle force tous les obſtacles,
Et fait ſervir à ſes miracles,
L'Air, le Feu, les Vents, & les Eaux.

Uranie, aux Celeſtes Voutes
Elevant ſes hardis regards,
Parcourt les inégales routes
Que tiennent les Aſtres épars ;
Prevoit quel Corps dans leur Carriére,
Doit nous dérober leur Lumiére,
Et nous en prédit les inſtants :
Sçait leur Diſtance, leur Meſure,
Et tous les Rangs que la Nature
Leur a preſcrits dans tous les Temps.

La

La Géométrie eſt le Guide
Qui ſans ceſſe éclairant leurs pas,
Leur prête le ſecours ſolide
De ſa Regle & de ſon Compas.
Ses Sœurs avec elle infaillibles,
Bien-tôt dans leurs ſentiers pénibles,
S'égareroient ſans ſa Clarté.
Toutes ſes démarches ſont ſûres,
Et ſa main à nos conjectures,
Met le ſceau de la Vérité.

Mieux qu'elle encor l'exacte Algébre,
Ce grand Art aux magiques traits,
Auſſi négligé que célébre,
Pénétre les plus hauts ſecrets.
La Vérité, des yeux vulgaires,
A beau reculer ſes miſtéres,
Il s'obſtine à les dévoiler;
Et par un artifice extrême,
En l'intérogeant elle-même,
Il la force à ſe déceler.

Moins

Moins haute, & non moins instructive,
L'Anatomie en ses emplois,
Du Corps où nôtre Ame est captive,
Examine toutes les loix.
Elle suit ce secret Méandre
Que la Nature y sçut répandre,
Dans tous les détours de son lit.
En sa recherche osons la suivre;
Eh! n'est-il pas honteux de vivre,
A qui ne sçait pas comme il vit?

Mais hélas! que de maux nous cause
Ce corps si souvent abbatu!
Quel Art à ses Douleurs oppose
Des Plantes l'obscure Vertu?
La Botanique secourable
Va, d'un regard infatigable,
Observer leur Diversité;
Et toujours sçavamment surprise,
De la main qui les organise,
Adore la Fécondité.

Je vois la Chimie attachée
A ſervir encor ſon deſſein;
De la Nature trop cachée,
Seule, elle ſçait ouvrir le Sein:
Voit par quels ſecrets aſſemblages,
Elle a varié ſes Ouvrages,
Animaux, Plantes, Minéraux;
Et ſçait en mille expériences,
Faire à ſon gré les Alliances
Et les Divorces des Métaux.

Sçavantes Sœurs, ſoyez fidelles
A ce que préſagent mes Vers;
Par vous, de cent beautez nouvelles,
Les Arts vont orner l'Univers.
Par les ſoins que vous allez prendre,
Nous allons bien-tôt voir s'étendre
Nos Jours trop prompts à s'écouler;
Et déja ſur la ſombre Rive,
Atropos en eſt plus oiſive,
Lachéſis a plus à filer.

L'HOM-

L'HOMME.

ODE.

A MONSIEUR DE FIEUBET.

MOn Cœur d'une Guerre fatale,
Soûtiendra-t-il toûjours l'effort?
Remplira-t-elle l'intervalle
De ma Naiſſance & de ma Mort?
Pour trouver ce Calme agréable,
Des Dieux partage inaltérable,
Tous mes empreſſemens ſont vains.
En ont-ils ſeuls la jouïſſance?
Et le Deſir, & l'Eſpérance
Sont-ils tous les Biens des humains?

Oui d'une Vie infortunée,
Subissons le Joug rigoureux :
C'est l'Arrêt de la Destinée,
Qu'ici l'Homme soit malheureux.
L'Espoir imposteur qui l'enflame,
Ne sert qu'à mieux fermer son Ame
A l'heureuse Tranquillité.
C'est pour Souffrir, qu'il Sent, qu'il Pense,
Jamais le Ciel ne lui dispense
Ni Lumières, ni Volupté.

Impatient de tout Connoître,
Et se flattant d'y parvenir,
L'Esprit veut pénétrer son Etre,
Son Principe, & son Avenir.
Sans cesse il s'efforce, il s'anime,
Pour sonder ce profond Abîme,
Il épuise tout son Pouvoir :
C'est vainement qu'il s'inquiette ;
Il sent qu'une Force secrette
Lui defend de se Concevoir.

Mais

Mais cet Obſtacle qui nous trouble,
Lui-même, ne peut nous guérir :
Plus la Nuit jalouſe redouble,
Plus nos yeux tâchent de s'ouvrir.
D'une Ignorance curieuſe
Nôtre Ame eſclave ambitieuſe,
Cherche encor à ſe pénétrer.
Vaincuë, elle ne peut ſe rendre,
Et ne ſçauroit ni ſe comprendre,
Ni conſentir à s'ignorer.

Volupté, douce Enchantereſſe,
Fais enfin ceſſer ce Tourment :
Qu'une délicieuſe Yvreſſe
Répare nôtre Aveuglement.
A nos Vœux ne ſois plus Rebelle ;
Et du Cœur humain qui t'appelle,
Daigne pour jamais te ſaiſir.
Eloignes-en tout autre Maître ;
Que l'Ambition de connoître,
Céde à la douceur du Plaiſir.

Mais tu fuis, la Voute azurée
Pour jamais t'enferme en ſon ſein.
Parmi nous ne t'ées-tu montrée
Que pour t'y faire aimer en vain ?
Il n'eſt point de Vœux qui t'attirent ;
Tu ſouffres que nos Cœurs expirent,
Lentes Victimes de l'Ennui :
Ou ſous ton maſque délectable,
Le Crime caché, nous accable
Du Remords qu'il traîne après lui.

Tel qu'au ſéjour des Euménides,
On nous peint ce fatal Tonneau,
Des ſanguinaires Danaïdes,
Châtiment à jamais nouveau :
En vain ces Sœurs veulent ſans ceſſe,
Remplir la Tonne Vangereſſe,
Mégére rit de leurs travaux ;
Rien n'en peut combler la Meſure,
Et par l'une & l'autre Ouverture,
L'Onde entre, & ſuit à flots égaux.

Tel eſt en cherchant ce qu'il aime,
Le Cœur des Mortels impuiſſans;
Suplice aſſidu de lui-même,
Par ſes Vœux toûjours renaiſſans.
Ce Cœur qu'un vain Eſpoir captive,
Pourſuit une Paix fugitive,
Dont jamais nous ne joüiſſoüïns;
Et de nouveaux Plaiſirs avide,
A chaque moment il ſe vide
De ceux dont nous le rempliſſons.

❋

Toi que de la Miſére humaine,
Tes Vertus doivent excepter;
FIEUBET, plains l'eſpérance vaine
Dont j'avois ozé me flatter.
Mon Zéle me faiſoit attendre
Un Plaiſir ſolide à te rendre
Cet Hommage que je te doi;
Mais je n'ai malgré mon attente,
Qu'une Crainte reconnoiſſante
Qu'il ne ſoit indigne de Toi.

Auſſi Sévére qu'Equitable,
Tu veux un ſens dans nos Ecrits,
Elevé, Nouveau, Véritable,
Dont le Tour augmente le Prix.
Jaloux d'obtenir ton Suffrage,
J'ai tâché d'orner cet Ouvrage
De traits dignes de te toucher;
Mais je crains qu'en mes Hardieſſes,
Tu ne découvres les Foibleſſes,
Que mon Orgueil ſçait m'y cacher.

LES FANATIQUES.

ODE.

A MONSEIGNEUR L'EVEQUE DE NISMES.

AU ſortir de ta Main puiſſante,
Grand Dieu, que l'Homme étoit heureux !
La Vérité toûjours préſente
Se livroit à ſes premiers Vœux.
Mais une Epouſe parricide,
Organe du Serpent perfide,
Contre Toi, ſouleva ſon Cœur,
Et ce Cœur, depuis ſon Offenſe,
Fut Eſclave de l'Ignorance,
Et Tributaire de l'Erreur.

Bien-tôt une foule d'Idoles
Usurpa l'Encens des Mortels;
Dieux sans force, Ornemens frivoles
De leurs ridicules Autels.
Amoureux de son Esclavage,
Le Monde offrit un fol Hommage
Aux Monstres les plus odieux:
L'Insecte eût des demeures saintes,
Et par ses Desirs, & ses Craintes,
L'Homme aveugle compta ses Dieux.

Si tu veux de cette Licence,
Sauver tes Elus égarés;
Le faux Zéle prend la deffense
Des Crimes qu'il a consacrés.
Par lui, les Tirans se soulévent,
De nombreux Echafaux s'élévent,
D'un tel Culte, dignes soûtiens:
C'est ce Zéle dont les caprices,
Inventérent ces longs Suplices
Que briguoient jadis les Chrétiens.

Vous

Vous, Inhumains, dont nos Campagnes
Sentent la rebelle Fureur :
Avez-vous fait de vos Montagnes,
L'indigne Azile de l'Erreur ?
Offrez-vous tant de Morts tragiques,
Aux Divinitez chimériques
Qu'adora long-temps l'Univers ?
Par vos efforts, & vos exemples,
Voulez-vous rétablir des Temples
A des Dieux qu'ont mangés les Vers ?

Non, mais pour quelle autre Chimére
Le Fer brille-t-il dans vos mains ?
Et quel Dieu vous osez-vous faire
Altéré du sang des Humains ?
Des Dieux de métal ou de plâtre,
Font moins de honte à l'Idolâtre,
Que les Crimes Déifiez ;
Et par le Meurtre, & l'Incendie,
Cruels, c'est à la Perfidie
Qu'aujourd'hui vous sacrifiez !

Que vois-je! quel Monſtre farouche,
Les cheveux d'horreur heriſſez,
L'œil en feu, l'écume à la bouche,
Fixe vos regards empreſſez ?
Vous l'écoutez, & dans ſa rage,
Il exige un ſanglant hommage
Pour le Dieu qu'il croit l'agiter.
Eſt-ce l'ordre du Dieu ſuprême ?
Non, l'idée en eſt un blaſphême;
Quel crime de l'executer !

Ici, par des Meres mourantes,
Envain vous êtes implorés;
A leurs yeux, de vos mains ſanglantes,
Leurs Enfans meurent déchirez.
Dans les bras d'un Fils qu'il embraſſe,
Ce Vieillard fuyoit ſa diſgrace;
Un ſeul coup les perce à la fois.
Là, dans les débris & la flame,
Les Fréres, l'Epoux, & la Femme.
Brûlent écraſez ſous leurs toits.

Ah,

Ah, du moins, Troupe impitoyable,
Que le Temple soit respecté:
C'est la Demeure redoutable
D'un Dieu déja trop irrité.
Mais Ciel! à Vous-mêmes contraires,
Vous osez troubler des Misteres
Que l'on y célébre pour Vous.
J'y vois le Ministre fidelle,
Plein du Dieu que son Sein recelle,
Tranquile, s'offrir à vos Coups.

Je le vois sous le Glaive impie,
Se courber, Martyr glorieux;
Mais c'est peu que sa Mort expie
Sa Foi sacrilege à vos yeux:
Sans le spectacle déteſtable
D'une Douleur vive & durable,
Votre Rage ne s'éteint pas.
Vous cherchez, affamés de crimes,
L'art de fixer pour vos Victimes,
Le moment affreux du Trépas.

Ceſſez, ſous ſes traits veritables,
Honorez la Divinité:
Laiſſez conſacrer dans les Fables,
La Fureur & la Cruauté,
Quelle qu'ait été votre Audace;
Eſperez-en encor la grace:
Le Remords peut tout effacer.
LOUIS armé malgré lui-même,
Pleure en ſecret, un Sang qu'il aime
Et qu'il eſt contraint de verſer.

FLE'CHIER, ferme dans cet orage,
Tu t'oppoſas à ſa fureur;
Ton Eloquence, ton Courage
Calma la publique Terreur.
Paſteur zélé pour tes Oüailles,
Leurs maux déchiroient tes entrailles;
Ton Cœur eût voulu tout ſouffrir.
Je t'en dois le Tableau fidele;
Et ton Nom prévenant mon Zéle,
De lui-même eſt venu s'offrir.

LE TEMPLE DE MEMOIRE
OU
L'ACADEMIE
DES MEDAILLES.

A MONSEIGNEUR
LE COMTE
DE PONTCHARTRAIN.

DOCTE Fureur, Divine Yvreſſe,
En quels Lieux m'as-tu tranſporté ?
C'eſt ici qu'avec la Sageſſe,
Préſide l'Immortalité.
De l'Edifice que je chante,
Une moitié paroît brillante
Des plus ſuperbes ornements ;
Tandis que l'autre encore nuë,
Pour s'embellir à notre vuë,
N'attend que les Evenements.

Le

Le Temps qu'en un long eſclavage,
Minerve retient en ce lieu;
Ce Vieillard au double Viſage,
Du Temple occupe le milieu:
Il voit ſur la Pierre immortelle,
Mille exploits qu'un Cizeau fidelle
A ſauvés de ſes Attentats;
Et là, ſur le Marbre & le Cuivre,
Les Arts, à ſes yeux, font revivre
Des Dieux dont il vit le trépas.

Nouvel Ordre! chaque Colomne,
Ouvrage des mains d'Apollon,
Au lieu d'Acanthe, ſe couronne
Des Rameaux du Sacré Vallon:
Sur la Frize, autour des Portiques,
Par tout, cent Médailles Antiques
Frapent les regards empreſſés;
Mais ici, quels Faits mémorables
Cachent ces Débris vénérables,
Mutilés, & preſque effacés?

Pé-

Pénétrons dans ce Sanctuaire
Consacré par un noble Orgueil;
Que d'Enigmes pour le Vulgaire,
Et pour les Sçavants quel écueil!
Ambiguïté des paroles,
Langue inconnuë, obscurs Simboles,
Indices incertains d'un Nom:
Combien l'abus de ces Misteres,
Eternise-t-il de Chimeres,
Que dément en vain la Raison?

O vous, que l'Univers contemple,
Qui par les soins de PONTCHARTRAIN,
Exercez dans ce vaste Temple,
Le Ministere souverain:
Vous devant qui vont fuir les Ombres,
Et qui des Siécles les plus sombres
Percez la ténébreuse horreur;
Sages confidents de l'Histoire,
Venez deffendre la Mémoire,
Des entrepriſes de l'Erreur.

Sur

Sur ces miſtérieux Ouvrages
C'eſt à vous d'éclairer nos yeux ;
Dites-nous de quelles Images,
Les Vertus ont orné ces Lieux :
Mais c'eſt peu que de l'Edifice,
Par vous, chaque Objet s'éclairciſſe ;
De nouveaux doivent l'embellir :
Diſpenſateurs des Places Vides,
La Gloire à vos Travaux ſolides,
Commet le ſoin de les remplir.

Mais quel eſt ce Heros, ce Sage !
Je vois le Paſſé ſe ternir
Par ſes Faits, l'honneur de notre Age,
L'étonnement de l'Avenir :
Ici, Vangeur de la Juſtice,
LOUIS ſemble enchainer le Vice,
Qu'à ſes pieds, il tient abbatu ;
Et là, pour obſcurcir ſa Vie,
Le Sort complice de l'Envie,
Lutte en vain contre ſa Vertu.

Que

Que par vous, la derniere race
Vienne ici compter ſes exploits ;
Et vous-mêmes prenez-y place,
Juges des Héros & des Rois :
Déſignez-vous par l'Hyacinthe,
Fleur qui jadis reçut l'empreinte
Du Nom d'un * Vainqueur d'Ilion ; * Ajax.
Et que pour exacte Deviſe,
L'Univers à jamais y liſe,
Avec moi, s'accroit un Grand Nom.

Toi, par qui de ce Temple Auguſte,
Les fondements ſont plus certains ;
La Gloire me montre ton Buſte,
Qu'elle couronne de ſes mains :
PONTCHARTRAIN, vien t'y reconnoître ;
Ton Zéle digne de ton Maître,
Aura tous les Temps pour témoins :
Il n'eſt point d'Exploits que Minerve
Avec plus d'ardeur, y conſerve
Que le ſouvenir de tes ſoins.

LES

LES POETES AMPOULE'S.

ODE.

A MONSIEUR

LE MARQUIS DE DANGEAU.

DAngeau, Censeur sûr & sincere,
Ton Goût que la Science éclaire,
N'aplaudit qu'à la Vérité.
Tout notre Art n'a rien qui te trompe,
Tu cherches à travers sa Pompe,
Et la Justesse, & la Clarté.

Pour

Pour trouver le Sens, le Génie,
D'une faſtueuſe Harmonie,
Tu ſçais dépoüiller les Auteurs.
Li, je te ſoûmets ma Cenſure
Contre le Faux goût & l'Enflure
Des Poëtes & des Lecteurs.

JUSQU'A-QUAND Bruyantes Paroles
Agencement de Sons frivoles,
Séduirez-vous tous les Eſprits?
Pourquoi prodiguant ſon Eſtime,
Se hater de trouver Sublime
Ce qu'on n'a pas ſouvent compris?

Un Poëte s'enfle, ſe guinde,
Et ſe croit au ſommet du Pinde,
Pour de grands mots vides de Sens:
Sans la Métaphore à deux faces,
Sans l'Hiperbole & ſes échaſſes,
Ses Vers ramperoient languiſſans.

Pros-

Proscrivant les Termes vulgaires,
Son Discours de Mots téméraires,
N'est qu'un assemblage importun.
De Raison, de Justesse Avare,
Pour une Extravagance rare
Il dédaigne le Sens-commun.

Dans ses Phrases sans retenuë,
Les Collines heurtent la nuë,
Les Cieux sont pressés par l'Ormeau:
Et montant sans art & sans voiles,
Il oze inonder les Etoiles
Des flots du plus humble Jet d'eau.

L'Enfant après de tristes ombres,
Au sortir des entrailles sombres
De la Mere qui l'a porté,
Quand son premier Soleil l'éclaire,
Au moindre objet qu'il considere,
Soudain s'écrie épouvanté.

C'est

C'eſt des Rimeurs le ſort burleſque;
A leurs yeux, tout eſt Giganteſque:
Ce qu'ils peignent eſt monſtrueux.
Tandis qu'admirant leur Emphaſe,
Et la bouche ouverte d'extaſe,
Nous nous égarons avec eux.

Marchons ſur de plus ſûrs veſtiges;
Malgré l'éclat de leurs preſtiges,
L'Erreur n'eſt jamais de ſaiſon.
Dans le Bon-ſens ſoyons plus fermes;
Et n'employons jamais les Termes
Qu'avec l'aveu de la Raiſon.

Voyez cette Nimphe brillante;
Plus fraîche qu'une fleur naiſſante,
Elle ſort des bras du Sommeil.
L'Art n'a point formé ſa parure;
C'eſt à la ſincere Nature,
Qu'elle doit tout ſon apareil.

Mais

Mais non-contente de ſes Charmes,
Elle va chercher d'autres Armes,
Dans les impoſtures de l'Art;
Et bien-tôt ſa Beauté naïve
Languit ignorée & Captive,
Sous le maſque imprudent du Fard.

Ainſi la Raiſon ſçait nous plaire;
Par tout elle charme, elle éclaire
L'Eſprit avide qui la ſuit.
Mais une Poëſie outrée
N'en fait qu'une Beauté plâtrée,
Et voulant l'orner, la détruit.

LA

LA PEINTURE.

ODE.

A MONSIEUR

L'ABBE' REGNIER.

PEINTURE, dont la main ſçavante
De ton triomphe orne ces * Lieux,
C'eſt peu qu'un Peuple entier te vante;
Reçois un Prix plus glorieux.
Tu le ſçais, c'eſt la Poëſie
Qui d'une louange choiſie,
Seule diſpenſe la douceur;
Et quelques Honneurs qu'on te rende,
Ta plus magnifique Guirlande
Doit ſortir des mains de ta Sœur.

* La Gallerie du Louvre.

Exerce ce Pouvoir magique
Qui nous charme en nous abuſant;
Tu ſçais du Temps le plus antique,
Nous faire un Spectacle préſent.
Ces Dieux que conçurent les Fables,
Jadis Phantômes vénérables,
Exiſtent au moins ſous tes traits:
Tu donnes du Corps à ces Songes,
Et l'on diroit que les Menſonges
A ton ordre, deviennent vrais.

Comme on voit l'Amante volage
Du Thin, de la Roſe, & du Lis,
Former ſon ſavoureux ouvrage
Des ſucs qu'elle en a recueillis;
Ainſi de ſources differentes,
Tes Mains avec choix inconſtantes,
Tirent un Chef-d'œuvre nouveau:
Rien n'échape à ton induſtrie,
Hiſtoire, Fable, Allégorie,
Tout s'anime ſous ton pinceau.

Quel

Quel Souffle divin, quelle Flame
Donne la Vie à tous tes Traits ?
Dans les Yeux, tu dévoiles l'Ame;
Tu peins ses plus profonds Secrets.
Sous les Couleurs obéissantes,
Tu rends les Passions Vivantes,
L'Espoir, la Crainte, le Desir;
Et d'un trait, ta Main assurée
Donne aux Figures qu'elle crée,
De la douleur, ou du plaisir.

Ici d'une affreuse Aventure,
Tu m'exposes toute l'horreur;
A cette naïve Imposture,
Je me sens frapé de terreur.
Là, des Jeux tu traces l'image,
Et mon Cœur abusé partage
Les Plaisirs que tu me fais voir:
Là, j'envie un Amour paisible;
Et par tout la Toile insensible
Semble émuë, & sçait émouvoir.

Mais d'où vient qu'ici me surprenhent
* Le Paysage. * Ces Prez, ces Bois, & ces Vallons?
Mes regards au loin s'y promenent
A travers de vastes Sillons:
Je voi les Fontaines riantes
Coulant des Roches blanchissantes,
Abreuver les Champs altérés.
Par quel Art un si court espace
Que ma main touche, & qu'elle embrasse,
Lasse-t-il mes yeux égarés?

Poursui, qu'un nouveau Feu te guide:
Malgré le Cizeau d'Atropos,
* Le Portrait. * Conserve à l'Avenir avide,
Et les Sçavans, & les Héros.
Répare l'ennuyeuse Absence;
Qu'un Ami par ton assistance,
En ressente moins les rigueurs;
Et que par ton Secours, les Belles
Jusqu'aux Climats ignorés d'elles,
Aillent assujettir les Cœurs.

Mais

Mais Toi, dont ce Palais étale
Un travail non moins respecté,
SCULPTURE, immortelle Rivale
De l'Art que mes Vers ont chanté;
Ne te plains pas si mes Ouvrages
Lui vont obtenir des hommages,
Au delà des portes du Jour:
Célébrée aussi par ma Veine,
Tu vas de la Terre incertaine,
Partager l'estime & l'amour.

Avant les Siécles, la Matiére
Impuissante, & sans mouvement,
N'étoit qu'une Masse grossiére
Où se perdoit chaque Elément.
Mais malgré ce désordre extrême,
Tout s'arrange, & l'Etre suprême
D'un mot, débrouille ce Cahos:
Dans l'instant même qu'il l'ordonne,
Au dessous du Feu, l'Air couronne
La Terre qu'embrassent les Flots.

Ainsi

Ainſi des Carriéres s'éléve
Le Marbre ſans forme à nos yeux,
Dur Cahos où ton Art achéve
Ses miracles ingénieux.
Image du Maître du Monde,
Tu rends cette Maſſe Féconde,
Tu l'aſſervis à ton Deſſein;
Et lorſque ton Cizeau commande,
Tous les Objets qu'il lui demande,
Naiſſent auſſi tôt de ſon Sein.

DOCTE ABBE', pour qui Phœbus même
Réſerve ſes plus doux regards;
Tu te plais à tout ce qu'il aime,
Ton Goût embraſſe tous les Arts;
Tu trouvas que d'une main ſûre,
Je peignois ici la Peinture,
Et tu daignas m'en aplaudir.
Si je t'offre aujourd'hui l'Ouvrage,
Souvien toi que c'eſt ton Suffrage
Qui m'y vint lui-même enhardir.

LA RE'PUTATION.

ODE.

A MONSIEUR.

SAURIN.

LOIN, cet Harmonieux Langage
Né jadis de l'Oiſiveté;
Que la Raiſon hors d'eſclavage,
Brille de ſa ſeule beauté:
Pourquoi s'impoſer la Torture
D'une ſcrupuleuſe Meſure,
Et du retour des mêmes Sons?
C'eſt trop ſuivre un Art tiranique,
Dans l'eſpoir du Prix chimérique
Qu'on a promis à nos Chanſons.

On nous a flattés que la Gloire
Doit avec des traits éclattants,
Graver au Temple de Mémoire,
Nos Noms Vainqueurs de tous les Temps:
Que nous devons dans nos Ouvrages,
Célébrés par de longs Suffrages,
Survivre à l'arrêt d'Atropos;
Et que l'Avenir équitable,
Honore d'un Culte semblable,
Les Poëtes & les Héros.

Mais dût ma Gloire être semée
En tous lieux, après mon trépas;
Je mépriſe une Renommée
Dont je ne m'apercevrai pas.
Quand la Mort ſourde à la priére,
Nous a de ſa Faulx meurtriére,
Porté d'inévitables coups;
De quoi nous ſert un Nom ſtérile?
Ce n'eſt plus qu'un Bruit inutile,
Qui n'eſt pas même un Bruit pour nous.

Oui

Oui, la Renommée eſt muette
Pour les Peuples des Sombres Bords;
Ni ſes Cent voix, ni ſa Trompette,
Ne peuvent réveiller les Morts.
Les moins Fameux, les plus Célébres,
Habitent les mêmes Ténébres,
Que ne percent point nos Diſcours.
Therſite, & l'invincible Achile,
Homére, & le jaloux Zoïle,
Là bas, ſont également ſourds.

D'une Eſtime contemporaine,
Mon Cœur eût été plus jaloux;
Mais hélas! elle eſt auſſi Vaine
Que celle qui vit après nous.
Capricieuſe, Téméraire,
Des faux jugemens du Vulgaire,
Elle ſuit les bizarres loix:
Ce Juge aveugle la diſpenſe;
Dans ſon inégale balance,
La Raiſon eſt preſque ſans poids.

Enfantez des Ecrits ſublimes,
Dont tout ſoit utile & charmant:
Réconciliez dans vos Rimes,
La Juſteſſe avec l'Agrément:
Vous en avez pour récompenſe,
Des éloges ſans connoiſſance,
Que la Raiſon n'oſe avoüer;
Tandis que contre leur Mérite,
La baſſe Jalouſie irrite
Les ſeuls qui ſauroient les loüer.

Envain les Muſes favorables
Nous placeroient aux premiers rangs;
Toujours de Gloire inſatiables,
Nous reſſemblons aux Conquérants:
Qu'un ſeul Peuple manque à leur Chaine,
L'Ambition qui les entraîne,
Leur cache ce qu'ils ont conquis.
Ainſi le Refus d'un Suffrage,
Seul nous occupe davantage
Que mille Suffrages acquis.

Loin

Loin donc, pourſuites inſenſées
Du frivole Laurier d'Auteur :
N'allons point livrer nos penſées
Au goût incertain d'un Lecteur.
Contents que notre eſprit s'amuſe,
De ce qu'a produit notre Muſe,
Ne cherchons point un autre Prix.
Quoique l'Orgueil nous faſſe croire,
C'eſt moins renoncer à la Gloire,
Qu'affranchir ſon Nom du Mépris.

Mais hélas ! ô miſere extrême !
O honte de l'Eſprit humain !
Sans ceſſe il ſe dément lui-même ;
La Vérité l'inſtruit en vain.
J'ai beau d'inutile fumée,
Traitter ici la Renommée ;
Mon cœur la deffend contre moi.
Malgré la Raiſon qui m'éclaire,
J'aime encore cette Chimère,
Toute Vaine que je la voi.

Toi, que de l'humaine Foibleſſe,
Dès long-temps la Raiſon inſtruit ;
SAURIN, dont la mâle Sageſſe
Te met au deſſus du vain bruit :
Toûjours Jaloux de ma Mémoire,
Je ſens que l'Amour de la Gloire
Ne peut encor que trop ſur moi ;
Cher Ami, prête-moi des Armes
Pour me deffendre de ſes Charmes :
Ou la meriter comme Toi.

ODES

ANACRÉONTIQUES.

ODE I.

A

MADAME DACIER

SUR

SON ANACREON.

SÇAVANTE DACIER, cet Ouvrage
Où le galant Anacréon
Parle ſi-bien notre langage,
Paroît en vain ſous votre Nom.

L'Amour lui ſeul a ſçû le faire ;
Et ce Dieu m'en a fait ſerment.
Voici comme il conte l'affaire ;
Vous l'en deſavouërez, s'il ment.

De

De se soumettre à son Empire,
Un jour, il somma votre Cœur;
Avec un dédaigneux Sourire,
Vous défiates ce Vainqueur.

Il tend son arc, fléche sur fléche,
Dans l'instant, vole contre vous;
Mais les traits, loin d'y faire brêche,
Sur votre Cœur s'émoussoient tous.

D'un de ces traits, vous vous vangeâtes;
Et portant des coups plus certains,
Il eût beau fuir, vous le blessâtes;
Il tomba Captif en vos mains.

Il dit qu'en sortant d'Esclavage,
Il vous donna pour sa Rançon,
Ce qu'il estimoit davantage,
Et ce fut votre Anacréon.

Comme

Comme on imite ce qu'on aime,
J'oze l'imiter à mon tour;
Mais je n'ai pas trouvé de même,
L'Ouvrage tout fait par l'Amour.

ODE

ODE II.

SOUHAITS.

QUE ne ſuis-je la Fleur nouvelle
Qu'au matin Climène choiſit,
Qui ſur le ſein de cette Belle,
Paſſe le ſeul jour qu'elle vit!

Que ne ſuis-je le doux Zéphire
Qui flatte & rafraîchit ſon teint,
Et qui pour ſes charmes ſoupire,
Aux yeux de Flore qui s'en plaint!

Que

Que ne ſuis-je l'Oiſeau ſi tendre,
Dont Climène aime tant la voix,
Que même elle oublie, à l'entendre,
Le danger d'être tard au bois!

Que ne ſuis-je cette Onde claire
Qui contre la chaleur du jour,
Dans ſon ſein reçoit ma Bergere,
Qu'elle croit la Mere d'Amour!

Dieux! ſi j'étois cette Fontaine,
Que bien-tôt mes Flots enflamez...
Pardonnez, je voudrois, Climène,
Etre tout ce que vous aimez.

ODE

ODE III.

VAIN SECOURS DE BACCHUS.

JE me plaignois d'une Inhumaine,
Qu'Amour refuſoit d'attendrir ;
Bacchus eût pitié de ma peine,
Et s'offrit à me ſecourir.

Pour me faire jouïr des Charmes,
Que l'Amour eût dû me livrer,
Un jour, il ſe ſaiſit des Armes
De ce Dieu qu'il ſçût enyvrer.

Il

Il en bleſſa ce Cœur ſévere,
L'Objet de mes plus doux ſouhaits;
Mais la bleſſure fut légere,
L'Amour ſeul ſçait lancer ſes traits.

ODE IV.

SONGE.

QUE vois-je ? Climène ſenſible !
L'Amour a touché vôtre cœur !
Ce changement eſt-il poſſible ?
N'eſt-ce point un Songe trompeur ?

Vois-je cette même Climène
Qui s'offenſoit de mes deſirs ?
Qui toûjours ſévère, inhumaine . . .
Vous pleurez ; j'entens vos ſoupirs.

Lon-

Long-temps une Pudeur barbare
A combattu vos vœux secrets :
Ah ! qu'aujourd'hui l'Amour repare
Tous les maux qu'elle nous a faits !

D'une tendresse mutuelle,
Chere Climène, enyvrons-nous :
Déja mon Cœur... Ciel ! qui m'appelle ?
Cruels ! pourquoi m'éveillez-vous ?

ODE V.

L'USAGE DE LA VIE.

BUvons, amis; le Temps s'enfuit:
Ménageons bien ce court Eſpace.
Peut-être une éternelle Nuit
Eteindra le Jour qui ſe paſſe.

Peut-être que Caron demain,
Nous recevra tous dans ſa barque:
Saiſiſſons un moment certain;
C'eſt autant de pris ſur la Parque,

A l'envi, laiſſons-nous ſaiſir
Aux tranſports d'une douce yvreſſe :
Qu'importe, ſi c'eſt un Plaiſir,
Que ce ſoit Folie, ou Sageſſe ?

ODE VI.

L'AMOUR RE'VEILLE'.

DANS un lieu ſolitaire & ſombre,
Je me promenois l'autre jour;
Un Enfant y dormoit à l'ombre,
C'étoit le redoutable Amour.

J'aproche, ſa beauté me flatte;
Mais j'aurois dû m'en défier:
J'y vois tous les traits d'une Ingratte
Que j'avois juré d'oublier.

Il

Il avoit ſa bouche vermeille :
Le teint auſſi vif que le ſien.
Un ſoupir m'échape, il s'éveille ;
L'Amour ſe réveille de rien.

Auſſi-tôt déployant ſes aîles,
Et ſaiſiſſant ſon arc vangeur,
D'une de ſes fléches cruelles,
En partant, il perce mon Cœur.

Va, dit-il, aux pieds de Silvie ;
De nouveau languir & brûler ;
Tu l'aimeras toute ta vie,
Pour avoir oſé m'éveiller.

ODE VII.

PORTRAIT.

TOI, par qui la Toile s'anime,
Sçavant Peintre, pren ton pinceau;
Et qu'à mes yeux, ton Art exprime
Tout ce qu'ils ont vû de plus beau.

Ne m'entens-tu pas? Peins Silvie;
Mais choisis l'instant fortuné,
Où pour le reste de ma vie,
Mon Cœur lui fut abandonné.

Au

Au Bal, en habit d'Eſpagnole,
Elle ôtoit un Maſque jaloux :
Plus promptement qu'un trait ne vole,
Je fus percé de mille coups.

Peins ſes Yeux doux, & pleins de flame ;
D'où l'Amour me lança ſes traits ;
D'où ce Dieu s'aſſervit mon Ame,
En un inſtant, mais pour jamais.

Peins ſon Front plus blanc que l'yvoire,
Siége de l'aimable Candeur ;
Ce Front dont Venus feroit gloire,
S'il y brilloit moins de Pudeur.

Pourſui, Peins l'une & l'autre Jouë,
La honte des Roſes, des Lis ;
Et ſa Bouche, où l'Amour ſe jouë
Avec un éternel Souris.

Peins sa Gorge... mais non, arrête,
Ici ton Art est surmonté;
Et quelques couleurs qu'il apprête,
Tu n'en peux peindre la beauté.

Laisse cet inutile Ouvrage.
Non, de l'Objet de mon Ardeur;
Il n'est qu'une fidelle Image,
Que l'Amour grava dans mon Cœur.

ODE VIII.

PROMESSE DE L'AMOUR.

HIER, l'Amour touché du Son
Que rendoit ma Lire qu'il aime,
Me promit pour une Chanſon,
Deux Baiſers de ſa Mere même.

Non, lui dis-je, tu ſçais mes Vœux,
Tu connois quel penchant m'entraîne;
Au lieu d'une, j'en offre deux,
Pour un ſeul Baiſer de Climène.

Il m'en promit ce doux Retour;
Ma Lire en eût plus de tendreſſe :
Mais vous, Climène, de l'Amour,
Aquiterez-vous la Promeſſe ?

ODE

ODE IX.

PUISSANCE DE BACCHUS.

BACCHUS, contre moi tout conſpire;
Vien me conſoler de mes maux:
Je vois, au mépris de ma Lire,
Couronner d'indignes Rivaux.

Tout me rend la Vie importune;
Une Volage me trahit:
J'eûs peu de Bien de la Fortune;
L'Injuſtice me le ravît.

Mon plus cher Ami m'abandonne,
Envain j'implore ſon ſecours;
Et la Calomnie empoiſonne
Le reſte de mes triſtes jours.

Bacchus, vien me verſer à boire;
Encor... Bon... je ſuis ſoulagé.
Chaque Coup m'ôte la mémoire
Des maux qui m'avoient affligé.

Verſe encor... je vois l'Allégreſſe
Nager ſur ce Jus précieux.
Donne, redouble... ô douce Yvreſſe!
Je ſuis plus heureux que les Dieux.

ODE X.

DIALOGUE DE L'AMOUR ET DU POETE.

Le P. AMour, je ne veux plus aimer ;
J'abjure à jamais ton Empire :
Mon Cœur laſſé de ſon Martire,
A réſolu de ſe calmer.

L'Am. Contre moi, qui peut t'animer ?
Iris dans ſes bras te rapelle.
Le P. Non, Iris eſt une infidelle ;
Amour, je ne veux plus aimer.

L'Am. Pour toi, j'ai pris soin d'enflamer,
Le Cœur d'une Beauté nouvelle ;
Daphné... *Le P.* Non, Daphné n'est que Belle:
Amour, je ne veux plus aimer.

L'Am. D'un soupir, tu peux desarmer
Dircé, jusqu'ici si sauvage.
Le P. Elle n'est plus dans le bel âge ;
Amour, je ne veux plus aimer.

L'Am. Mais si je t'aidois à charmer
La jeune, la brillante Flore....
Tu rougis... vas-tu dire encore,
Amour, je ne veux plus aimer ?

Le P. Non, Dieu charmant, daigne former
Pour nous une chaîne éternelle ;
Mais pour tout ce qui n'est point elle,
Amour, je ne veux plus aimer.

ODE XI.

REVUE D'AMOURS.

IL n'eſt rien, dit-on, que je n'aime;
Vous me le reprochez toujours:
Hier, pour en juger moi-même,
Je raſſemblai tous mes Amours.

L'un à la fin de ſa Carriére,
Le Carquois vide, l'Arc baiſſé,
Portant un Flambeau ſans lumiére,
De Vieilleſſe étoit tout caſſé.

L'autre ne battant que d'une Aile,
Qui le soûtenoit à demi,
Comblé des Faveurs d'une Belle,
Etoit deja presque endormi.

L'un de dépit rompoit ses Armes,
Accablé d'un malheur nouveau;
Une Ingrate causoit ses larmes,
Qu'il essuyoit de son Bandeau.

L'autre rebuté des Caprices
De l'Objet qui le fait brûler,
Pour porter ailleurs ses Services,
Etoit tout prêt à s'envoler.

Avec eux, charmante Climène,
Parurent encor mille Amours,
Que je reconnoissois à peine,
Pour m'avoir servi quelques jours.

Mais

Mais un autre dont, ce me ſemble,
La Beauté les effaçoit tous,
Sur un Portrait qui vous reſſemble,
Attachoit ſes regards jaloux.

Auſſi-tôt qu'on le vit paroître,
Toute la Troupe s'envola;
Et je n'en veux plus laiſſer naître:
Il me ſuffit de celui-là.

ODE XII.

PROJET INUTILE.

QUOI, toujours de tendres Chanſons!
Amour, ſouffre que je reſpire;
Et qu'au moins une fois, ma Lire
Me rende de plus nobles Sons.

Je veux célébrant les Hazards
Que nous fait affronter la Gloire,
Chanter un Hymne à la Victoire,
Et de ma main couronner Mars.

Vien-

Vien, Terrible Dieu des Combats,
Condui Bellone sur tes traces;
Quitte la Déesse des Graces,
Arrache-toi d'entre ses Bras.

Mais quoi! dans le Sein de Cypris,
Le plus doux des plaisirs t'arrête:
En jouïssant de ta Conquête,
Ton Bonheur t'en rend plus épris.

Confondus par mille Soupirs,
Vos Cœurs l'un à l'autre se livrent.
Heureux cent fois ceux qui s'enyvrent
Du Charme des mêmes Plaisirs!

Amour, si jamais moins cruel,
Pour moi, tu fléchissois Silvie;
Dans ces Délices que j'envie,
J'oublirois que je suis mortel.

Mais

Mais où fuis-je ! & par quel détour
Pourrois-je revenir aux Armes ?
Je voulois chanter les Allarmes ;
Je n'ai pû chanter que l'Amour.

ODES

ODES

PINDARIQUES.

Pindare avoit fait des Hymnes pour tous les Dieux ; & il n'avoit oublié que Proſerpine. Cette Déeſſe, à ce que raconte Pauſanias, lui apparut un jour, & lui reprocha ſon oubli. Il s'engagea, comme le ſouhaitoit la Déeſſe, à réparer cette faute dès qu'il ſeroit arrivé dans ſon Empire. Et en effet étant mort quelque temps après, une de ſes amies le vit en ſonge, qui lui chantoit l'Hymne qu'il venoit de compoſer aux Enfers, en l'honneur de Proſerpine. Cette Hymne prétendue de Pindare, eſt le ſujet de mon Ode. Je le fais parler lui-même, & je tâche d'autant plus, de m'élever à ſon ton & à ſes idées. J'y affecte même quelque déſordre ; & j'y fais entrer une digreſſion ſur Corinne qui avoit remporté cinq fois ſur Pindare le Prix de la Poëſie Lyrique ; en partie, à ce que croit Pauſanias, parce qu'elle étoit fort belle ; & en partie parce qu'elle écrivoit en Langue Æolique qui étoit celle du Peuple, au lieu que Pindare ſe ſervoit de la Langue Dorique, qui étoit moins vulgaire.

PINDARE AUX ENFERS.

ODE.

A MONSIEUR

DE TOUREIL.

EPOUSE du ſombre Monarque,
Enfin, l'impitoyable Parque
A ton Empire m'a ſoumis.
J'ai paſſé les bords du Cocite;
Il faut que mon Ombre s'acquite
Du tribut que je t'ai promis.

Ecoute;

Ecoute ; jamais tes oreilles
Par de ſi puiſſantes merveilles
Ne ſe ſentirent enchanter ;
Même, quand le Chantre de Thrace
Guidé d'une amoureuſe Audace,
Vint te forcer de l'écouter.

Mes Chants paſſent ces Chants perfides,
Piéges qu'aux Nautoniers avides
Tendent les * Muſes de la Mer ;
La douceur en eſt plus charmante
Que le Nectar qu'on te préſente
A la table de Jupiter.

* Les Syrenes.

Typhée, enchaîné dans ce goufre
D'où partent la flame & le ſoufre
Que vomit l'effroyable Etna,
Jadis de ſa priſon profonde,
Donna des ſecouſſes au Monde,
Dont le Dieu des Morts s'étonna.

Il

Il craignit qu'au triſte Rivage,
La Terre n'ouvrit un paſſage
A l'Aſtre par qui le Jour luit;
Et qu'Uſurpateur des Lieux ſombres,
Il n'y vint effrayer les Ombres,
Eternels Sujets de la Nuit.

Il vint aux champs de Syracuſe;
Et là, ſur les bords du Péguſe,
L'Amour à tes Loix l'aſſervit.
Effet digne de ta préſence!
En un inſtant le Dieu s'avance,
Te voit, t'adore & te ravit.

O mes Compagnes! ô ma Mere!
O vous, Maître des Dieux, mon Pere!
Cris impuiſſants, & vains regrets.
Au Char la Terre ouvre une voye;
Et déja le Styx voit la Proye
Que Pluton enléve à Cérès.

Mais

Mais Ciel! quel deſeſpoir la preſſe?
Je voi la flame vangereſſe
Qu'elle allume aux braſiers d'Etna.
Sicile, Terres deſolées,
Vous vîtes vos Moiſſons brûlées
Par la Main qui vous les donna.

Loin, une Raiſon trop timide;
Les froids Poëtes qu'elle guide,
Languiſſent & tombent ſouvent.
Venez, Yvreſſe téméraire,
Tranſports ignorés du vulgaire.
Tels que vous m'agitiez vivant.

Je ne veux point que mes Ouvrages
Reſſemblent trop fleuris, trop ſages,
A ces Jardins plantés par l'Art.
On y vante en vain l'Induſtrie;
Leur ennuyeuſe Symmétrie
Me plaît moins qu'un heureux Hazard.

J'aime

J'aime mieux ces Forêts altieres,
Où les Routes moins régulieres,
M'offrent plus de Diverſité:
La Nature y tient ſon Empire;
Et par tout, l'œil ſurpris admire
Un Deſordre plein de beauté.

Déeſſe, ni par Artifice,
Ni par Vœux, ni par Sacrifice,
Nul de nous ne peut t'échaper.
Thétis même en trempant Achille,
Laiſſe à la trame qu'on lui file,
Encor un endroit à couper.

Quelles Légions de Phantômes,
Nouveaux Hôtes de ces Royaumes,
S'y raſſemblent de toutes parts!
Combien chaque inſtant en ameine!
Leur apparition ſoudaine
Eſt plus prompte que les regards.

La Parque ne fait point de grace:
Tout meurt; c'eſt pour l'humaine race,
L'inviolable Arrêt du Sort.
Le Rang, le Sçavoir, le Courage,
Rien de tes Loix ne nous dégage;
Tout meurt, puiſque Pindare eſt mort.

Triomphe, Déeſſe inflexible;
Fiere de ton Sceptre terrible,
Ne cède pas même à Junon.
Tout eſt ſous ton obeïſſance;
Et rien ne vaincra ta puiſſance
Que mes Ouvrages, & mon Nom.

Ciel! de ſa Lyre Æolienne,
Corinne interrompant la mienne;
Se préſente à mes yeux ſurpris!
Quel Orgueil jaloux la dévore?
Sur mon Ombre, veut-elle encore
Remporter un injuſte Prix?

Apro-

Aproche, impuiſſante Rivale ;
Chante, & que la Troupe infernale
Juge aujourd'hui de nos Chanſons.
Tu ne me cauſes plus d'allarmes ;
Et tes yeux ont perdu les charmes
Qui briguoient le prix pour tes Sons.

Reconnois déja ta foibleſſe ;
Eh ! qui pour t'entendre s'empreſſe
Qu'un Peuple ignorant & ſans nom ?
Tandis qu'autour de moi j'attire
Les Héros, les Dieux de la Lire,
Orphée, Homére, Anacréon.

A mes pieds s'abaiſſe Cerbere ;
J'ai calmé ſa rage ordinaire,
Ses regards ne menacent plus :
Ses Oreilles ſont attentives ;
Et de ſes trois gueules oiſives,
Les heurlemens ſont ſuſpendus.

Quels prodiges ma Lire cauſe!
Siſiphe étonné ſe repoſe,
Son Rocher vient de s'arrêter;
Et je voi chaque Danaïde
Demeurer ſur leur tonne vide
Immobile pour m'écouter.

Juſqu'au Petit-Fils de Saturne,
Minos perd le ſoin de ſon Urne,
Occupé de mes ſons vainqueurs.
Je vois les Parques attendries;
De leurs mains même les Furies
Laiſſent tomber les Feux Vangeurs.

❋

TOUREIL, c'eſt ainſi qu'au Ténare,
De ſes airs le Divin Pindare
Charmoit Proſerpine & les morts.
Mais non, tu connois trop ſa Lire;
Non, tout ce que tu viens de lire,
N'eſt que l'ombre de ſes Accords.

O!

O! que n'ai-je ce goût ſublime,
Ce Génie ardent qui t'anime,
Ce Choix qui brille en tes Ecrits!
J'aurois dans une Ode immortelle,
Si bien imité mon Modelle,
Que tes yeux s'y ſeroient mépris.

AVIS.

CEtte Ode eſt imitée de la quatorziéme Olimpique de Pindare, où après avoir celébré les Graces, il les prie de chanter avec lui la Gloire d'Aſopic, & preſſe la Renommée de pénétrer au Palais de Proſerpine, pour y aprendre à Cléodame la nouvelle Victoire de ſon Fils.

LES GRACES.

ODE.

A S. A. S.

MONSEIGNEUR LE DUC

DE VENDOME.

DE'ESSES jadis adorées
Dans les abondantes contrées
Où Céphiſe roule ſes Eaux,
Que mon Hommage vous attire,
Graces, venez toucher ma Lire,
Et tirez-en des ſons nouveaux.

Par vous, une Troupe Vaillante
Enleva la Toiſon brillante
Que gardoit le Dragon de Mars;
En vain ſon Haleine enflamée,
Et ſes Dents, meres d'une Armée,
En étoient les affreux Remparts.

Par une Puiſſance ſecrette,
Du Cœur de la Fille d'Aëte
Vous ſîtes triompher Jaſon:
Vous lui prêtâtes tous vos charmes;
Et bien-tôt le Scithe en allarmes
Perdit Medée & la Toiſon.

L'Amour vous doit ſes Traits, ſes Flames;
A votre Aſpect naît dans les Ames
La deſirable Volupté:
Sans vous rien ne nous intéreſſe;
C'eſt à Vous d'orner la Sageſſe,
Et de faire aimer la Beauté.

Malgré

Malgré l'appareil délectable,
Jusques à la Céleste Table
L'Ennui s'introduiroit sans Vous;
Au goût de la Troupe choisie,
Vous assaisonnez l'Ambrosie,
Et rendez le Nectar plus doux.

Tout fleurit par Vous, au Parnasse;
Apollon languit, & nous glace,
Si-tôt que Vous l'avez quitté:
Mieux que les Traits les plus sublimes,
Vous allez verser sur mes Rimes,
Le Don de l'Immortalité.

Oui, je sens que pour moi Thalie
A ses Sœurs aujourd'hui s'allie;
Elle me dicte mes Chansons.
Quels Vers vont couler de ma veine!
La Raison obéit sans peine,
A la contrainte de mes Sons.

Je célébre un nouvel Hercule;
Et ſi, bravant un vain Scrupule,
Je joins les Graces aux Combats:
N'en eſt-il pas de Martiales?
Telles que tu nous en étales,
Guerriére & Charmante Pallas?

C'eſt par ces Héroïques Graces,
Que VENDOME ſçait ſur ſes traces,
Enchaîner les Cœurs des Soldats;
Ces Cœurs plus puiſſants que l'Epée
Aux Eaux infernales trempée,
Ces Cœurs la Force des Etats.

Des Guerriers l'Ami le plus tendre,
Une égale Ardeur lui doit rendre
Un Ami dans chaque Guerrier.
En eſt-il un ſeul qui ne tente,
Malgré la Parque menaçante,
D'être en mourant, ſon Bouclier?

Toi, Déeſſe aux rapides Ailes,
Qui des Actions immortelles
Inſtruis ſeule tout l'Univers;
Pénétre au ténébreux Rivage,
Force, pour t'y faire un paſſage,
Les noires Portes des Enfers.

Cherche, entre les Royales Ombres,
HENRI, l'Honneur de ces Lieux ſombres,
Ce Prince autrefois notre Appui;
Pein VENDOME aux yeux de ſon Pere,
Di lui l'uſage qu'il ſçait faire
Du Sang qu'il a receu de Lui.

Fai voir cet invincible Alcide
Cherchant d'une courſe rapide,
La Gloire à travers les Hazards:
Pein ces Villes, Sanglants Théatres,
Que ſes Siéges opiniâtres
Ouvrirent à nos Etendars.

Mais sur tout, décri le Carnage
Que vit l'Adda sur son rivage,
Dès-que ce Vainqueur y parût;
Ces Corps pleurés de tant de Veuves,
Que l'Onde porte au Dieu des Fleuves,
Surpris de ce nouveau Tribut.

Eugène, au fort de la Tempête,
Crût même sentir sur sa Tête,
La pesante Faux du Trépas:
Dans la Fuite, il chercha sa Gloire,
Et compta pour une Victoire,
D'avoir sauvé quelques Soldats.

❁

AVIS.

L'Ode suivante est imitée de la douziéme Olimpique de Pindare, où après les Louanges de la Fortune, il fait entendre à Ergotele, qu'une sédition avoit éloigné de son Païs, que c'est à son malheur qu'il doit sa gloire.

LA

LA FORTUNE.

ODE.

A MONSEIGNEUR

LE MARE'CHAL DUC DE BERWIC.

FORTUNE, ma Muſe t'appelle;
Pour BERWIC, ſeconde mon zèle:
De ſa Vie embeilis le cours.
Conſtante une fois, ſur ſes traces,
Que par quelqu'une de tes graces,
Il puiſſe compter tous ſes jours.

Nous te devons ce que nous ſommes ;
C'eſt ta main qui des foibles Hommes,
Fait à ſon gré rouler le ſort :
Seule ſur les Ondes amères,
Tu fais aux Vaiſſeaux téméraires,
Trouver le Naufrage ou le Port.

Des Combats fiére Souveraine,
C'eſt ou ta Faveur, ou ta Haine,
Qui détourne, ou conduit les Traits ;
Et ſans ton Arrêt qui l'ordonne,
Un Front que le Laurier couronne,
N'eût été ceint que de Ciprès.

Tout ſuit ton Empire inflexible ;
Préſente & toûjours inviſible,
Tu prens place aux Conſeils des Rois ;
Quand dans ſon aveugle foibleſſe,
Le Peuple croit que la Sageſſe
Elle ſeule y dicte ſes Loix.

Si cédant à l'Impatience,
Notre Crainte, ou notre Eſpérance
Cherche à pénétrer tes Decrets;
Bien-tôt un Trouble inévitable
Punit l'Empreſſement coupable
Qui veut en ſonder les Secrets.

Les Dieux que nos Soupirs implorent,
Peut-être eux-mêmes les ignorent;
Ou n'ozent nous les révéler;
S'ils nous accordent quelque Oracle,
D'un Sens menteur, nouvel obſtacle,
Ils ſçavent toûjours le voiler.

Pour tromper l'humaine Prudence,
Tu te plais, contre l'Apparence,
A ranger les Evénements;
Souvent des Ris naiſſent les Larmes,
Et quelquefois de nos Allarmes
Naiſſent nos plus heureux Moments.

Lorſ-

Lorſque l'Auteur de ta Naiſſance,
De ſon Peuple fuit l'inſolence,
Le même Coup perça ton Cœur;
BERWIC, dans ce funeſte Orage,
Tu crus voir d'un commun Naufrage,
Périr ta Gloire & ton Bonheur.

Fui des Lieux dignes du Tonnerre:
Le Ciel va dans une autre Terre
Relever ton Sort abbatu:
La France, redoutable au Crime,
Sert d'Azile aux Rois qu'on opprime,
Et de Patrie à la Vertu.

Après l'effort de la Tempête,
C'eſt-là que LOUIS ſur ta Tête
Fait lever un jour plus ſerain;
Et te confiant ſes Armées
A la Victoire accoûtumées,
Te met les Lauriers à la main.

Marche

Marche, la Gloire t'accompagne,
Ta Valeur affermit l'Eſpagne
Sous une douce & juſte Loi;
Et le Tage a vû ſur ſes rives,
D'Albion les Troupes craintives
Fuir devant le Fils de leur Roi.

Sur cette inacceſſible Roche,
Quel * Fort de l'Olimpe s'aproche ? * Nice.
Quels Titans faut-il en chaſſer ?
Tu viens, Tout fuit, Tout eſt en poudre :
Jupiter t'a commis la Foudre :
Quel Bras eût mieux ſçu la lancer ?

Pourſui, ſers d'une ardeur conſtante,
Un Héros dont la Main puiſſante
Prit ſoin d'adoucir tes Douleurs;
Et qu'à jamais dans notre Hiſtoire,
L'Avenir admire ta Gloire,
Peut-être duë à tes Malheurs.

AVIS.

CEtte Ode eſt imitée de la douziéme Pithique de Pindare, où en louant Midas joueur de Flûte, il raconte l'invention de cet Inſtrument par Pallas. Comme Pindare parle d'une Flûte guerriere, & que je parle d'une Flûte douce; j'ai ſubſtitué à la fable de Pallas celle de Pan & de Syrinx.

LA FLUTE.

ODE.

A MONSIEUR

DE LA BARRE.

Fameux Joüeur de Flute Allemande.

PREN place en mes Vers, Cher LA BARRE;
Ne croi pas que ma Muſe, avare,
N'adreſſe ſon Encens qu'aux Grands:
Ce n'eſt point l'Eſpoir qui m'excite;
Et je rends au ſimple Mérite,
Le même Honneur que je leur rends.

JE

JE CHANTE ces douces Merveilles,
Ces Sons, Souverains des Oreilles,
Que ta Flûte forme à ton gré;
Cet Art redoutable aux Cruelles,
Qu'inventa, pour triompher d'elles,
Le Dieu dans les Bois adoré.

SYRINX, d'une Courſe hardie,
Dans les Forêts de l'Arcadie,
Pourſuivoit leurs Hôtes légers;
Le Péril accroit ſon Courage,
Elle craint le tendre Eſclavage
Et ne craint point d'autres Dangers.

Laſſe, un jour, Elle ſe repoſe;
A ſes côtés elle dépoſe
Ses Fleches, ſon Arc, & ſon Cor.
PAN la voit, la prend pour Diane;
Mais auſſi-tôt il ſe condamne,
Et la trouve plus Belle encor.

Brûlant d'une soudaine Flame,
Il lui dit l'Ardeur de son Ame;
Elle part au même moment.
En vain il la suit, & l'appelle;
Comme un Cerf fuyoit devant elle,
Elle fuit devant son Amant.

Déja la Belle fugitive
Du Ladon attaignoit la rive;
Et l'Onde l'arrête en ce lieu.
Confuse à ce nouvel Obstacle,
Des Dieux, elle implore un Miracle,
Contre les Attentats d'un Dieu.

Ses Pieds disparoissent sous l'herbe,
Tout son Corps n'est plus qu'une Gerbe
De longs & d'humides Rameaux;
Et quand dans son Transport extrême,
Pan croit embrasser ce qu'il aime,
Il n'embrasse que des Roseaux.

Il en ſort un tendre Murmure,
Dont malgré ſa triſte Avanture,
Il ſent ſuſpendre ſon Ennui;
Le Bruit de ces Roſeaux l'enchante
Il aime la Plainte touchante
Qu'ils ſemblent former contre lui.

Sur un de ces Roſeaux qu'il touche,
Il ſoupire, il preſſe ſa bouche;
Le Roſeau lui rend ſes Soupirs:
Il en fait l'Inſtrument aimable,
Monument à jamais durable
De ſes Infortunés Deſirs.

Cet Inſtrument, ſes ſeules Armes,
Deſormais ſuplée à ſes Charmes;
Il n'a plus que d'heureux Amours.
Dans ſon Changement moins Rebelle;
Syrinx, pour vaincre une Cruelle,
Eſt elle-même ſon Secours.

Ainſi

Ainſi ta Flûte enchantereſſe,
LA BARRE, inſpire la Tendreſſe;
Tout s'enflame à ſes Sons Vainqueurs.
L'Amour même en devient plus tendre;
Et ne ſongeant plus qu'à t'entendre,
Il te laiſſe bleſſer les cœurs.

Un Dieu conduit ta Main ſçavante;
A ces Sons que ta Flûte enfante,
Apollon & Pan ont leur part.
En vain l'Orgueil veut nous ſéduire,
Les Dieux ſeuls peuvent nous inſtruire
Des derniéres beautés d'un Art.

C'eſt par Eux, que d'arides Plaines
Virent les Murailles Thébaines
Naître des Accords d'Amphion:
C'eſt par Eux que les Néréïdes
Virent d'entre des Bras perfides,
Un Dauphin ſauver Arion.

Privé

Privé du Secours de ſon Pere,
Orphée eût-il fléchi Cerbere,
Et de la Mort forcé les Loix ?
Euridice malgré la Parque,
Eût-elle repaſſé la Barque
Qu'on ne doit paſſer qu'une fois ?

Heureux & Malheureux Orphée !
Ne pouvois-tu de ton Trophée,
T'aſſurer un moment plus tard ?
L'Enfer te rendoit ſa Captive ;
Mais hélas ! ton Amour t'en prive,
Par un impatient Regard.

Ne l'imite pas, cher LA BARRE,
Si quelque jour juſqu'au Tartare,
Tu vas rechercher ton Iris ;
Sois plus fidele au Dieu des Ombres,
Et ſans la voir ſors des Lieux ſombres,
Si ton Bonheur eſt à ce prix.

ODES

TRADUITES

D'HORACE.

ODE

IMITE'E D'HORACE.

A MONSIEUR. DACIER.

DACIER, Toi qu'il semble qu'Horace
Ait instruit de son Sens par le Temps obscurci;
Juge si je conserve & la Force & la Grace
Des traits que je t'en offre ici.

Si j'exécute ce que j'oze,
Et que mon Vol hardi puisse plaire à tes yeux;
Ton suffrage pour moi vaut une Apothéoze,
J'ai déja le Front dans les Cieux.

Nos

Nos Bois reprennent leurs feuillages,
Après les noirs Frimats, le Printemps a son tour;
Et le Soleil plus pur dissipant les Nuages,
Sans obstacle répand le Jour.

Déja dans la Plaine fleurie,
Le Berger laisse errer ses Troupeaux bondissants,
Et du son de sa Flûte, Echo même attendrie,
En imite les doux accents.

Cithérée avec ses Compagnes,
Le soir, d'un pas léger, danse au bord des Ruisseaux;
Tandis que son Epoux * ébranle les Montagnes,
Du bruit fréquent de ses Marteaux.

Couronnons-nous des Fleurs nouvelles;
Nous en verrons bien-tôt l'éclat s'évanouïr:
Profitons du Printemps qui passera comme elles;
L'Amour nous presse d'en jouïr.

* Vulcain.

Allons dans le Bois le plus ſombre,
Egarer la Beauté qu'il attendrit pour nous;
Et des tendres Larcins que nous ferons à l'ombre,
Rendons Pan lui-même jaloux.

Hâtons-nous, tout nous y convie,
Saiſiſſons le Préſent, ſans ſoin de l'Avenir:
Craignons de perdre un jour, un inſtant d'une vie,
Que la Mort doit ſi-tôt finir.

Sa Rigueur n'épargne perſonne, [Loix;
Tout l'effort des Humains n'interrompt point ſes
Et de la même Faulx, la Cruelle moiſſonne
Les jours des Bergers & des Rois.

Si-tôt que froids & vains Phantômes,
Des Fleuves redoutés nous toucherons les Bords,
Nous n'aurons plus d'Iris dans ces ſombres Royaumes,
Il n'eſt plus d'Amours chez les Morts.

On n'y ſçait plus chanter ni rire,
Ils n'ont plus ce Nectar qui comble ici nos vœux,
Ces Feſtins où des Rois contrefaiſant l'Empire,
Nous nous croyons plus heureux qu'eux.

Des Jours que la Parque nous file,
Conſacrons donc le Cours à Cipris, à Bacchus:
Eh, que faire ſans Eux, d'une Vie inutile?
Il vaudroit autant n'être plus.

LIBRI SECUNDI

ODE XII.

AD MAECENATEM.

NOLIS longa ferâ Bella Numantiæ,
Nec Dirum Annibalem, nec Siculum Mare
Pœno purpureum Sanguine, mollibus
Aptari Citharæ modis.

Nec sævos Lapithas, & nimium mero
Hylæum, domitosque Herculeâ manu
Telluris Juvenes, unde periculum
Fulgens contremuit Domus
Saturni veteris.

Tu-

ODE XII.

DU

SECOND LIVRE.

A ME'CE'NAS.

NUMANCE préferant la Mort à l'Eſclavage
Les Projets d'Annibal à la fin démentis,
Les Flots Siciliens teints du Sang de Carthage,
A mes Sons languiſſans ſeroient mal aſſortis.

Je tairai ces * Mutins que leur yvreſſe guide,
Qui firent trembler Rome au bruit de leurs projets;
Nouveaux Géants domptés par un nouvel Alcide:
Ma Lire ſe refuſe à de ſi hauts ſujets.

* Voyez le Diſcours.

Tuque pedestribus
Dices Historiis Prœlia Cæsaris,
Mæcenas, melius, ductaque per Vias
Regum Colla minantium.

Me dulces Dominæ Musa Licinniæ
Cantus, me voluit dicere lucidum
Fulgentes Oculos, & bene mutuis
Fidum Pectus amoribus.

Quam nec ferre pedem dedecuit choris,
Nec certare joco, nec dare brachia
Ludentem nitidis Virginibus, Sacro
Diana Celebris Die.

Num tu, quæ tenuit Dives Achamenes,
Aut pinguis Phrygiæ Mygdonias Opes,
Permutare velis crine Licinniæ,
Plenas aut Arabum domos?

Dum

Tu peux seul, Mécénas, en orner tes Histoires;
Di les Combats d'Auguste à la Postérité,
Et ces Rois enchaînés, gages de ses Victoires,
Confondant sur leur Front, la Rage & la Fierté.

Ma Muse se consacre à chanter Licinie;
Je peins ces Yeux brillans, où tu lis ton Bonheur,
De sa touchante Voix la flateuse Harmonie,
Et son fidele Amour digne de ton Ardeur.

Dans la Troupe choisie, aux Fêtes de Diane,
Quand Elle vient mêler ses Danses, & ses Vœux,
On tremble d'arrêter sur elle un œil profane;
On la croit la Déesse à qui s'offrent les Jeux.

Crois-tu que du Trésor dont on vante Achéménes *,
De celui de Midas chaque jour augmenté,
Et que de tous les Biens des Arabiques plaines,
Un seul de ses Cheveux seroit trop achetté?

* Roi de Perse.

Dum fragrantia detorquet ad Oscula
Cervicem; aut facili Savitia negat
Quæ poscente magis gaudeat eripi;
Interdum rapere occupet.

Heureux Momens pour toi, quand détournant
la Tête,
Par une adroite feinte, elle t'offre un Baiſer!
Ou bien, lorſque ſon Cœur certain de ſa Conquête,
Pour le faire ravir, aime à le refuſer!

LIBRI SECUNDI

ODE XIII.

IN ARBOREM.

ILLE & nefasto te posuit die,
Quicumque primùm, & sacrilegâ manu
Produxit, Arbos, in Nepotum
Perniciem, opprobriumque Pagi!

Illum & Parentis crediderim sui
Fregisse Cervicem, & penetralia
Sparsisse nocturno cruore
Hospitis.

Ille

ODE XIII.

DU

SECOND LIVRE,

SUR LA CHUTE

D'UN ARBRE.

ARBRE, en quel jour fatal, & quelle Main coupable,
Dans mon Champ oza t'apporter?
Aux Hommes qui naîtroient, Embûche inévitable,
Et l'Opprobre des Lieux qui te virent planter!

Sans doute, cette Main a ſous ſes Coups barbares,
Fait couler le Sang Paternel;
Et porté, ſans trembler, à l'aſpect de ſes Lares,
Dans le Sein de ſon Hôte, un Couteau criminel.

Ille venena Colchica,
Et quidquid usquam concipitur nefas,
Tractavit, agro qui statuit meo
Te triste Lignum, te caducum
In Domini Caput immerentis.

Quid quisque vitet, nunquam Homini satis
Cautum est in horas. Navita Bosphorum
Pœnus perhorrescit, neque ultrà
Cæca timet aliunde Fata.

Miles Sagittam & celerem Fugam
Parthi; catenas Parthus, & Italum
Robur: sed improvisa Lethi
Vis rapuit rapietque Gentes.

Quàm penè furvæ Regna Proserpinæ,
Et judicantem vidimus Æacum!
Sedesque descriptas Piorum, &
Æoliis fidibus querentem
Sapphô puellis de popularibus;

Et

Des plus subtils Poisons que Colchos * pût con-
Elle t'arrosoit en naissant; [noitre,
Avec un soin cruel, Elle te faisoit croitre
Pour attenter un jour sur un Maitre innocent.

Entourés de Dangers que notre Esprit ignore,
Nous touchons sans cesse à la Mort:
Le Marchand embarqué redoute le Bosphore,
Et ne craint point d'ailleurs les Caprices du Sort.

Du Parthe, le Soldat craint la Fuite homicide;
Le Parthe ne craint que nos Fers:
Terreur souvent trompée, & la Parque perfide,
Par mille autres Chemins, les apelle aux Enfers.

J'ai presque, en cet instant, vû les Royaumes som-
Le Juge de ces Lieux affreux, [bres,
Le Séjour fortuné des innocentes Ombres,
Et Sapho se plaignant sur son Lut amoureux.

* La Colchide étoit fort fertile en Poisons.

Je

Et te ſonantem plenius aureo,
Alcæe, plectro dura Navis,
Dura Fugæ mala, dura Belli.

Utrumque ſacro digna ſilentio
Mirantur Umbræ dicere; ſed magis
Pugnas & exactos Tyrannos
Denſum humeris bibit aure Vulgus.

Quid mirum! ubi illis Carminibus ſtupens
Demittit atras Belluæ centiceps
Aures, & intorti capillis
Eumenidum recreantur Angues?

Quin & Prometheus & Pelopis Parens
Dulci laborum decipitur ſono;
Nec curat Orion leones,
Aut timidas agitare lyncas.

Je t'aurois entendu, Chantre de Mitilène,
Choisir des tons plus élevés ;
Dire de tes Tirans & le Crime & la Peine,
Les Dangers & les Maux, dans ta Fuite, éprouvés.

De la tendre Sapho, de l'héroïque Alcée,
Les Ombres respectent les Sons ;
Autour de lui pourtant la Foule est plus pressée,
Et plus avidement écoute ses Chansons.

Mais quoi ! Cerbere même à l'effrayante forme,
En paroît perdre sa Fureur ;
Alecton s'attendrit, & sur sa Tête énorme,
Les Serpens réjouïs n'inspirent plus d'horreur.

Le Vautour dévorant abandonne sa Proye ;
Tantale n'est plus altéré :
Orion dont la Chasse étoit l'unique Joye,
Est saisi malgré lui d'un Plaisir ignoré.

LIBRI SECUNDI

ODE XIX.

AD BACCHUM.

BACCHUM in remotis Carmina rupibus
Vidi docentem, credite, Posteri,
Nymphasque discentes, & Aures
Capripedum Satyrorum acutas.

Evoe! recenti Mens trepidat metu,
Plenoque Bacchi pectore turbidum
Lætatur. Evœ, parce, Liber,
Parce, gravi metuende Thyrso.

Fas

ODE XIX.

DU

SECOND LIVRE.

A BACCHUS.

OUI, j'ai vû, je l'atteſte à la Poſtérité, (taires,
J'ai vû le Dieu Bacchus, en des lieux ſoli-
Aux Déeſſes des Bois, enſeignant ſes Miſteres,
Du difforme Satire & du Faune écouté.

Je l'ai vû, je le voi; je ſens qu'à ſa Préſence,
Un Trouble impérieux agite mes eſprits:
Evoé! mes Reſpects éclattent dans mes cris;
Bacchus, épargne un Cœur tremblant ſous ta puiſſance.

Fas pervicaces est mihi Thyadas,
Vinique fontem, Lactis & uberes
Cantare rivos, atque truncis
Lapsa cavis iterare mella.

Fas & beatæ Conjugis additum
Stellis Honorem,

Tectaque Penthei
Disjecta non levi ruinâ,
Thracis & exitium Lycurgi.

Tu flectis Amnes, tu Mare barbarum,
Tu separatis uvidus in jugis
Nodo coërces Viperino
Bistonidum sine fraude crines.

Je vais peindre à ton gré, tes Misteres divers;
Les Thraces en fureur courant sur tes Vestiges :
Je vais à l'Avenir raconter tes Prodiges;
Ils sembleront encor arriver dans mes Vers.

On y verra dans Naxe Ariadne laissée,
Oublier dans tes Bras, la Fuite d'un Ingrat,
Et par toi, dans les Cieux sa Couronne placée,
Nouvel Astre, y briller d'un immortel éclat.

Ta Colere nous tend d'inévitables Piéges :
De tout son Sang, Penthée * expia ses mépris;
Et c'est peu que Licurgue eût égorgé son Fils,
Il eût pour ses Boureaux, des Sujets sacriléges.

Les Fleuves & les Mers s'ouvrent devant tes pas;
Et quand pour célébrer tes Fêtes éclattantes,
Tu pares de Serpens la tête des Bacchantes,
Contens de menacer, ils ne leur nuisent pas.

* Fils d'Echion & Gendre de Cadmus, fut le seul à Thebes qui ne voulut pas reconnoître la Divinité de Bacchus, qui pour le punir, le fit mettre en pieces par sa propre mere Agavé, & par ses Tantes Ino & Autonoé.

Sur

Tu, quum Parentis Regna per arduum
Cohors Gigantum scanderet impia
Rhœcum retorsisti leonis
Unguibus, horribilique malâ.

Quamquam choreis aptior & jocis
Ludoque dictus, non sat idoneus
Pugnis ferebaris; sed idem
Pacis eras mediúsque Belli.

Te vidit insons Cerberus aureo
Cornu decorum, leniter atterens
Caudam, & recedentis trilingui
Ore pedes tetigitque crura.

Sur un penible Amas de Montagnes, de Roches,
Autrefois les Géants attaquérent les Cieux;
Mais terrible Lion, la foudre dans les yeux,
Tu renverſas leur Chef aux premieres approches.

On te croyoit peu propre aux guerriéres Fureurs,
Né pour faire ſentir plus d'amour que d'allarmes;
Mais tu ſçais allier les Plaiſirs & les Armes,
Ton redoutable Thirſe eſt couronné de fleurs.

Lorſque des ſombres Bords, tu retiras ta Mere
Cerbere épouvanté de ton auguſte Aſpect,
Soumis & careſſant te marqua ſon Reſpect,
Et tout l'Enfer ſuivit l'exemple de Cerbere.

LIBRI TERTII

ODE VI.

AD ROMANOS.

De moribus ſui ſæculi corruptis.

DELICTA Majorum immeritus lues
Romane, donec Templa refeceris,
Ædeſque labentes Deorum, &
Fœda nigro Simulachra fumo.

Dis te minorem quod geris, imperas.
Hinc omne principium, Hùc refer exitum.
Di multa neglecti dederunt
Heſperiæ mala luctuoſæ.

Jam

ODE VI.

DU TROISIE'ME LIVRE.

AUX ROMAINS.

Sur le Déréglement de leurs Mœurs.

ROMAINS, de vos Ayeux vous expierez les crimes,
Si vous ne réparez les Temples ébranlés; (mes
Relevez des Autels trop long-temps sans Victi-
Et des Dieux sans honneurs, sanglans & mutilés.

Votre Respect pour Eux, fonda votre Puissance;
Qu'ils soient de vos Projets, le Principe & la Fin,
De leur Culte affoibli, nous sentons la Vangeance:
Et Rome impie a vû chanceler son Destin.

Jam bis Monæses, & Pacori manus
Non auspicatos contudit impetus
Nostros; & adjecisse prædam
Torquibus exiguis renidet.

Pene occupatam seditionibus
Delevit urbem Dacus & Æthiops;
Hic classe formidatus, ille
Missilibus melior Sagittis.

Fœcunda Culpæ sæcula nuptias
Primùm inquinavêre, & genus, & domos:
Hoc fonte derivata Clades,
In Patriam Populumque fluxit.

Motus doceri gaudet Ionicos
Matura Virgo & fingitur artubus
Jam nunc, & incestos amores
De tenero meditatur ungui.

Mox

Notre Armée a deux fois négligé les Auſpices,
Et deux fois la Victoire échapa de ſes mains;
Le Parthe contre Nous trouva nos Dieux propices,
Et Vainqueur ſe para des tréſors des Romains.

Le Dace aux traits mortels, la Flotte Ethiopique
Juſque dans Rome même a porté le Danger;
Quand tout l'Empire en proye au Trouble Domeſtique,
Sembloit à ſa Ruine inviter l'Etranger.

Ce fut le triſte Fruit des premiers Adulteres
Qui du jaloux Himen rompirent le Serment;
Ce Deſordre bien-tôt enfanta nos Miſeres,
Et du Crime fécond naquit ſon Châtiment.

Nos Filles, de ſéduire aprennent l'Art funeſte,
D'une Etude laſcive, elles ſont leurs Plaiſirs;
Et leur Cœur corrompu ſe prépare à l'Inceſte,
Long-temps avant que l'âge ait meuri leurs Deſirs.

Mox juniores quærit adulteros
Inter mariti Vina, neque eligit
Cui donet impermissa raptim
Gaudia, luminibus remotis.

Sed jussa coram non sine conscio
Surgit marito, seu vocat institor,
Seu navis Hispanæ magister,
Dedecorum pretiosus emptor.

Non his Juventus orta parentibus
Infecit æquor Sanguine Punico;
Pyrrhumque, & ingentem cecidit
Antiochum, Annibalemque dirum.

Sed rusticorum mascula militum
Proles, Sabellis docta ligonibus
Versare glebas,

&

L'Himen n'en fera point des Epouſes fidelles;
Les Plaiſirs trop permis ne ſont pas aſſez doux :
Elles vont prodiguer leurs Faveurs criminelles,
Sans craindre ni le jour, ni les yeux d'un Epoux.

De ſa Femme ſouvent Complice mercenaire,
Un Mari ſert lui-même un coupable Deſir;
Son Silence la livre aux Vœux d'un Adultere,
Prodigue Enchériſſeur d'un infame Plaiſir.

Oh, que d'un autre Himen ſortit cette Jeuneſſe
Qui du Sang de Carthage, a fait rougir les Flots!
Qui domptant la Syrie, & l'Afrique, & la Grece,
Au Bonheur de l'Empire, immola ſon Repos!

Race des vieux Romains, Elle en ſoûtint la Gloire,
De ces Soldats formés par de doubles Leçons,
Qui de la même main qu'ils forçoient la Victoire,
Hâtoient, par leurs travaux, les tardives Moiſſons.

& severa
Matris ad arbitrium, recisos
Portare fustes: Sol ubi montium
Mutaret umbras, & juga demeret
Bobus fatigatis, amicum
Tempus agens abeunte curru.

Damnosa quid non imminuit dies?
Ætas parentum pejor avis tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiosiorem.

LI-

Quand sortant des Sillons qu'ils rendoient plus fertiles.
Leurs Bœufs quittoient le joug, au coucher du Soleil.
Ils revenoient courbés sous des Fardeaux utiles,
S'apprêtant par la Peine, un tranquile Sommeil.

Mais que n'altérent point les Temps impitoyables?
Nos Peres plus Méchans que n'étoient nos Ayeux,
Ont eû pour Successeurs des Enfans plus Coupables,
Qui seront remplacés par de pires Neveux.

LIBRI TERTII

ODE ULTIMA.

AD MELPOMENEM.

EXEGI Monimentum Ære perennius
Regalique ſitu Pyramidum altius
Quod non imber edax, non Aquilo impotens
Poſſit diruere, aut innumerabilis
Annorum ſeries, & fuga Temporum.

Non omnis moriar: multaque Pars mei
Vitabit Libitinam; uſque ego poſtera
Creſcam laude recens, dum Capitolium
Scandet cum tacita Virgine Pontifex.

Dicæ

ODE DERNIERE

DU TROISIE'ME LIVRE.

A MELPOME'NE.

JE laiſſe à ma Mémoire un appui plus durable,
Que ces hauts Monuments que l'Orgueil fit dreſſer;
Qui bravera du Temps l'outrage irréparable,
Que les Vents & les Eaux ne pourront renverſer.

Oui, je m'y ſurvivrai, cette part de moi-même
Échapée à Pluton, charmera nos Neveux,
Tant qu'au Maitre des Dieux le Pontife ſuprême
Suivi d'une Véſtale, ira porter nos Vœux.

Dicar, qua violens obſtrepit Auſidus,
Et qua pauper aquæ Daunus agreſtium
Regnavit populorum, ex humili potens,
Princeps Æolium Carmen ad Italos
Deduxiſſe modos.

Sume ſuperbiam
Quæſitam meritis, & mihi Delphica
Lauro cinge volens, Melpomene, comam.

Aux lieux où de l'Aufide on entend le murmure,
Au Païs dont Daunus étendit les Confins,
Par tout, on me loüera, malgré ma Race obſcure,
De la Lire des Grecs tranſportée aux Latins.

Vien m'en donner le Prix, offre-moi, Melpomène,
Le Verd Laurier qui croît ſur le célébre Mont;
Mes Vers ajouteront à la Gloire Romaine,
Tu ne dois point rougir de couronner mon Front.

ODE
IMITE'E
D'HORACE.

A MESSIEURS
DE
L'ACADE'MIE
DES JEUX FLORAUX.

JUGES éclairés du Parnasse,
Cinq fois ma Poëtique Audace
Cueillit vos immortelles Fleurs.
Si le Dieu des Vers ne m'abuse,
Au gré de mes Desirs, ma Muse
Va vous rendre Honneurs pour Honneurs.

Puis-

Puis-je douter qu'il ne m'inſpire?
Non C'eſt vous qui dans cet Empire,
Raſſemblâtes ſes nourriſſons; *
Et par vous s'anima ce zéle
Qui ſur une Lire nouvelle,
Leur fit chercher de nouveaux ſons.

* L'an 1323.

C'eſt peu de la Cadence auſtère
Dont jadis afin de mieux plaire,
La Raiſon voulut s'enchaîner;
La Rime encor plus inflexible,
De ſon joug aimable & pénible,
Vint l'aſſujettir & l'orner.

Malgré leur mes-intelligence,
Vous en formâtes l'alliance,
Par tout, vous les fîtes régner;
* L'Eſpagne humble enſemble & jalouſe,
Vint chercher juſque dans Toulouſe,
Vos diſciples pour l'enſeigner.

* Jean Roi d'Arragon.

Vos mains ouvertes au mérite,
D'une Couronne gratuite,
Ornérent Baïf & Ronſard;
Et c'eſt peut-être à ces hommages,
Que la France doit les Ouvrages,
Où depuis s'éleva notre Art.

Vous regardez la Poëſie
Comme la Céleſte ambroſie
Dont ſe nourriſſent les Eſprits;
Je connois quelle en eſt la grace,
Et je puis même après Horace,
En faire ſentir tout le prix.

Le Temps, de tout ſouverain Maître,
Fait périr tout ce qu'il voit naître;
Il n'épargne que les beaux Vers:
Vainqueur des Vents & des Orages,
Phœbus ne craint pour ſes Ouvrages,
Que la chûte de l'Univers.

Le Chantre d'Achille & d'Uliſſe, * * Homere.
Le Thébain † qu'au bout de la Lice † Pindare.
On vit célébrer les vainqueurs,
Le ſage Auteur de l'Enéïde, * * Virgile.
L'aiſé, l'ingénieux Ovide;
Sont encor les Maîtres des Cœurs.

Les ſiécles n'ont point fait d'outrage
A cet élégant badinage
Né du loiſir d'Anacréon;
Encor même aujourd'hui reſpire
L'amour que jadis à ſa Lire
Commit l'Amante de Phaon. * * Sapho.

Vous que la Victoire couronne,
Ne croyez pas qu'ainſi Bellonne
Vous ſauve de l'Oubli jaloux;
Sans le ſecours des doctes Fées,
La mémoire de vos Trophées
Eſt enſevelie avec vous.

Com-

Combien de Rois, de grands Courages,
Dignes d'atteindre aux derniers âges,
Précédérent Agamemnon !
Mais euſſent-ils fait plus qu'Achille ;
Vains Exploits, valeur inutile !
Homére manquoit à leur nom.

Pour les Héros, pour les Monarques,
La Muſe ſçait fléchir les Parques,
Et ſauve les Noms du Léthé ;
Quelquefois même à ſa puiſſance,
Les hauts faits doivent leur naiſſance,
Comme leur immortalité.

L'eſpoir d'obtenir ſon hommage,
A ſoûtenu plus d'un Courage
Que la Moleſſe eût abbatu ;
Et cette ſoif de la Loüange,
Peut-être du Vainqueur du Gange,
Fit ſeule toute la vertu.

Vous

Vous à qui la docte Harmonie
La Rime à la Raiſon unie,
Doivent leurs utiles douceurs;
Juſqu'où s'étendra votre Gloire?
Vos bienfaits à votre Mémoire
Ont intéreſſé les neuf Sœurs.

Ne penſez pas qu'en cet Ouvrage,
Mon Eſprit fier de ſon hommage,
Ait crû vous immortaliſer:
Sans moi, vous vaincrez le Silence;
Ce n'eſt que ma reconnoiſſance
Que j'y voulois éterniſer.

LES APÔTRES.

POEME.

A MONSEIGNEUR

L'EVÊQUE

DE SENLIS.

JE chante ces Héros dont l'intrépide zele
Fit prendre à l'Univers une face nouvelle;
Et qui d'un culte impur affranchissant les Cœurs,
En furent à la fois Victimes & Vainqueurs.

Loin profane Apollon, ces Héros que je chante,
Ne me font voir en toi qu'une idée impuiſſante :
Eſprit qui fus leur force, Ame de leurs exploits,
Toi qui les fis par eux, chante-les par ma Voix.
CHAMILLART, qu'à leur rang tes Vertus éleverent,
Qui conduis après eux, l'Egliſe qu'ils fonderent;
Reconnoi ſous leurs traits l'image de ta Foi:
Puiſſent être mes Vers dignes d'eux & de Toi!
L'aveugle Idolatrie en chimére féconde,
Avoit à ſon Empire aſſujetti le Monde;
Les Mortels préféroient, malgré mille bien-faits,
Au Dieu qui les forma, des Dieux qu'ils avoient faits;
Mais adorant en eux leurs Penchans & leurs Vices,
Ils ſembloient moins chercher des Dieux que des (Complices.
L'Injuſtice embraſſoit ce Culte ſéducteur;
Et chaque Crime au Ciel avoit ſon Protecteur.
Là, le Zele lui-même exhorte à l'Adultere;
Ici le Parricide eſt un ſacré Miſtere :
Il n'eſt Plaiſir infame, il n'eſt Forfait ſi noir,
Qu'à quelque Autel, l'Erreur ne transforme en Devoir.

Dou-

Douze Hommes inconnus qu'un feu Céleſte anime,
Veulent briſer le joug de l'Erreur & du Crime :
Ils partent, vont porter cet Oracle en tout lieu,
Soyez Juſtes, Mortels, & ne craignez qu'un Dieu.
L'Ennemi des Humains frémit de l'entrepriſe ;
Sous le Mépris d'abord ſa Rage ſe déguiſe.

Noir Eſprit qu'attens-tu de ces mépris forcés ?
Tu les traites en vain d'Impoſteurs, d'Inſenſés.
Ne crois pas que longtemps l'Univers les dédaigne.
Sur ton Regne détruit va naître un nouveau Régne.
Cede à la Vérité qu'en vain tu veux nier ;
L'humble Foi d'un ſeul mot ſçait ſe juſtifier.

Déja ſa Voix féconde enfante les Miracles ;
La Nature ſoumiſe atteſte ſes Oracles.
L'Aveugle ſent ſes yeux s'éclaircir ſous ſa Main :
Le Boiteux à ſon gré marche d'un pas certain.
Sur tous les malheureux ſes Dons vont ſe répandre ;
Le Muet parle au Sourd étonné de l'entendre.
La Mort même eſt contrainte à révoquer ſa Loi ;
Et du ſein des Tombeaux rend ſa Proye à la Foi.

Le Pouvoir dont leur Maître étonna la Judée,

Sur-

Surprend encor en eux la Terre intimidée.
Eh ! quelle excuſe reſte à l'Incrédulité ?
Un Prodige réſout chaque difficulté.
Les Peuples cependant éblouïs de leur Gloire,
Prêts à les adorer n'oſent encor les croire ;
Et penſant les fléchir par d'idolâtres Vœux,
L'Encenſoir à la main, courent au devant d'eux.
De l'adroit Ennemi dangereux Stratagême !
Gardez-vous d'égaler le Miniſtre au Dieu même,
Diſent-ils, connoiſſez des Mortels impuiſſans,
Et donnez-nous plûtoſt la Mort que de l'Encens.
Ainſi du fol Orgueil ils rejettent l'amorce,
L'aveu de leur foibleſſe eſt leur plus grande force :
On alloit de l'encens leur offrir le tribut,
A ce nouveau prodige, on fit plus, on les crut.
Par tout la Vérité luit aux Ames ſinceres,
L'Idolâtre éclairé rougit de ſes Chimeres ;
Et ſur la foi du Zele affrontant le danger,
Il cherche encor ſes Dieux, mais c'eſt pour s'en vanger.
L'un ſur l'Autel impie éteint l'Encens qui brûle ;

L'au-

L'autre briſe en leurs mains un Foudre ridicule;
Et l'injure à la bouche, ils foulent tous aux pieds
Ces Dieux qu'avec frayeur ils ont cent fois priés.
C'eſt à ces derniers coups que l'Enfer en allarmes,
Raſſemble tout l'effort de ſes derniéres armes;
Il accroit la terreur, il aigrit le couroux
Des Tyrans ſoupçonneux, & des Prêtres jaloux;
Et bien-toſt à l'aſpect du douloureux Martire,
Croit voir la Vérité forcée à ſe dédire.
Mais ſes ſaints Deffenſeurs inſultant aux Enfers,
D'un viſage ſerein ſe préſentent aux fers;
Ils courent aux Priſons plus qu'on ne les y traîne,
Jouïſſent de l'Opprobre en attendant la Peine,
Vont confeſſer leur Maître au pied des Tribunaux,
Pour le mieux annoncer, montent aux Echafauts,
Et font aux Spectateurs craindre encor ſa Puiſſance,
Sous les coups des Boureaux laſſés de leur Conſtance.
Enfer, quel eſt le fruit de ton dernier effort?
Le Peuple des Elus va naître de leur mort.
Déja leurs Ennemis devenus leurs Complices,
Viennent impatiens mandier les Supplices.

Que

Que de nouveaux Chrétiens ! crois-tu les diſſiper ?
Il s'en préſente plus que tu n'en peux fraper :
Chaque Martir en forme une foule nouvelle ;
Et le Monde eſt ſurpris de ſe trouver Fidelle.

FIN.

TA-

TABLE

DES MATIERES.

Achémènes. Page 153
Achille. 121
Il faut un Homére pour un Achille. 184
Agamemnon. 184
Alcée dans l'Elisée, *chantant ses avantures.* 161
Alecton *menaçante.* 9
Alecton *paisible.* 161
Apelle. *Entreprise plus hardie que là sienne.* 3
Archiloque, *puni avec les Calomniateurs.* 11
Apothéose, *desavoüée souvent par Minos.* 15
Astrée. *Description de l'âge où elle a regné, & des effets de son éloignement.* 17. & suiv.
Armand, Cardinal de Richelieu. 11
Aristote. V. Sphinx.
Astrologie perfectionnée. 32 & 47
Algèbre. 48
Anatomie. 49
Auguste, *soupçonné d'une basse jalousie.* 38
Ses triomphes. 153
Atropos. 50
Argonautes. 128
Amphion. 143
Arion. *ibid.*
Annibal. 151
Ariane, *sa Couronne changée en Etoile.* 165
Auspices. 171
Amour. 27
Il sçait seul lancer ses traits. 93
Il se reveille de rien. 99
On imite ce qu'on aime. 89

Anacréon, *son caractére.* LIV
Celui de ses Odes. LVI
On les a heureusement imitées de nos jours ibid.
Aristophane, *Passage de cet Auteur, contre les Poëtes liriques.* LXI
Auteurs. *Il faut distinguer dans les Auteurs les défauts de leur temps d'avec leurs défauts particuliers.* ibid.
Bacchus. 163
Bacchantes. 165
Baïf. 182
Balsac. *Le caractére de ses Lettres.* VII
Besoin. *Pere de l'Adresse.* 20
Borée. 18
Boussole. *Découverte moderne.* 31
Botanique. 49
Bosphore. 159
Briéveté. *Elle contribuë beaucoup au Sublime.* LI
Elle est necessaire aux Poëtes Liriques. ibid.
Quels Auteurs peuvent s'en dispenser. ibid.
Calliope. *Muse du Poëme épique.* 24
Chaos. 77
Carthage. 151
Céphise. *Fleuve.* 127
Cithérée, *dançant avec les Graces.* 147
Cipris & Bacchus, *soutiens la Vie.* 149
Climine. *Audace de son fils.* 29
Circulation du sang, *découverte moderne.* 31
Clio, *Muse de l'Histoire.* III
Description de l'Histoire, son objet, ses effets. ibid.
Corneille, *plus élevé que* Racine. IV
Trop Poëte en quelques endroits. XXXIII
Chimie. 50
Conquerans. *Leur ambition comparée à celle des Poëtes.* 82
Cerbère. 161

Col-

Colchos. 159
Corinne. *Rivale de Pindare.* 122
Comédie. *Son origine.* XXIII
Son objet, ſes effets. 25
DAces. 171
Danaïdes, *leur crime, leur ſupplice.* 10
Comparaiſon du tonneau des Danaïdes avec le cœur de l'homme. 54
Daunus, *Roy de la Pouille.* 179
Devoir. *Celui qui le ſuit eſt heureux d'avance.* 14
Le Devoir eſt la Loi des Rois. 7
Devoirs aujourd'hui penibles, autrefois agréables. 19
Diane. 153
Demoſthènes. IX
Dialogue. *Lucien ſurpaſſé dans ce genre.* 34
Deſordre. *Eloge du Deſordre.* XXXVIII
Dans quel ſens le Deſordre eſt un effet de l'Art. ibid.
Il eſt dangereux de s'y abandonner trop. ibid.
ECrits, *en quoy conſiſte leur véritable beauté.* 56
Eclipſes. 49
Egalité, *lien des amitiés ſinceres & durables.* 19
Egalité *entre les Anciens & nous.* 29
Emulation. ibid.
Entouziaſme. XXXV
Véritable idée de l'Entouziaſme. ibid.
Idée confuſe que quelques gens s'en font. XXXVI
Epithétes. LII
Evoé, *cris des fêtes de Bacchus.* 163
Etna, *Montagne de Sicile.* 118
Eſope. V. La Fontaine. ibid.
Elégie. *Deſcription de l'Elégie.* 27
Eſprits jaloux, *punis par leur jalouſie même.* 13
Elizée, *Deſcription de l'Elizée.* ibid.
Euterpe. *Muſe de la Paſtorale.* 26

Origine de la Pastorale. XXII
Exorde. *Difference de l'Exorde de l'Ode d'avec celui du Poëme épique.* XLI
Raison de cette différence. XLIV
Fanatiques. *Description de leurs cruautez.* 57
Faux zele, *source des persecutions.* 58
Flatteurs, *punis des crimes qu'ils ont loués.* 12
Festes. *Description de Feux d'artifice, de Bals & d'illuminations.* 36
Fiction. XVIII
Figures. ibid.
Fortune. *Description de son pouvoir.* 133
France. *Patrie de la Vertu.* 136
Grands, *ce qu'ils doivent être.* 14
Grammaire & Dictionaire. *La difficulté de ces Ouvrages & le mérite de ceux qui nous les donnent.* X
Géométrie. 48
Guerre. 20
Grèce. *Les Grecs & les Romains n'ont point d'avantage sur nous.* 30
Graces. *Le sçavoir les bannit d'ordinaire. Exception.* 46
Graces martiales 130
Beauté impuissante sans les Graces. 128
Apollon a besoin des Graces. 129
Heléne. *Caractere des Héros qu'elle attira devant Troye.* 5
Héros. *Quels sont les vrais Héros.* 14
Les Héros & les grands Poëtes, après leur mort, vont de pair dans l'estime des hommes. 80
La Poësie immortalise les Héros & les fait naître. 184
Himen. *Ses droits violés. Quels malheurs ce desordre attira aux Romains.* 171
Hippocrène. V. Pégase.
Homme. *Son ignorance & sa misere.* 51

Une

Une force secrette s'oppose aux efforts qu'il fait pour se connoître. 52
Il n'a que le Phantôme du plaisir. 54
Homére. *On peut encore le surpasser.* 29
Assoupissement d'Homére. 33
Homére condamné par Platon & par Pithagore. XXIV
Jugement des Poëmes d'Homére. XXV
Hésiode. XXIV
Horace. *Son caractére.* LXII
Celui de ses Odes. LXIV
Critique d'une licence d'Horace. LXIX
IDées. *Grandes idées nécessaires au Sublime.* XLVI
En quoy elles consistent. L
Idolatrie. 188
Peché de l'homme, source de l'idolatrie. 57
Desirs & craintes de l'homme, mesure de l'idolatrie. 58
Indifference héroïque, *caractére de la vertu.* 4
Imitateurs, *punis par le mépris & l'oubli.* 12
Imitation, *penchant des hommes à l'imitation.* XX
Elle est l'objet de la Poësie. XXI
Jean, *Roy d'Arragon, envoya chercher des Poëtes à Toulouze.* 181
Iliade. XXIII
L'interest *vend le silence des Loix.* 22
Ixion. 10
LAchésis. 50
Ladon, *Fleuve.* 141
Langue Françoise. *Son Caractére.* X
La Fontaine. *Caractére de ses Fables.* VI
Licinie, *Maîtresse de Mécénas.* 153
Licurgue, *Roy de Thrace. Son crime, son chatiment.* 165
Loüange. *Amour de la louange.* 5

Usage des Poëtes de se louer eux-mêmes. LXXIV
Loix. *Il est honteux aux hommes d'eu avoir en besoin.* 20
Lunettes d'approche. *Invention moderne.* 47
Léthé. 13
Lyncée. *Meurtre de ses freres.* 10
Lire. *Dieux de la Lire.* 123
MAlherbe. *Son caractére.* LXXII
Le défaut de ses Odes amoureuses. LXXIV
Critique de ses Odes, par l'Académie françoise. LXXVI
Mars. *Ses amours avec Venus.* 113
Ménandre. *Il rendit la Comédie plus innocente qu'elle n'étoit avant lui.* XXVI
Mécanique. 47
Mégére. 12
Melpomène. *Muse de la Tragédie. Description de la Tragedie.* 25
Mort. *L'amour de la Gloire l'a fait quelquefois paroître belle.* 5
La mort ne connoît point de distinction. 148
Mécénas. *Les Mécénas confondus avec les Virgiles.* XI
Mémoire. *Description du Temple de Mémoire.* 63
Ministres du Temple de Mémoire. 65
Médailles. *Abus de cette Science.* ibid.
Médée. 128
Midas. 153
Minos. 124
NAvigation. *Ses motifs.* 31
Elle s'est perfectionnée de nos jours. ibid.
Nature. *Prudence de la Nature.* 21
Elle est toûjours la même. 30
Néméſis. 11
Nice. 137
Nombre *dans les Vers, essentiel à l'Ode.* XXXI

Nouveauté. *Necessaire au Sublime.* XLVIII
On ne la recherche pas assez. ibid.
Il y a encore des pensées nouvelles. XLIX
Numance. 151
ODe. *Sentimens de quelques personnes sur les sujets qu'elle doit traitter.* XXVII
Sur quoi ce sentiment est fondé. ibid.
Matiére des Odes qui nous sont restées de Pindare. XXIX
Matiére des Odes d'Horace. XXX
Eßence de l'Ode. XXXI
Elle doit être récitée. XXXII
Hardiesse du langage essentielle à l'Ode. ibid.
Oisiveté, *mere de la Poësie.* 79
Oracles. 135
Orion. 161
Les Anciens croyoient qu'on conservoit après la mort les inclinations qu'on avoit eues durant la vie. ibid.
Opéra. *Inventé en Italie. Perfectionné en France.* V
Opinions établies. *Il ne faut pas les respecter trop.* XVI
Orphée. 37
Il tenoit son Art d'Apollon. 144
La grace qu'il obtint de Pluton. ibid.
L'impatience qui rendit cette grace inutile. ibid.
Odissée. XXIII
Ovide. *Son caractére.* 183
PArnasse. *Description du Parnasse & des Muses.* 23
Pan *embaraßé à juger entre deux bergers.* V
Comment il inventa la Flûte. 142
Partage. *Source de mécontentemens.* 20
Pastorale. *Son origine.* XXIII
Parélie. 40
Parthe. *Sa fuite.* 165
Payßage. 76
Panégirique. *Sa difficulté, son inconvénient.* VII

Pitié, *compagne de la Tragédie.* 25
Pline. IX
Polhimnie. *Muſe de l'Ode.* 28
Proſerpine. *Son enlévement.* 119
Pluton. *Deſcription de ſa Cour.* 9
Pegaſe. 22
Permeſſe. *Fleuve du Parnaße.* 34
Poëſie. *Les raiſons de ſes Cenſeurs.* XVI
Celles de ſes Panégiriſtes. XVII
Son eßence. ibid.
La fin de la Poëſie eſt de plaire. XIX
Les Poëtes peuvent avoir deßein d'inſtruire. XX
Platon. *Son ſentiment ſur la Poëſie.* XXIV
Pithagore. *Son ſentiment ſur Homére & ſur Héſiode.* ibid.
Pindare. *Sa morale.* LIX
Apologie de ſes digreſſions. LIX
Le gout de ſon ſiécle. LX
Poëme épique. *Son origine.* XXI
Poëtes ampoulés. *Ils préferent les paroles aux choſes; l'extraordinaire au ſenſé. Ils peignent tout d'une maniere giganteſque.* 68. & ſuiv.
Préceptes oppoſés à ces défaut. 71
Peinture. *Deſcription de ſes differens Ouvrages.* 73. & ſuiv.
Portrait. 76
Penthée, *puni de ſon impieté.* 165
Promethée. 161
Péguſe. *Lac de Sicile.* 119

QUinaut. V
RAcine. *Son caractére.* IV
Remords. *Le Remords eſt le ſeul Juge incorruptible.* 22
Renommée. 81

Va-

Vanité de la réputation que nous eſperons après notre mort. 80
Vanité de celle dont nous jouiſſons même pendant notre vie. 81
Ronſard. LXX
Il a imité Pindare. ibid.
Il n'a pas connu le génie de la Langue françoiſe. LXXI
Rhœcus. *Chef des Géans.* 167
Rois. 14
Rome. *Malheur de Rome. Crimes des Romains* 169. & ſuiv.
SAng. *Le Sang eſt le principe ordinaire de nos vices & de nos vertus.* 4
Le Sang commence, l'éducation perfectionne. 37
Satire, *Son origine.* XXIII
Deſcription de la Satire. 26
Par qui elle a brillé de nos jours. VI
Elle eſt plus aiſée que le Panegirique. VII
Ségrais. *Habile imitateur de Virgile.* V
Simois. V. Héléne.
Siſiphe. 10
Sapho *dans l'Eliſée, occupée encore de ſes amours.* 161
Syrinx, *Nimphe d'Arcadie, changée en Roſeaux.* 141
Samnites. *Leur caractére.* 173
Combien leurs deſcendans dégénererent de leur vertu. ibid.
Sphinx. IX
Siracuſe. 119
Syrenes. *Muſes de la mer.* 118
Sublime. *Définition du Sublime.* XLVI
TArtare. 10
Tantale. *Son ſupplice.* ibid.
Télémaque. *Poëme en proſe.* 111

Théocrite & Virgile *instruits par Euterpe.* 26
Thalie, *une des graces.* 129
Thalie, *Muse de la Comédie.* 25
Trépas. *Notre vie n'est que l'attente du trepas.* 14
Tragédie. *Son origine.* XXIII
La terreur est le sotüien de la Tragedie. 25
Les Poëtes tragiques sont quelquefois trop Poëtes. XXXII
Thémes. *Protectrice des Muses.* 28
Toison d'or. 128
Tiphée. 118
Thrace. *Femmes de Thrace celebrant les festes de Bacchus.* 165
Traduction. *On doit donner à une traduction la même clarté que l'original devoit avoir de son temps.* LXVI
Il n'y faut pas suivre trop servilement l'original. ibid.
Pourquoy ? ibid.
VErtu. *On la doit aimer pour elle-même.* 15
Vice. *Supplice des Poëtes qui le rendent aimable.* 12
Les Poëtes ont souvent donné les vices pour des vertus. XXVI
Victoire. *Le meurtre honoré sous son nom.* 20
Etonnement de la Victoire. 43
Virgile. *En quoy plus sage qu'Homere.* XXX
Volupté. *Nous n'en avons que l'apparence.* 54
Le crime prend le masque de la volupté. ibid.
Vérité *necessaire au sublime.* XLVII
Vers. *Les Vers ne sont jamais achevés.* LXXVI
Uranie. 47
Vulgaire. *Mauvais Juge.* 81
ZEphire. 28
Zoroastre. *Inventeur de la Magie.* 32
Zoïle. *Critique d'Homere.* 33

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Livre qui a pour titre: *Odes de* Mr. DE LA MOTTE, *avec un Diſcours ſur la Poëſie en général, & ſur l'Ode en particulier.* J'ai trouvé dans cet Ouvrage deux choſes qui vont rarement enſemble ; la ſolidité du raiſonnement jointe aux plus grandes beautés de la Poëſie. Fait à Paris ce 29 Avril 1706.

Signé, BURET.

. . . . . Sume superbiam
Quæsitam meritis, et mihi Delphica
Lauro cinge volens, Melpomene comam.

ODES
ET AUTRES
OUVRAGES
DE Mr.
DE LA MOTTE.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM,
CHEZ LOUÏS RENARD,

MDCCXI.

A

MADEMOISELLE

CORNELIA ELIANA SCOTT.

MADEMOISELLE,

Le premier Tome de l'Ouvrage que j'ai l'honneur de vous présenter a été dedié par l'Auteur à Messieurs de l'Academie Françoi-

se. Le second Tome Vous est offert. Il m'a paru que la Poësie Françoise Vous devoit cet hommage, à Vous, MADEMOISELLE, qui êtes non seulement distinguée par la beauté de vôtre Genie, les charmes de vôtre Personne, & toutes les belles qualitez qu'une heureuse Naissance & une sage Education peuvent donner; mais qui née de Parents Considerables dans la Regence de cette grande Ville, où la Langue Françoise n'est pas naturelle, l'avez aprise dans toute sa pureté. Quand vous la parlez, les Graces semblent dicter & prononcer vos paroles. Elles coulent comme d'une source toujours pure, sans mêlange d'aucun accent étranger.

Qu'il y a peu de Personnes de vôtre age, & de vôtre rang

MA-

MADEMOISELLE, qui surmontent toutes les peines d'une telle étude! Vous y joignez pourtant beaucoup d'autres grandes connoissances: la Geographie, la Peinture, la Musique, la Poesie même vous divertissent quelquefois agreablement: ainsi ne connoissant personne qui puisse mieux que Vous sentir la beauté de ces Odes, estimées les plus parfaites qui ayent paru en France, je n'ai point balancé à Vous les offrir. J'espere que vous les recevrez avec cette agreable douceur qui fait le caractere particulier de ceux de Vôtre Famille.

Le style des Epitres Dedicatoires voudroit que je rapellasse ici ces anciennes Chartres des Rois & Parlemens d'Ecosse, monuments Eternels, & Titres inconteſtables de la Noblesse de Vôtre Illustre Maison,

issuë par une Genealogie claire & bien conservée de l'une des premieres en Dignité, & en Ancienneté dans le Royaume d'Ecosse: mais cette matiere est trop relevée pour une plume si simple; & d'ailleurs les Familles qui comme la Vôtre se distinguent dans la Regence d'Amsterdam, l'œil de l'Univers, si celebre pour ses Richesses, & pour sa bonne Police, n'ont pas besoin qu'on leur allegue d'autre Titre de Noblesse. Je suis avec un très-profond respect,

MADEMOISELLE,

Vôtre très-humble & très-obeissant Serviteur.

LOUÏS RENARD.

TABLE
DES ODES
& autres Pieces contenues dans ce Volume.

LA SAGESSE DU ROI *superieure à tous les Evenemens.* Pag. 1
REMERCÎMENT *à l'Academie Françoise.* 7
L'ENTHOUSIASME, *à S. A. S. Monseigneur le Prince de Conti.* 12
LA VARIETE' *à Mr. Despreaux.* 23
LA COLERE. 30
LE GOUT, *à S. A. S. Madame la Ducheſſe du Maine.* 34
LA NOUVEAUTE', *à M. l'Evêque de Strasbourg.* 40
L'AMOUR PROPRE, *à M. l'Evêque de Soiſſons.* 46
L'AMOUR, *à M. le Duc de Coiſlin.* 53
L'OMBRE DU MARQUIS DE ROQUELAURE. 60
THALIE, *à Mr. de C***.* 65
LES VOEUX. 73
LA LOUANGE, *à M. l'Abbé de Caumartin.* 75
LA PUISSANCE DES VERS. 81
L'ORGUEIL POETIQUE, *à Mr. l'Evêque d'Avranches.* 84
L'AVEUGLEMENT, *Ode faite à l'occaſion des fautes qui s'étoient gliſſées dans l'Edition de Paris.* 90

ODES ANACREONTIQUES.

La Solitude. 101

Les Maîtres. 103
Erato & Therpſicore. 105
Les Amours de Jupiter. 107
Malice de l'Amour. 110
Les Talents. 112
La Raiſon & l'Amour. 114
Les Fleches de l'Amour. 116

ODE PINDARIQUE.

LE COURAGE, *à S. A. R. M. le Duc d'Orleans, ſur la priſe de Lerida.* 121

ODES TRADUITES OU IMITÉES D'HORACE.

Ode XV. du Livre I. 128
Ode XXVII. 134
Ode III. du Livre II. 139
Ode XI. du Livre III. 142
LA DECLAMATION, *à Mad. Duclos.* 148

POEME.

LE PLAISIR, *à M. l'Abbé Abeille.* 152

OUVRAGES
faits à l'occaſion de ceux de l'Auteur.

ODE *de M. de* LA FAYE, *Gentilhomme de la Maiſon du Roi.* 159

La Lyre d'Horace, *Ode de M.* Roy *Conseiller au Châtelet.* 165
Ode *ad Serenissimum Burgundiæ Ducem à* Th. Maria des Antons, *Societatis Jesu.* 170
Æmulatio, *Ode ad Cl. Virum Bernardum Fontanellum, à* Rob Rauld, *Societatis Jesu.* 179
Ode, *ad Illust. Abbatem Bignonium, à* Th. Maria des Antons, *Soc. Jesu.* 184
Prudentia *Ludovici Magni, utraque fortuna major, à* Rob. Rauld, *Soc. Jesu.* 191

Odaria Gallica Anacreontico stylo elaborata & Latinis Versibus reddita ab Em.. Br.. Mont..

Ode *ad Cl. Vir. Hudartium Mottæum.* 196
Ode I. *ad Annam Fabram Dacerii Uxorem.* 198
Vota. *Ode II.* 200
Vanum Bacchi Præsidium. *Ode III.* 202
Somnium. *Ode IV.* 204
Vitæ Usus *Ode V.* 206
Amor à Somno excitatus. *Ode VI.* 208
Neæræ Imago. *Ode VII.* 210
Amoris Promissio. *Ode VIII.* 213
Bacchi Potestas. *Ode IX.* 216
Amoris & Poëtæ Dialogus. *Ode X.* 218
Amorum Lustratio. *Ode XI.* 221
Infidum Propositum. *Ode XII.* 223

CANTATES FRANÇOISES
Sur des sujets tirez de la sainte Ecriture.

ESTHER. 227
LE PASSAGE DE LA MER ROUGE. 231
JACOB & RACHEL. 234
JONAS. 237
SUSANNE. 240
JUDITH. 243
DISCOURS *de Mr. Houdart de la Motte prononcé à l'Academie Françoise le jour de sa reception.* 247
REPONSE *à ce Discours par* M. de CALLIERES. 263

LA SAGESSE DU ROI,

Superieure à tous les évenemens.

O D E.

VERITE', qui jamais ne changes,
Et dont les traits toûjours cheris,
Seuls, aux plus pompeuſes loüanges
Donnent leur veritable prix.
C'eſt toi qu'aujourd'hui j'interroge;
LOUIS ne ſouffre point d'éloge
Que tu ne puiſſes garentir.
Dicte-moi des vers qu'il approuve,
Où ſon cœur modeſte ne trouve
Rien dont il m'oſe démentir.

On a vû dès son premier âge
Ses Etats chaque jour accrus,
Et ses voisins par son courage
Humiliez ou secourus ;
A sa voix l'Erreur fugitive,
Le progrès des Arts qu'il cultive,
Ses vaisseaux souverains des Flots ;
Mais malgré ces hautes images,
Tout cet éclat n'est pour les Sages
Que l'apparence du Heros.

Cependant de cette apparence
Nos foibles yeux trop éblouïs,
Avec la gloire de la France
Confondoient celle de LOUIS.
Juges aveugles que nous sommes,
Sur le merite des grands hommes
Le Sort regle nos jugemens ;
Sous son empire illegitime,
Nous abandonnons nôtre estime,
Au hazard des évenemens.

Les champs de Pharſale & d'Arbelle
Ont vû triompher deux Vainqueurs*,
L'un & l'autre digne modelle
Que ſe propoſent les grands cœurs.
Mais le ſuccès a fait leur gloire,
Et ſi le ſceau de la Victoire
N'eût conſacré ces demi-Dieux,
Alexandre aux yeux du vulgaire
N'auroit été qu'un téméraire,
Et Ceſar qu'un ſeditieux.

* Jules Ceſar & Alexandre.

Louis, ce douteux avantage
Sur mon eſprit n'a point de droits;
Et pour t'admirer j'enviſage
Tes vertus plus que tes exploits.
Quelque pompe qui t'environne,
Du vif éclat de ta couronne
Ma Raiſon tempere l'excès;
Je ne te cherche qu'en toi-même;
C'eſt là-qu'eſt ta gloire ſuprême,
Indépendante des ſuccès.

Tu fûs vaincre & braver l'envie,
Mais de tes ennemis vaincus
Quand l'audace fut asservie,
Tu fûs, GRAND ROI, ne vaincre plus :
Laissant des palmes toutes prêtes,
Tu résistas à tes conquêtes,
Triomphe ignoré des Guerriers ;
Vainqueur, toi-même tu te domptes,
Et de ce seul instant tu comptes
Avoir mérité tes lauriers.

Ainsi respectant les limites
Que te prescrivoit l'Equité,
Cent fois à ces bornes prescrites
Ton courage s'est arrêté.
Mais le Dieu que ton cœur adore,
En toi vouloit donner encore
Un autre exemple à l'Univers,
Et pour t'ouvrir une carriere
Où s'exerçât ton ame entiere,
Le Ciel te devoit des revers.

Il semble que la Providence
Toujours jalouse de ses droits,
Ait voulu tromper ta prudence
Qu'elle seconda tant de fois.
Tout paroissoit à nos armées
Par cent triomphes animées,
Assûrer des honneurs nouveaux.
Prodige! fatale mépriſe!
Je vois la Victoire surprise
S'égarer *sous d'autres drapeaux.

* A Hoogſtet, Ramellies, Turin.

Drapeaux trop étrangers pour elle!
Déja sa faveur se dément;
LOUIS, ta vertu la rapelle
De ce honteux égarement.
Les Cohortes Hesperiennes
Qu'enflamoit l'exemple des tiennes,
L'ont vûë expier son erreur *,
A tes loix désormais renduë,
Dans le parti qui l'a perduë
Elle a renvoyé la terreur.

* A la Bataille d'Almanza.

Toi, qui des vertus immortelles
Fais voir en Louïs tous les traits,
GRAND DIEU, que tes faveurs nouvelles
Couronnent tes propres bienfaits.
Par toi, ſon cœur inébranlable
Du ſort contraire ou favorable
Sût éviter le double écueil;
Soûtiens toûjours cette ſageſſe
Qui voit les revers ſans foibleſſe
Et la victoire ſans orgueil.

REMERCIEMENT
A
L'ACADEMIE FRANCOISE.
ODE.

DU prix des doctes chants seuls arbitres suprêmes,
Qui de l'art hâtez le progrès,
En daignant couronner de vos éleves mêmes
Ceux qui vous suivent de plus près.

Vos suffrages unis ont redoublé mon zéle;
Sans l'espoir d'un prix superflu,
Je tire pour vous plaire une force nouvelle
Du bonheur de vous avoir plu.

Chargez du nom fameux du plus grand des Mo-
Seuls dignes de le publier, (narques,
Au ſoin de l'affranchir de l'Empire des Parques
Vous daignez nous aſſocier.

Tel un fleuve qu'on voit d'une rapide courſe
A l'Ocean porter ſes eaux,
Mêle encor au tribut que lui fournit ſa ſource
Le tribut de mille ruiſſeaux.

Ah! que n'ai-je plûtôt ſignalé mon audace,
Au noble emploi qu'on nous commet;
Par ce ſecours, GRAND ROI, m'élevant au Parnaſſe,
J'en aurois atteint le ſommet.

Peut-être mon genie, à ta gloire fidelle,
Eût vaincu mes plus fiers rivaux;
Apollon m'eût dicté de ſa bouche immortelle
Des Vers dignes de tes travaux.

J'aurois peint le Duel que la vengeance implore,
Monſtre par l'Orgueil élevé,
Expirant ſous tes coups, & regretant encore
Le ſang dont tes loix l'ont privé.

L'hum-

L'humble Religion par tes sacrez exemples
Y verroit ses honneurs accrus;
Et l'Erreur téméraire y pleureroit ses Temples
Sous la poussiere disparus.

Du * Guerrier malheureux on y verroit l'azile
Construit par ton prodigue soin;
Et † sous des yeux prudens l'innocence tranquille,
Ravie aux conseils du besoin.

* Les Nations de l'Inde, où, malgré la distance,
Ton nom vainqueur s'est répandu,
Et leur hommage exempt de crainte & d'esperance
A la Vertu seule rendu.

Tes Fils par tes leçons formez à la Victoire,
Dignes Eleves de leur Roi,
Dont les Exploits un jour justifieront l'Histoire
De ce qu'elle aura dit de toi;

*Les Invalides. †St. Cyr. * Ambassadeurs de Siam,

Toi-même infatigable au milieu des allarmes,
Achevant de vaſtes projets,
Moins redoutable encor par l'effort de tes armes,
Que par l'amour de tes ſujets.

J'aurois au nom de Grand, dont l'Univers te nomme,
Joint un nom plus intereſſant;
Europe, quel bonheur que le plus honnête homme
Se ſoit trouvé le plus puiſſant!

Il ſemble qu'en ſes mains les Villes, les Provinces
Soient les ôtages de la Paix;
En déſarmant ſon bras *, il les rend à leurs Princes,
Et ſes Traitez ſont des bienfaits.

Son cœur loin d'applaudir lui-même à ſa victoire,
Veut en diminuer le bruit,
Et bravant les perils qui précedent la gloire,
Dédaigne l'éclat qui la ſuit.

AD

* La Paix de Ryswick.

Au milieu de la France, Athenes fortunée
Renaît par ton soin liberal;
Desormais à côté de Bellone étonnée,
Les Arts marchent d'un pas égal.

Jusques dans ton Palais les Muses ont leur place
Et, seul objet de leurs chansons,
Tu ne les sers pas moins sur ce nouveau Parnasse
Par tes exploits que par tes dons.

Vous qui de vos talens n'emploiez la puissance
Qu'à reconnoître ses faveurs,
Et qui brûlez de voir votre reconnoissance,
Enflamer pour lui tous les cœurs.

Dans l'éloge ébauché que je viens d'entreprendre
Recevez mon Remercîment:
Heureux! si de vous-même un jour je puis apprendre
A l'achever plus dignement.

L'ENTHOUSIASME

O D E.

A SON ALTESSE SERENISSIME MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTY.

ENTEN mes vœux, ô Polhimnie!
C'eſt trop me cacher du genie
Les audacieuſes erreurs;
Vien me fraper d'un trait de flâme;
Et remplis aujourd'hui mon ame
De tes plus ſublimes fureurs.

Affran-

Affranchi des timides regles,
Fai-moi prendre l'eſſor des aigles;
Que tous les yeux en ſoient ſurpris.
Muſe, tu ſais qu'à mes Ouvrages
Il manque encore des ſuffrages;
Que je n'obtiendrai qu'à ce prix.

L'exemple n'a pû me ſéduire;
J'ai craint de me laiſſer conduire
Au gré d'un tranſport indiſcret;
La Raiſon me ſervoit de Phare;
Mais puiſqu'on veut que je m'égare,
Vien m'en apprendre le ſecret.

Je ſens qu'une yvreſſe ſoudaine
Me frappe, me ſaiſit, m'entraîne:
Qu'elle m'offre d'objets divers!
Déja ma Raiſon interdite
Me livre au trouble qui m'agite;
Fortune, pren ſoin de mes vers.

Ainſi que du fils de Laërte* * Ulyſſe.
Tous les vents conſpirant la perte,
Confondoient l'art des Matelots,
Tel, déja voiſin du naufrage,
Je ſuis jetté de plage en plage,
Joüet de la fureur des flots.

Qui pouſſe ma nef vagabonde?
Je cours tous les perils de l'onde,
Dont Ulyſſe même trembla.
Où fuir? & par quel privilege,
Dieux, par quel art me ſauverai-je
Et de Charybde & de Scylla?

L'une ſe cache ſous ſa roche,
Où tout nocher qui s'en approche,
Trouve le trépas qui l'attend;
L'autre dans ſa ſoif renaiſſante
Engloutit la mer mugiſſante
Qu'elle revomit à l'inſtant.

Mais les Zephirs chaſſent l'orage ;
Des tyrans de l'humide plage
Eole † enchaîne le courroux.
Quelles Déeſſes ſe preſentent,
Et par des accords qui m'enchantent,
Rendent le calme encor plus doux ?

† Dieu des Vents.

Semblables à cette immortelle *
Qui parut jadis la plus belle
Au Berger * fatal aux Troyens :
Viens, diſent-elles d'un air tendre,
Nouvel Amphion, viens entendre
Des chants qui ne cedent qu'aux tiens.

* Venus.

* Pâris.

La diligente Renommée,
De tes divins accords charmée,
Juſqu'ici t'eſt venu vanter.
Jouïs en paix de ta victoire,
C'eſt aſſez pour nous de la gloire
De ſavoir le mieux t'imiter.

Quels

Quels chants ! que leur douceur m'engage!
Nymphes, après ce témoignage,
Que mon orgueil va s'enhardir !
Toi, Jalouſie injuſte & baſſe,
Toi dont le vain dépit croaſſe,
Apprens d'elles à m'applaudir.

Mais quelle lumiere imprévûë!
Ce brillant nuage à ma vûë
Offre une autre Divinité.
Je la reconnois à ſa lire,
Et mieux, au reſpect que m'inſpire
Sa majeſtueuſe beauté.

Polhimnie, un regard ſevere
Semble m'annoncer ta colere:
Comment ai-je pu t'irriter ?
Ah! plûtôt échauffe, ranime
Cet enthouſiaſme ſublime,
Où je me laiſſois emporter.

Insensé, qu'oses-tu prétendre?
Cesse, me dit-elle, de prendre
Tes propres erreurs pour mes dons;
Est-ce trop peu que tu t'oublies?
Mortel superbe, à tes folies
Tu cherches encor de beaux noms.

Me crois-tu donc une Pythie
De l'antre de Delphes sortie,
Qu'agite un trouble respecté,
Et qui d'une énigme incertaine
Fait l'amusement & la peine
De l'humaine credulité?

Veux-tu qu'aux Menades mêlée,
Et de fureur échevelée,
J'aille errer sur le Cytheron?
Veux-tu qu'approuvant ton délire,
J'abandonne aujourd'hui ma lire
Pour la cimbale & le clairon?

Re-

Reconnois l'erreur qui te guide!
Non, ce n'eſt point moi qui préſide
A ces frenetiques tranſports;
Et tes chants ne pourront me plaire
Qu'autant que la Raiſon ſevere
En concertera les accords.

Ne ſonge qu'à charmer les ſages;
De tes plus riantes images
Qu'un ſens profond ſoit le ſoûtien;
Et que tes utiles menſonges
Ne reſſemblent point à ces ſonges
Dont le reveil ne laiſſe rien.

Choiſi-toi des matieres neuves,
Du genie uniques épreuves,
Et ſource des grandes beautez;
Oſe en arracher les épines,
Et prefere les fleurs voiſines
Aux ornemens trop écartez.

Je ſai qu'aux rives de l'Alphée,
J'inſpirai jadis un * Orphée
Dont on vante plus d'un écart ;
Bornée aux courſes de l'Elide,
Sa Muſe d'un ſujet aride
Se ſauva par un coup de l'art.

* Pindaro.

Forcé de celebrer ſans ceſſe
Même vertu, pareille adreſſe,
Il cherche un ſecours dans les cieux ;
Au ſterile honneur de l'Athlete,
Il joint les beautez que lui prête
La louange immenſe des Dieux.

Mais, pourquoi du hardi Pindare
S'impoſer l'exemple bizare
Sans la même neceſſité,
Et ſe faire dans l'abondance
Une regle de la licence
Permiſe à la ſterilité ?

Il eſt des routes plus ſenſées;
Moi-même je les ai tracées
Au *chantre ami de Mecenas;
Et ſes guirlandes les plus belles
N'offrent que des fleurs naturelles
Qu'il ſemble cueillir ſous ſes pas.

* Horace.

Forme ton goût ſur ſes Ouvrages;
Mais ſi tu veux qu'aux derniers âges
Ta gloire puiſſe parvenir,
Enfante des beautez nouvelles,
Et ſois toi-même un des modeles
Que doive imiter l'avenir.

Aſpire au merite ſuprême,
Mais ne t'applaudis point toi-même
Par de ridicules hauteurs;
Et dédaigne d'une ame égale
Le poiſon que l'envie exhale,
Et l'encens des adulateurs.

Tel

Tel qu'après un cours difficile,
Ulyſſe enfin revît ſon iſle,
L'objet de ſes vœux aſſidus;
Revois après une erreur vaine
La Raiſon que je te rameine,
Ingrat, & ne la quitte plus.

Prince, toi qu'un goût ſûr éclaire,
Tu connois l'orgueil téméraire
Du peuple du ſacré Vallon;
Charmé d'une vaine harmonie,
Tout rimeur donne à ſon genie
Le nom de Muſe ou d'Apollon.

Mais moi, je livre à ta critique
Cette Déeſſe chimerique
Dont je trace ici les leçons.
Enſeigne-moi ſi je m'abuſe;
Ton goût eſt l'infaillible Muſe
Par qui je veux regler mes ſons.

Si j'osois franchir ma carriere,
Ici la plus vaste matiere
A mes vers vient se presenter;
Cent vertus que ton cœur rassemble,
Surprises de se voir ensemble,
Viennent à l'envi me tenter.

Le savoir & l'amour des armes,
Un courage avide d'allarmes,
Mais qui sait souffrir le repos;
Une douceur majestueuse,
Sagesse, ardeur impetueuse
D'un Philosophe & d'un Heros.

Résisterai-je à cette amorce!
Je sens une nouvelle force
Pour suivre ce hardi projet;
Mais bien-tôt par sa modestie,
Ma Muse seroit avertie
De s'en tenir à son sujet.

LA VARIETÉ.

ODE.

A MONSIEUR DESPREAUX.

MUSE qui sais mêler l'agréable à l'utile,
Feconde mere des beaux vers,
Descends, regle à ton gré mon sujet & mon stile,
Et la cadence de mes airs.

Veux-tu que sur le ton du * Bœotique Cigne,
Je chante le Maître des Dieux,
Cet Etre souverain qui fait au moindre signe
Obéïr la Terre & les Cieux.

Lui

* Pindare.

Lui, par qui du cahos l'Univers a pû naître,
Sans qui rien ne se peut mouvoir,
Impuissant seulement à créer un autre Etre
Indépendant de son pouvoir.

Dois-je suivre plûtôt sur les traces d'Homere
Le fier élève * de Chiron,
Ce Heros dont jadis l'homicide colere
Fatigua la Parque & Caron.

Sous de terribles traits, dans le fracas des armes,
Je saurois peindre la fureur;
Transporter les esprits au milieu des allarmes,
Et les charmer de leur terreur.

Trop frivole projet! songeons à les instruire;
Avec eux pourquoi m'égarer!
Je laisse à mes rivaux l'honneur de les séduire;
Je ne veux que les éclairer.

Trop

* Achille.

A tes prudentes loix, salutaire Morale,
Vien seule nous assujetir ;
Et de nos passions démêlant le Dédale,
Enseigne-nous l'art d'en sortir.

Pein-nous l'Ambition & la folle Esperance
Qui marche toûjours sur ses pas,
Qui de tout ce qu'elle a laissant la jouïssance
Court à tout ce qu'elle n'a pas.

Montre-nous l'Avarice, à l'œil sombre, au tein blême,
Ardente à se tiranniser,
Et qui craint follement de perdre le bien même
Dont elle ne veut point user.

Mais j'entends le Lecteur dès la premiere strophe,
Qui déja lassé de ces traits,
Me dit que froid Poëte, & fade Philosophe,
Je ne l'instruis, ni ne lui plais.

Abandonne aux Zenons ta Morale glacée,
Dit-il, tu nous dois d'autres ſons;
Ou quitte le Parnaſſe, Eleve du Licée,
Si tu veux donner des Leçons.

Pour nous intereſſer fais revivre en tes ſtances
La docte amante * de Phaon,
Ou galant & fleuri, peins-nous les inconſtances
De l'amoureux Anacréon.

Heureux cent fois l'Auteur avec qui l'on s'oublie,
Qui nous offre un charmant poiſon,
Et nous aſſociant à ſa douce folie,
Nous affranchit de la Raiſon.

Le Plaiſir eſt lui ſeul le legitime maître
Digne de nous aſſujetir.
Si le bonheur des Dieux eſt de voir, de connoître,
Celui de l'Homme eſt de ſentir.

Vo-

* Sapho.

Volupté, ſi j'en crois ces flatteuſes maximes,
Je vais célébrer tes douceurs;
Et, le premier ſoûmis, je conſacre mes rimes
A te ſoûmettre tous les cœurs.

Fidéle ſectateur du Syſtême d'Horace,
Le preſent va borner mes vœux.
Le ſort à nos plaiſirs a marqué peu d'eſpace;
Il faut ſe hâter d'être heureux.

Voilà ce qui nous plaît, inſenſez que nous ſommes;
Mais, loin ces écrits ſéducteurs;
Si pour ſe faire lire, il faut tromper les hommes,
J'aime mieux manquer de Lecteurs.

Di-moi donc quel ſujet doit fixer mon étude,
Muſe, & m'inſpire un choix conſtant.
Mais ſur le ſtile encor la même incertitude
Partage mon eſprit flottant.

Dois-je employer la Fable avec la metaphore,
Pour la flute nommer * Syrinx,
Et ramenant cent noms que le vulgaire ignore
Etre à ſes yeux un nouveau † Sphinx.

Ne vaudroit-il pas mieux ſans fable & ſans figure
Mettre mon ſens dans ſon vrai jour,
Tel qu'à l'eſprit inſtruit par la ſeule nature
Il ſe préſentât ſans détour?

C'eſt ainſi que l'aſpect de diverſes maximes
Vient tour à tour m'embaraſſer;
Juſques au choix des vers, & ſur l'ordre des rimes,
Je trouve même à balancer.

Je ne ſçai ſi je dois par des rimes croiſées,
Conſtruiſant d'abord un quatrain,
Joindre de deux tercets les phraſes répoſées
Dans un terme égal & certain.

Tan-

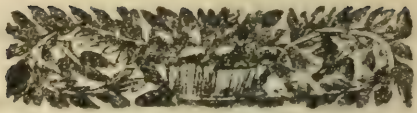
* Nymphe changée en roſeau. † Monſtre qui propoſoit des Enigmes.

Tantôt dans chaque ſtrophe, à l'exemple d'Horace,
J'aime un accord moins répeté,
Et qu'après un grand vers elle tombe avec grace
Par un vers plus précipité.

Mais c'eſt trop heſiter: mon doute eſt inutile.
Suivons tous ces chemins divers;
L'art eſt de varier ſon ſujet & ſon ſtile,
Et la cadence de ſes airs.

DESPREAUX, c'eſt à toi que je dois ces maximes;
Juge ſi je ſuis bien tes loix;
Dès-long-tems j'ai cherché dans tes écrits ſublimes
La régle & l'exemple à la fois.

De l'aveu d'Apollon, je t'adreſſe l'ouvrage
Que ce Dieu vient de me dicter.
C'eſt ainſi, qu'honoré déja de ton ſuffrage,
J'entreprends de le mériter.



LA COLERE.

ODE.

FUÏONS; j'apperçois la Colere;
De la Raiſon qui nous éclaire,
Son ſouffle obſcurcit le flambeau;
Sous ſes pas naît la Perfidie;
Dans ſa main au crime enhardie
Brille un ſacrilege couteau.

Fuïons loin; ceux qu'elle enviſage
Bien-tôt infectez de ſa rage,
Trament cent projets odieux;
Nul obſtacle ne les arrête;
Le fer levé, ni la tempête,
Ni la voix tonante des Dieux.

La Pythie * au regard farouche,
Quand l'oracle ſort de ſa bouche,

* Prêtreſſe d'Apollon.

Et

Et que le Dieu saisit son cœur,
Où le Coribante * terrible
Dans son plus grand trouble, est paisible,
Près de leur hideuse fureur.

* Prêtre de Cybele.

C'est cette Colere funeste,
Qui jadis a nourri Thyeste
Du sang d'un fils qu'elle immola:
Festin détestable & parjure!
Et qui surprit plus la Nature
Que le Soleil qui recula.

Une nuit détruisit Pergame;
La Colere alluma la flâme
Qui l'anéantit à nos yeux:
Et par le succès même accruë,
Elle fit passer la charuë
Sur des murs bâtis par les Dieux.

Contente-toi de ces épreuves:
Mais du venin dont tu t'abreuves,
Monstre, ne souille point mes vers:
N'y mêle point les traits perfides
De ces Iambes parricides
Qu'Archiloque * expie aux Enfers.

* Poëte Grec.

Que l'Envie à ſon gré m'offenſe,
De ſes traits cruels la vengeance
N'armera jamais mes diſcours.
Toi, Muſe, qui me fus fidelle,
Si jamais mon dépit t'appelle,
Abandonne-moi pour toûjours.

Periſſe la plume inhumaine
Qui, vil inſtrument de la haine,
Répand un fiel injurieux.
Les beaux vers ont de puiſſans charmes :
Mais, qu'ils ſont de cruelles armes
Entre les mains d'un furieux !

Un Poëte avide de nuire,
De ceux qu'il s'obſtine à détruire
Trace d'infidéles tableaux :
Et trop ſûr d'un malin ſuffrage,
Il livre leurs noms d'âge en âge,
A des mépris toûjours nouveaux.

Si quelque dépit nous anime,
Sans le confier à la rime,
Tâchons d'affoiblir ſes tranſports;
Et craignons que notre imprudence
En éterniſant la vengeance,
N'en éterniſe le remords.

LE GOUT.

ODE.

A SON ALTESSE SERENISSIME MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Dis-moi quel eſt ce goût ſolide
Dont nous oſons tous nous flatter:
Viens Muſe, ſers-moi de guide,
En ce que tu me fais tenter.
Avec toi rien ne m'épouvante:
En vain mon ſujet me preſente
Les plus apres difficultez:
Je connois quels ſont tes miracles,
Et c'eſt du ſein des grands obſtacles
Que naiſſent tes grandes beautez.

Du

Du Vrai la Raiſon nous aſſûre
Elle en eſt ſeule le flambeau:
Le Goût, preſent de la Nature,
Eſt le ſeul arbitre du Beau.
Sous quelque forme qu'il le trouve,
Il le reconnoît & reprouve
Ce qui pourroit le démentir.
Mais ce goût du Beau, c'eſt peut-être
Moins ce qui nous le fait connoître,
Que ce qui nous le fait ſentir.

Tel que l'intelligence éclaire
Sur ce qui nous eſt plus caché,
Connoît ſouvent ce qui doit plaire,
Sans ſavoir en être touché:
Quand de ces beautez dont le prive
Une ſéchereſſe craintive,
L'ignorant ſe laiſſe ſaiſir:
Et content d'un plaiſir paiſible,
Laiſſe au Philoſophe inſenſible
Rendre raiſon de ce plaiſir.

Cependant, aveugle Ignorance,
Du vrai goût ne te flatte pas:
Le raisonnement qu'il devance
Doit de près marcher sur ses pas.
Soûmis à son joug legitime,
Il faut qu'il seconde ou reprime
De trop promptes impressions:
Et toûjours maître du caprice
Que son secours nous garentisse
D'un plaisir dont nous rougissions.

Quel conseil faut-il que je suive?
Où trouver cet accord charmant
D'une imagination vive
Et d'un solide jugement!
Qu'il en est, si l'on veut les croire,
A qui tout Auteur de sa gloire
Doit remettre les interêts!
Chacun s'en croit juge suprême,
Et souffre à peine qu'à lui-même
On appelle de ses arrêts.

Moi,

Moi, qui dans mes eſſais liriques,
De quelque honneur m'étois flatté,
J'ai vû de ces goûts tiranniques
L'importune diverſité.
L'un vouloit que de chaque ſtrophe
La métaphore & l'apoſtrophe
Fiſſent le plus grand ornement;
L'autre orgueilleux du nom de ſage,
Blâmoit une riante image
Dont j'ornois le raiſonnement.

Que votre fougue poëtique
M'offre mille tableaux divers,
Me dit ce cenſeur Pindarique,
Que choque l'ordre de mes vers;
De la région du tonnerre
Venez courir l'onde & la terre:
Penetrez aux ſombres torrens.
S'il faut qu'à ſon goût je réponde,
Il me faudroit un nouveau monde
Pour des écarts encor plus grands.

*Philosophe Stoïcien.

Mais du sang froid de ce Chrysippe,*
Que mon génie est rétréci!
Etendez, dit-il, ce principe,
Qui n'est pas assez éclairci;
Cette figure est trop hardie,
Ici votre Muse étourdie
De son sujet s'écarte un peu.
Bien-tôt séduit par sa critique,
Sous la plus exacte Logique
Je vais voir mourir tout mon feu.

L'un, que le moindre effort fatigue,
Trouve mes Ecrits un cahos,
Où de sens vainement prodigue,
Je suis trop avare des mots:
Mais, ennemi plus redoutable,
Un autre au même instant m'accable
Par une plus juste rigueur;
Ennuie de mes tons frivoles,
D'un sens noyé dans les paroles,
Il me reproche la langueur.

Muse,

Muſe, dans ces goûts ſi contraires,
Comment trouver la verité ?
Tes graces peut-être arbitraires,
N'ont point de réelle beauté ?
Un uſage inconſtant t'entraine,
Et la Raiſon toûjours certaine
Ne t'a point marqué tes ſentiers ?
Mais, non, je ne veux point le croire,
Ce reproche offenſe ta gloire,
Et flétriroit tous nos lauriers.

Dites-moi donc ſur quels ſuffrages
Du ſuccès je puis me flatter.
A Sceaux aime-t-on tes Ouvrages ?
Juſques-là tu dois en douter.
Auprès d'une auguſte Princeſſe,
Avec les Jeux & la Sageſſe
Le Goût a choiſi ſon ſéjour :
Minerve unie aux doctes Fées,
Les Euclides & les Orphées
Sont les juges de cette Cour.

LA NOUVEAUTÉ

ODE.

A MONSEIGNEUR L'EVÊQUE DE STRASBOURG.

JE sais que le rang, la naissance,
Que l'Alteſſe, que l'Eminence
Exigent de juſtes reſpects:
Mais, SOUBISE, le cœur des Sages,
Rend au merite des hommages
Et plus libres, & moins ſuſpects

La

La vertu, le ſavoir ſublime,
PRINCE, c'eſt ce qu'en toi j'eſtime,
Plus que tes ayeux, ni ton rang;
Je t'offre mes vers à ce titre;
Le ſuffrage d'un sûr arbitre
M'eſt plus cher que l'appui d'un Grand.

De tout tems ma Mûſe un peu fiere
Dédaigne un travail plagiaire,
Dans une autre Langue emprunté:
Loin, ces Poëtes ſans genie,
A qui le Dieu des vers dénie
La gloire de la nouveauté.

Des Pindares & des Horaces
Suivons plus dignement les traces:
C'eſt en inventant qu'ils ont plû.
Et les imitateurs ſerviles,
N'ont dans leurs écrits inutiles
Que le merite d'avoir lû.

*L'Echo. * La triſte amante de Narciſſe
Ne ſe plaignoit de ſon caprice,
Qu'en repetant ſes propres mots:
Telle eſt l'impuiſſance où nous ſommes;
Toûjours muets ſans les grands hommes
Dont nous ſommes les vains échos.

Mais de l'Art & de la Nature
Ils ont épuiſé la meſure,
Le Nouveau nous eſt interdit.
Le croyons nous? ceſſons d'écrire.
C'eſt aſſez d'apprendre à les lire,
S'il eſt vrai qu'ils nous ont tout dit.

Pourquoi me ſéduire moi même?
De cet injurieux Syſtême,
J'entens la Raiſon murmurer.
Juſques à la derniere race
Les doctes Nymphes du Parnaſſe
Auront de quoi nous inſpirer.

Moliere

Moliere a rejouï la France,
De plus d'un ſujet qu'à Terence
Apollon n'avoit point dicté.
Et par les plus heureuſes veilles,
Les Racines & les Corneilles
Aux Sophocles ont ajoûté.

Quoi! faut-il donc avec ſcrupule
Eviter d'un ſoin ridicule
Le beau qu'ils nous ont enlevé?
Non; mais qu'à l'art dont on l'employe,
L'Avenir équitable croye
Que ſans eux nous l'aurions trouvé.

Anime-nous, heureux Génie,
Par qui le chantre * d'Auſonie
Imita celui * d'Ilion:
A ton gré ta main libérale
Verſe une grace originale
Juſques ſur l'imitation.

* Virgile.
* Homere.

Oui

Oui, c'eſt toi qui dans la Satire
Même en ce qu'il daigna redire,
Inſpiras l'Horace françois*:
Il ſemble qu'à ce qu'il imite,
Ajoûtant un nouveau mérite,
Il le crée encor une fois.

* Mr. Deſpreaux.

Dans ce judicieux Critique
Aux traits nouveaux le ſel antique
Se trouve par tout allié:
Horace, s'il pouvoit renaître,
Lui-même s'applaudiroit d'être
Si dignement aſſocié.

Qu'ai-je dit? Horace lui-même!
Ce mot va paroître un blaſphème
A l'idolâtre préjugé:
Mais quand la Verité m'éclaire,
Craindrai-je une erreur populaire
Dont la Raiſon m'a dégagé?

Dès

Dès qu'un Moderne ſait me plaire,
Il eſt pour moi Virgile, Homére;
Je partage entr'eux mon encens.
C'eſt le beau ſeul que je reſpecte,
Et non l'autorité ſuſpecte,
Ni des grands noms, ni des vieux temps.

L'A-

L'AMOUR PROPRE.

ODE.

A MONSEIGNEUR L'EVEQUE DE SOISSONS.

DE'MELONS tous les ſtratagêmes
De l'inſtinct qui nous guide tous;
Mortels, nous nous aimons nous-mêmes,
Et nous n'aimons rien que pour nous.
De quelque vertu qu'on ſe pique,
Ce n'eſt qu'un voile chimérique,
Dont l'amour propre nous ſéduit;
Je le ſers en voulant m'en plaindre;
C'eſt lui qui m'engage à le peindre,
Et contre lui-même il m'inſtruit.

Que

Que nos amis, que nos maîtresses,
Objets apparents de nos vœux,
Ne pensent pas que nos tendresses
Ni que nos vrais soins soient pour eux.
Nos plaisirs sont notre constance;
Pourquoi de leur reconnoissance
Exigeons-nous l'injuste honneur?
Que doivent-ils à notre yvresse?
Leur bonheur ne nous intéresse
Qu'autant qu'il est notre bonheur.

Que nos vertus sont près du vice!
L'interêt seul peut nous mouvoir:
L'homme par goût de la justice,
Rarement s'immole au devoir.
Souvent la clemence est adresse,
La moderation, paresse,
L'équité, peur des châtimens.
Cent vertus que l'erreur couronne,
Sont de vains noms que l'Orgueil donne
A ses adroits déguisemens.

Non,

Non, qu'en naiſſant l'homme ne ſente
Diverſes inclinations,
Source unique, ſource conſtante
De ſes diverſes actions:
L'un naît ami de la malice:
L'autre d'un hazard plus propice,
Tient un cœur ſage & généreux:
Mais ſa ſageſſe fortuite
N'eſt qu'une vertu ſans merite,
Un amour propre plus heureux.

Quelquefois au feu qui la charme,
Reſiſte une jeune beauté,
Et contre elle-même elle s'arme
D'une pénible fermeté.
Helas! cette contrainte extrême
La prive du vice qu'elle aime,
Pour fuir la honte qu'elle hait:
Sa ſeverité n'eſt que faſte,
Et l'honneur de paſſer pour chaſte,
La reſout à l'être en effet.

Sa-

Sageſſe pareille au courage
De nos plus ſuperbes Héros!
L'Univers qui les enviſage,
Leur fait immoler leur répos.
Qu'un moment leur cœur magnanime
Perde ces témoins dont l'eſtime
Les ſoûtenoit dans le danger;
Je crains qu'alors il ne rachete
Par une lâcheté ſecrette
Des jours qu'il n'oſoit ménager.

Vous, rares au ſiécle où nous ſommes,
Grands, que vos bienfaits font nommer
L'amour, les délices des hommes,
Vous flatrez-vous de les aimer?
Des heureux qu'il vous plaît de faire,
Vous attendez votre ſalaire?
Vous voulez regner ſur leurs cœurs;
Votre avare magnificence
Par les faveurs qu'elle diſpenſe,
S'achette des admirateurs.

Ainſi votre interêt ſait prendre
Un déhors ſenſible, empreſſé :
Mais nous, ne croyons pas leur rendre
Un amour déſintereſſé.
Malgré leur attente déçûë,
L'orgueil, d'une grace reçûë
Ne ſoûtient qu'à regret le faix ;
Et par la plus tendre apparence,
Notre ingrate reconnoiſſance
En veut à de nouveaux bienfaits.

En vain ce ſevere Stoïque,
Sous mille défauts abbatu,
Se vante d'une ame héroïque,
Toute voüée à la vertu.
Ce n'eſt point la vertu qu'il aime ;
Mais ſon cœur yvre de lui-même
Voudroit uſurper les Autels ;
Et par ſa ſageſſe frivole,
Il ne veut que parer l'idole
Qu'il offre au culte des mortels.

Jusqu'où l'Amour propre s'égare!
Souvent, aveugle en son dessein,
Il nous arme d'un fer barbare
Qu'il tourne contre notre sein.
Caton d'une ame plus égale,
Sous l'heureux vainqueur de Pharsale
Eût souffert que Rome pliât;
Mais incapable de se rendre,
Il n'eût pas la force d'attendre
Un pardon qui l'humiliât.

Quel est donc le fruit que j'espere,
En traçant ces exemples vains?
L'orgueil sera-t-il moins le pere
Des fausses vertus des humains?
Non, nul art ne s'en rend le maître:
C'est notre mobile, notre être,
Tous nos desirs lui sont soûmis.
Attachez, s'il se peut, au Crime
L'applaudissement & l'estime,
La Vertu n'aura plus d'amis.

Toi, qui dois aux vertus fardées
Livrer des combats assidus,
Docte BRULART, *dans ces idées*
Ne crois pas les Saints confondus.
Je connois la source éternelle
D'où coule une vertu réelle,
Et j'en respecte en toi l'effet :
Mais j'ai peint de notre ame impure
Ce qu'elle tient de la Nature,
Et non, ce que la Grace en fait.

L'A-

L'AMOUR.

ODE.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE COISLIN.

COISLIN, qui sais unir aux plus hauts avantages
L'amour & le goût des beaux Arts;
Tu n'es point de ces Grands qui lisant nos ouvrages,
Craindroient d'avilir leurs regards.

Mes vers soûtiendront mal ton goût héréditaire,
Prompt arbitre de nos écrits;
Mais par le zele au moins mon tribut doit te plaire,
Si le zele y met quelque prix.

Amour tant celebré par tes lâches eſclaves,
Trop cher ennemi des mortels,
Ceſſe enfin d'uſurper, pour prix de tes entraves
Et notre encens & nos autels.

Ou plûtôt, homme vain, qui toi-même te bleſſes
Pour de paſſageres beautez,
C'eſt trop, adorateur de tes propres foibleſſes,
En faire des divinitez.

Quand l'âge t'affranchit de la premiere enfance,
Et vient t'amener la Raiſon.
Ton cœur cherche contr'elle à ſe mettre en défenſe.
Et lui marque une autre ſaiſon.

Ton mépris la renvoye à la froide vieilleſſe,
En toi tu la crois un defaut;
Et livrant au plaiſir une ardente jeuneſſe,
Tu crains d'être ſage trop-tôt.

Tu

Tu choisis au hazard pour l'objet de ton culte
Des attraits, des yeux suborneurs,
A qui tu vas des Dieux que ta folie insulte
Prostituer tous les honneurs.

Avec quel zele on fait à ces yeux qu'on adore,
Cent sacrifices empressez:
Dans la fureur de plaire, un amant craint encore
De ne s'avilir pas assez.

Est-il pénible effort, temeraire entreprise,
Où n'engage un amour flatteur?
De son propre pouvoir la Déesse surprise
Rit souvent de l'adorateur.

Qu'elle attende pourtant; il deviendra son maître,
S'il peut à son tour l'attendrir;
On la verra lui rendre, & sans effet peut-être,
Tout l'encens qu'il lui vient d'offrir.

Le dégout des amans naît de ces biens frivoles,
Dont l'attente fait tout le prix;
Bien tôt d'adorateurs ils deviennent idoles,
Et leur culte devient mépris.

Cependant du recit de ces feux idolâtres
Tous les esprits sont enchantez;
C'est le seul art de plaire, & de tous nos théatres
Il fait les uniques beautez.

Eh! combien à l'Amour éleva de trophées
* La Scene au magique pouvoir,
Où l'on voit les Héros transformez en Orphées
Chanter jusqu'à leur désespoir.

Là, sous les noms honteux d'erreur & de foiblesse,
Notre devoir est combattu:
Les Dieux par leur exemple, y font à la jeunesse
Un scrupule de la Vertu.

Mais,

* *L'Opera.*

Mais, dit-on, * Melpoméne en ſon art plus exacte,
Aſpire à notre inſtruction.
Projet qu'elle dément elle-même à chaque acte;
En faveur de la paſſion.

Elle mêle l'amour aux fureurs de la guerre:
Elle attendrit l'ambitieux;
S'il veut ſe faire un nom & conquerir la terre,
C'eſt pour l'offrir à deux beaux yeux.

Il regle ſes exploits au gré d'une maîtreſſe,
L'amour eſt ſon objet conſtant;
Et ſon plus noble effort devient une baſſeſſe,
Par le vil prix qu'il en attend.

Ainſi de nos Auteurs gravement libertine,
La Muſe s'épuiſe en beaux mots;
Et chez eux la beauté fait ſeule l'Héroïne,
Comme l'amour fait le Héros.

* *La Tragedie.*

Où donc eſt cette Muſe en nos jours inconnuë,
Qui doit purger les paſſions?
La notre les irrite, & preſente une nuë
Aux vains deſirs des Ixions.

Souvent un jeune cœur qu'épouvantoit l'obſtacle,
Ou le danger même d'aimer,
Perd cette heureuſe crainte, & de tout le ſpectacle
N'apprend qu'à ne plus s'allarmer.

Juſques-à quand veut-on ſous d'imprudentes fables,
Nous cacher un nouvel écueil,
Et donnant de beaux noms à des penchans coupables,
Changer le remords en orgueil?

C'eſt trop prêter au vice un appui mercenaire,
Auteurs, ceſſez de l'appuier:
Et par la Vertu ſeule eſſaiez de nous plaire,
Ou bien oſez nous ennuier.

Ainſi,

Ainſi, ſage un inſtant, trahi par une belle,
Parla le vieux rimeur Damon,
Qui le moment d'après, aux piés de l'infidelle,
Dementit tout ce vain ſermon.

Ce qu'a fait le dépit, Amour, tu le renverſes:
Nous changeons à tous les momens.
Sans principe certain, nos paſſions diverſes
Font nos divers raiſonnemens.

L'OMBRE
DU MARQUIS
DE ROQUELAURE.
ODE.

TOI, qui d'une ardeur empreſſée
Sers le Maître de l'Univers,
Pren tes aîles, ton caducée;
Vole, & va t'ouvrir les enfers.
Cherche l'Ombre de Roquelaure;
D'un ami qui le pleure encore,
C'étoit la plus chere moitié;
Va, ce ſeul eſpoir me ſoulage,
Va lui porter le tendre hommage
Que lui rend ma triſte amitié.

Penetre à ces heureux rivages
Que du Lethé lavent les flots,
C'eſt-là, ſous d'éternels ombrages
Qu'il erre parmi les Heros.
Né pour ſuivre les pas d'Alcide,
A l'aſpect du fer homicide
Jamais ſon ſang ne s'eſt glacé;
Brave, prudent ſans artifice,
Au milieu d'Achille & d'Uliſſe
Rhadamante l'aura placé.

O valeur, Don des grandes ames,
Vertu digne de nos autels,
Rarement de tes pures flâmes
Tu viens embraſer les mortels.
L'un s'expoſe pour fuir la honte,
En téméraire l'autre affronte
Un danger qu'il ne connoît pas;
Un autre armé par la furie,
Perit ſans ſervir ſa patrie,
Et perd ſa vie & ſon trépas.

Une valeur plus magnanime
Seule merite un ſi beau nom;
Les Sages n'accordent d'eſtime
Qu'au Devoir & qu'à la Raiſon.
J'en atteſte la Grece & Rome,
Pour perdre la vie en grand homme
Il en faut connoître le prix;
Et quelquefois le vrai courage
Veut que le Heros la ménage,
Sans craindre un aveugle mépris.

Ami dont je n'étois pas digne,
Et que les Dieux m'ont enlevé,
C'eſt ta valeur que je déſigne,
Ton cœur ſi ſouvent éprouvé.
D'une ame au devoir aſſervie,
Sentant tout le prix de la vie,
Tu bravas mille fois la mort;
Et la recevant ſans allarmes,
D'un ſuccès qui trahit nos armes
Ta vertu fit rougir le ſort.

Pourquoi donc n'eſt-il point au nombre
Des plus mémorables guerriers ?
Mercure, ſans trouver ſon ombre,
Tu parcours ces bois de lauriers.
Quitte-les, & change de route ;
Va, tu le trouveras ſans doute
Entre les amis genereux ;
Oui, mon cœur me le perſuade,
Oreſte, Théſée & Pilade
Charmez, le retiennent entr'eux.

Non ; je voi quel charme l'attire ;
Par les Poëtes entraîné,
Il oublie au ſon de la lire
Le rang qui lui fut décerné.
Exempt du faſte militaire,
Il aime mieux entendre Homere,
Et ſes ſublimes fictions,
Que d'aller en Ombre plus fiere
Enchanter la troupe guerriere
Du récit de ſes actions.

Laiſſe

Laiſſe le Chantre de la Grece,
Ami, pour m'entendre un moment;
Ces vers que t'offre ma tendreſſe
Sont mon plus doux ſoulagement.
Je réjouïs le triſte empire
Par cet éloge que m'inſpire
Le ſeul plaiſir de le donner;
Et pour toi d'autant plus utile
Que d'aucun interêt ſervile
On ne pourra le ſoupçonner.

THA-

THALIE.

ODE.

A MONSIEUR DE C***

Est-ce un songe, ou l'effet d'une aimable folie?
J'erre dans le sacré vallon.
Avec un ris malin, je viens de voir Thalie
Prendre la lire d'Apollon.

Près d'elle ont accouru le Faune & le Satire
Mêlés aux doctes nourriçons;
Je vois qu'impatiens ils s'apprêtent à rire
De la nouveauté de ses sons.

Je

Je l'entens; écoûtons. Le sérieux Pindare
Dès le prélude s'est enfui;
Mais Horace demeure, & si son goût s'égare
Je veux bien errer avec lui.

Jusqu'ici dans mes jeux sous un masque sincere,
J'osai, dit-elle, vous joüer:
Dieux, Heros & Mortels, aujourd'hui moins severe,
Je vais, s'il se peut, vous loüer.

Ma lire, commençons par le Maître du Monde,
Chante la gloire de ses feux;
Jupiter a rempli le ciel, la terre & l'onde
De ses prodiges amoureux.

Satire, aigle, serpent, cigne aux brillantes aîles,
Ou taureau traversant les flots,
Cent fois il a daigné, sous cent formes nouvelles,
Peupler le monde de Héros.

Re-

Redoublons nos efforts; que notre art se déploye
Pour ces Dieux bravant le trépas,
Qui se firent blesser aux Campagnes de Troye,
Pour * l'épouse de Menelas.

Au défaut de leur force, au moins leur artifice
Servit le courroux de Junon;
Les Dieux enfin vainqueurs par le secours d'Ulisse
Virent les cendres d'Ilion.

Chantons les pleurs d'Achille, & sa colere oisive
Qui se plaît à voir tout perir;
Il n'eut point pour les Grecs, comme pour sa captive †
La foiblesse de s'attendrir.

Le sage Agamemnon par le sang de sa fille
Calma les Dieux trop obéïs:
Mais content, à leurs loix d'immoler sa famille,
Sût leur refuser ‡ Chrizeis.

Chan-

* *Helene.* † *Briseis.* ‡ *L'Esclave d'Agamemnon.*

Chantons * l'adroit vainqueur du crédule Cyclope,
Lui, qui loin d'Itaque pouſſé,
Fut par ſes vœux ſecrets fidéle à Penelope
Juſqu'entre les bras de Circé.

Que ne louerois-je point! Vous qui de l'Ebre au Gange
Allez répandre la terreur,
Superbes Conquerans, recevez la loüange
Dûë à votre noble fureur.

Gardez-vous de ſouffrir que l'Equité timide
Mette un frein à vos paſſions;
Meritez par la force une gloire ſolide,
Pareille à celle des lions.

Juſte effroi des Mortels, que tout ce qui reſpire
Tombe tremblant à vos genoux;
Et Rois de l'Univers, de votre vaſte empire
N'affranchiſſez jamais que vous.

Mais

* *Uliſſe.*

Mais vous, de qui l'esprit va sonder la nature,
Philosophes audacieux,
Qui du Monde imparfait corrigeant la structure,
Donneriez des avis aux Dieux.

Avec nous des humains partagez les hommages,
Vous avez droit à leurs autels;
Les Dieux sont les puissants : mais vous êtes les sages,
S'il en est parmi les mortels.

Tu ris, Anacréon, cette vaine sagesse
Ne vaut pas tes égaremens.
Tu veux donc qu'à ton gré je célebre l'ivresse
Et des buveurs & des amans.

Buveurs, brisez le joug d'une Raison trop fiere,
Eteignez son triste flambeau,
D'autres enseignent l'art d'augmenter sa lumiere,
Mais l'art de l'éteindre est plus beau.

Vous

Vous amants, méritez les faveurs de vos belles,
Mais contents de les espérer,
Même en les demandant, craignez d'obtenir d'elles
Un bien si doux à desirer.

Enyvrez d'un souris, charmez d'un regard tendre,
Immolez tout à deux beaux yeux :
Dans les pieges flatteurs qu'amour daigne vous tendre,
Osez vous préferer aux Dieux.

Mais ces douces erreurs, votre plus cher partage,
Nous appartiennent comme à vous :
Mortels, les Dieux prudens ont gardé l'avantage
D'être à leur choix sages ou fous.

Quel Dieu n'a point aimé ! Jusques dans ces retraites
L'amour fait sentir ses douceurs :
Et je pourrois chanter les intrigues secretes
Des fameuses Vierges mes sœurs.

D'un

D'un frere trop preſſant la chaſte Calliope
Jadis partagea les amours,
Et lui donna * ce fils qui ſur le mont Rhodope
Charmoit les lions & les ours.

Il n'en eſt point de nous que quelque amour n'amuſe
Au gré de l'enfant de Paphos:
Sapho pouvoit bien être une dixiéme Muſe,
Les neuf autres ſont des Saphos.

C'eſt fait; j'ai mérité tous les honneurs liriques,
Et j'ai joint ſur un nouveau ton,
Aux fineſſes d'Horace, aux écarts Pindariques
Les images d'Anacréon.

C * * * *qui ſais l'art de ces ris Philoſophes*
Dont † un ſage fut ſi vanté,
Di-moi, ſi l'ironie hazardée en ces ſtrophes
Egaye aſſez la verité.

Agréa-

* *Orphée.* † *Democrite.*

Agréable censeur de l'humaine folie,
D'un mot tu sais la dévoiler ;
Heureux ! si j'avois su faire parler Thalie
Comme tu l'aurois fait parler.

LES VOEUX.

ODE.

O Dieux, trop fatiguez des ridicules vœux
Que vous fait l'humaine ignorance,
Vos graces quelquefois nous rendent malheureux;
Vous nous exaucez par vangeance.

Je ne veux point de vous ces hautes dignitez
Que notre ambition dévore,
Où ſouvent, ſous l'eſpoir d'être plus reſpectez
Le Mépris nous ſuit mieux encore.

Vous m'éclairez aſſez pour mettre au rang des maux
Les dons même de la Victoire:
Un nom à ſoûtenir coûte mille travaux;
C'eſt un lourd fardeau que la Gloire.

Que je n'habite point ces ſomptueux Palais
Où l'inquiétude nous brave,
Où le maître apparent d'un peuple de valets
N'en eſt en effet que l'eſclave.

Je voi les noirs chagrins voler ſous ces lambris
Qu'a taillez l'adroite Sculpture.
O Dieux! préſervez-moi d'être riche à ce prix,
Conſervez-moi ma vie obſcure.

Heureux, cent fois heureux, ſi de votre bonté
J'obtiens les biens que je déſire!
Un cœur pur, un ſens droit, une ferme ſanté,
Du vin, des amis & ma lire.

LA LOUANGE.

ODE.

A MONSIEUR L'ABBE' DE CAUMARTIN.

AUTEURS, quel motif nous inſpire,
Et dans l'Art dangereux d'écrire
Quelle fin nous propoſons nous?
C'eſt la loüange, c'eſt l'eſtime;
Nul interêt ne nous anime
Si vivement qu'un prix ſi doux.

Que le public de ſes ſuffrages
Honore à l'envi nos ouvrages,
Contens de les voir encenſer,
Malgré l'indigence importune,
Nous pardonnons à la Fortune
De ne les pas récompenſer.

Mais auſſi l'orgueil d'un Poëte
De cette eſtime qu'il ſouhaite
Souvent ſe flatte imprudemment,
Ses deſirs ſont ſon imprudence,
Et plus ils ont de violence,
Plus ils le trompent aiſément.

Ecoûtez ce Rimeur ſuperbe
Qui croit comme un autre Malherbe
De l'oubli ſauver les grands noms;
Il va chanter des vers qu'il aime,
Et d'abord vous prévient lui-même
Sur le mérite de ſes ſons.

Nouveaux, ils charment Fontenelle;
Grands, Geneſt les prend pour modelle;
Ils ont déſarmé Deſpreaux;
Délicats, la Cour les admire;
Ils ſont enfin, s'il l'oſe dire,
Le deſeſpoir de ſes rivaux.

A chaque mot la folle joye
Sur ſon viſage ſe déploye
D'orgueil ſes yeux ſont enflâmez ;
Dans cet enthouſiaſme étrange,
Parlez, tout lui paroit loüange,
Taiſez-vous, il vous croit charmez.

Mais ſi la critique maligne
D'un encens dont il ſe croit digne
Entreprenoit de le priver,
Bien-toſt s'échapant en murmures,
Il défendra par des injures
Les défauts qu'on veut lui trouver.

Qui condamne ſes phraſes baſſes,
Méconnoit les naïves graces ;
Qui le trouve obſcur, eſt peſant ;
Au gré de ſa fierté groſſiere,
Qui le critique eſt ſans lumiere ;
Qui le raille eſt mauvais plaiſant.

Il fait mieux ; l'orgueil qui l'inſpire
Dans l'applaudiſſement admire
La force de la verité ;
Et dans la cenſure, il s'irrite
De voir où contre le merito
Peut aller la malignité.

Ainſi ſa ridicule Muſe
Livrée à l'erreur qui l'abuſe
De l'Art oſe uſurper le prix ;
Et croit dans ſon yvreſſe extrême
Avoir l'eſtime de ceux-même
Qui n'ont pû cacher leur mépris.

Craignons une yvreſſe ſemblable
Qui nous rend en ſecret la fable
De nos malins admirateurs ;
Et faiſons-nous des regles ſages
Pour diſcerner les vrais ſuffrages
Des applaudiſſemens flatteurs.

Preſ-

Preſſons celui qui nous écoute
De nous montrer la ſûre route,
S'il nous ſent dans l'égarement:
Mais prenons garde à l'impoſture;
L'air dont on s'offre à la cenſure
Souvent mandie un compliment.

Dans une ſage défiance
Etudiez la contenance
De vos auditeurs curieux.
Qui craint les loüanges frivoles
Se fie au ton plus qu'aux paroles,
Et moins à la bouche qu'aux yeux.

Obſervez que tel qui ſe laſſe
D'un ouvrage froid & ſans grace
S'efforce à paroître attentif,
Et quelquefois par bienſéance
Veut réparer un long ſilence
D'un applaudiſſement tardif.

Les expreſſions affectées
Des loüanges trop concertées
Sont rarement celles du cœur.
Un mot que le plaiſir anime,
Nous eſt un garand de l'eſtime,
Plus ſûr que tout l'art d'un flatteur.

Enfin les écrits que l'on goûte
Intereſſent qui les écoûte
A les rendre encor plus parfaits;
Un peu de critique aſſaiſonne
Les éloges que l'on nous donne;
Les plus entiers ſont les moins vrais.

CAUMARTIN, mon orgueil timide.
Craint cette loüange perfide
Dont ſe repaiſſent mes rivaux:
Que par toi la Raiſon m'éclaire,
Et par ta critique ſincere,
Sauve moi des éloges faux.

LA PUISSANCE DES VERS.

ODE.

MUSE, si quelquefois tu sus à mes pensées
Unir d'agréables accords,
Viens encor sous le joug des rimes cadencées
Asservir mes nouveaux-transports.

Ne souffre point de vers que puisse un jour détruire
L'oubli, l'injurieux mépris;
Qu'ils soient tels qu'à jamais on s'empresse à s'instruire
Du langage où je les écris.

Ainsi Grecs & Romains, à votre décadence
Votre langage a survêcu:
Le Temps a sans effort détruit votre puissance,
Mais vos ouvrages l'ont vaincu.

Ces images enſemble obſcures & brillantes
Où Pindare aime à s'égarer,
Sont encor aujourd'hui des énigmes charmantes
Qu'on s'intereſſe à pénetrer.

De la vive Sapho, de l'intrépide Alcée,
* Du Poëte aux graves accens;
Et des chants douloureux du citoyen de Cée †
Les ſeuls reſtes ont notre encens.

Semblables à ces Dieux que la ſuite des âges
A mutilez ſur leurs autels;
Ce que la faux du Temps laiſſe de leurs images,
En devient plus cher aux mortels.

Qu'Horace connût bien l'élegance Romaine!
Il met le vrai dans tout ſon jour;
Et l'Admiration eſt toûjours incertaine
Entre la penſée & le tour.

Sublime, familier, ſolide, enjoüé, tendre,
Aiſé, profond, naïf & fin,
Digne de l'Univers, l'Univers pour l'entendre
Aime à redevenir Latin.

Eter-

* Steſichore. † Simonide.

Eternisons ainsi par des travaux sublimes
L'honneur du langage François.
Le sens de nos discours, l'agrément de nos rimes
Le sert autant que nos exploits.

L'ORGUEIL POETIQUE.

ODE.

A MONSEIGNEUR L'EVEQUE D'AVRANCHES.

OUI Genie, enfin trop ſuperbe,
Qui toûjours prêt à t'encenſer,
A côté même de Malherbe
En ſecret oſes te placer;
Sache à quel excès ridicule
Ton amour propre trop credule
Te fait ſans ceſſe t'oublier:
Deſcen du ſommet du Parnaſſe;
Ma Raiſon malgré ton audace
Entreprend de t'humilier.

Ra-

Rapelle ces momens ſtériles
Où, dans un tranſport convulſif,
De cent mouvemens inutiles,
Tu hâtes un ſens trop tardif:
Après une pénible attente,
Si quelquefois il ſe preſente,
Ce n'eſt point un fruit de ton Art;
Tu ne ſais ce qui le fait naître;
Le beau qui s'offre, ſemble n'être
Qu'un heureux preſent du hazard.

Mais, de ce hazard ſans merite,
C'eſt peu que ton ſens ſoit le fruit,
Un trouble plus honteux t'agite
En cherchant un mot qui te fuit.
Joüet de la rime rebelle,
Que de termes t'arrache-t-elle,
Que ton dépit même dément!
Ou tu ſouffres qu'on t'applaudiſſe
D'une beauté qu'à ſon caprice
Tu dois plus qu'à ton jugement.

Qui peut fonder ton arrogance ?
Je t'entens, ſuperbe ; tu crois
Pouvoir malgré ton impuiſſance
Te faire au moins honneur du choix.
Mais aveugle ſur tes penſées,
Les plus vaines, les moins ſenſées
Ont cent fois ſurpris ton amour ;
Pour prendre la derniere place,
Souviens-toi de ce que j'efface,
Non, de ce que je mets au jour.

N'y dois-je rien à la critique
D'un ami ſincere, éclairé,
Sans qui l'yvreſſe poëtique
Dès long-temps t'auroit égaré ?
Par toi ſeul, incertain de plaire,
Il n'eſt pas juſques au vulgaire
Qui ne te prête quelque appui ;
Et ſouvent tes fautes repriſes
Par tel cenſeur que tu mépriſes
T'abaiſſent au deſſous de lui.

Parle, il eſt temps que tu t'excuſes
Du faſte outré de tes écrits.
Cette fierté ſied bien aux Muſes,
Des vers elle augmente le prix;
Seule elle y met les traits ſublimes,
Par elle, dis-tu, ſur nos rimes
Un feu plus vif eſt répandu.
Prétexte d'un eſprit qui s'aime,
Et qui veut s'enyvrer lui-même
De tout l'encens qu'il ſe croit dû!

Nouveau Narciſſe que conſume
L'amour de ta propre beauté,
Qu'un effort prudent t'accoûtume
A te voir du mauvais côté.
Juge aſſidu de ta foibleſſe,
Réſiſte, oppoſe-la ſans ceſſe
A l'inſtinct qui te fait la loi;
Et laiſſe à la Raiſon plus ſage
Prononcer l'humble témoignage
Que mes écrits rendront de toi.

Avouë

Avouë à la future race,
Si juſques-là vont tes accords,
Qu'il fut mille Auteurs dont l'audace
Paſſa de bien loin tes efforts;
Que tu voyois de la barriere
Des Athletes dans la carriere,
Contre qui tu n'oſois lutter;
Et que par des routes nouvelles,
D'autres s'élevoient où tes aîles
Refuſerent de te porter.

De mes temeraires faillies
Je reconnois enfin l'abus;
J'abjure aujourd'hui les folies
Des fiers éleves de Phœbus.
Stérile artiſan de paroles,
J'ai honte des lauriers frivoles
Dont moi-même j'ai ceint mon front;
Et ſi déſormais je me louë,
Eloges que je déſavoüe,
Soyez mon éternel affront.

Mais de ce langage peut-être,
Ma fierté va groſſir ſes droits.
Quelle gloire de ſe connoître,
Me crie une ſecrete voix!
C'eſt là le ſavoir le plus rare,
Et qu'aux Auteurs le Ciel avare
A le plus ſouvent refuſé.
Ah! je connois le ſtratagême;
Et la modeſtie elle-même
N'eſt que notre orgueil déguiſé.

Toi, qui démens cette maxime
HUET, tu peux la cenſurer;
Objet de la publique eſtime,
Toi ſeul, tu parois t'ignorer.
Tes talens, ton ſavoir extrême,
Prodige aux yeux des Savans même,
Pour toi ne ſont point un écueil;
Et de ces pieges garantie,
Il ſemble que ta modeſtie
Naiſſe des ſources de l'orgueil.

L'A-

L'AVEUGLEMENT.

ODE

faite à l'occasion des fautes qui s'étoient glissées dans l'Edition de Paris.

DE la Nuit frére tyrannique,
Aveuglement, mon œil stoïque,
Sans se plaindre encor t'a souffert.
J'ai triomphé de mes allarmes,
Et je n'ai point trempé de larmes
Le voile dont tu m'as couvert.

Non, que ce malheur legitime
Expiât en moi quelque crime,
Ou punit d'injustes desirs.
Nouveau Tiresie, à faux titre,
Ai-je fait, indiscret Arbitre,
Rougir Junon de ses plaisirs?

Ce

Ce n'eſt plus pour moi que l'Aurore
De ſes couleurs enrichit Flore;
Tout échape à mes yeux, tout fuit.
Phœbus du haut de ſa carriere
Ne m'accorde qu'une lumiere
Preſque auſſi triſte que la nuit.

Ces objets enchanteurs des ames;
Ces yeux, ſources des tendres flâmes;
Aux miens n'étalent plus d'attraits;
L'Amour que vainement j'implore,
Contre l'ennui qui me dévore
Ne ſait plus où prendre des traits.

Amour propre, eſt-ce une impoſture?
Je me flattois que la Nature
M'avoit doüé d'un eſprit vif;
Mais dans ma ſombre inquiétude,
Une éternelle incertitude
Retient mon enjoüement captif.

Dans

Dans les yeux je ne puis plus lire
Ce que je dois ou taire ou dire,
Secours qui nous ſert mieux que l'Art.
Et mes diſcours n'ont plus pour guides
Que des reflexions timides
Où les Graces n'ont point de part.

Le Pere du commerce aimable,
Dieu qu'à tort oublia la Fable,
Le ſage, le prompt Apropos,
Ce Dieu par qui ſeul tout peut plaire,
M'a banni de ſon ſanctuaire,
Sejour unique des bons mots.

De la ſocieté vivante,
Une, moins vive & plus ſavante,
Nous dédommage quelquefois:
Morts célébres, l'Honneur des âges,
Vous revivez dans vos Ouvrages,
Où vous nous inſtruiſez ſans voix.

Oui,

Oui, de l'étude opiniâtre
De ces grands Morts qu'on idolâtre,
J'aurois fait mon plus doux emploi;
Mais puis je aujourd'hui l'entreprendre?
Aux yeux seuls ils se font entendre;
Helas! ils sont muets pour moy.

Eh bien, Aveuglement funeste,
Est-ce assez? Quel supplice reste
Que par toi je n'aye éprouvé?
Mais, malgré cette violence,
J'ai dévoré dans le silence
Le fiel dont tu m'as abreuvé.

Je vange une plus vive injure:
Aux yeux de la race future
Tu m'as fait alterer mes Vers;
Et pour un Poëte sensible
Ce nouveau mal est plus terrible
Que la chûte de l'Univers.

Sous

Sous la preſſe ſcandaliſée
Par toi l'Erreur autoriſée
Des mots François en fait d'Hebreux ;
Les lettres au hazard s'y rangent
Et d'un ſens certain qu'elles changent
Font un ſens faux ou tenebreux.

* Ces loix par la Raiſon tracées,
Ce bel Art, par qui nos penſées
Aux yeux ne ſe confondent point,
Qui rangeant diverſes parties
Par le même ſens aſſorties,
Les diviſe enſemble & les joint.

Ces regles par toi violées,
De mes phraſes mal démêlées
Rendent tous les rapports obſcurs,
Et ces guides ſi neceſſaires,
Dans mes Vers, guides téméraires,
Trompent les Lecteurs les plus ſurs.

* La ponctuation.

En

Enten ces Vers ſans harmonie,
Victimes de ta tyrannie,
Qui te redemandent des pieds,
Et dans leurs démarches mal-ſures,
Par trop ou trop peu de meſures
Egalement eſtropiez.

Plus l'Harmonie a de quoi plaire,
Et plus l'oreille avec colere
Se révolte contre un faux ton:
Les Vers ſont enfans de la Lire;
Il faut les chanter, non les lire;
A peine aujourd'hui les lit-on.

Combien ignorant nos maximes,
Du repos du vers & des rimes
Rompent le charme ſeducteur!
Oui, mon oreille poëtique
Redoute un injuſte critique
Encor moins qu'un mauvais Lecteur.

Stupide avorton de l'école,
Il ne sait point à la parole
Donner des tons ingenieux.
Faut-il marcher? Il se repose,
Et change en languissante prose
Le vers le plus harmonieux.

Ainsi ce grossier symphoniste
Qui des tendres airs de Baptiste
N'a jamais senti les beautez,
En feroit, sous ses doigts barbares,
Des airs qui paroîtroient bizarres
Aux Graces qui les ont notez.

Mais, d'un nouveau crime, ma Muse
Pour se justifier t'accuse
A mon siecle, aux siecles suivants;
C'est toi seul qui me l'as cachée,
Cette orthographe relâchée
Qui m'avilit aux yeux savants.

Par toi, quel ſoupçon d'ignorance!
De l'Y grec introduit en France
J'ai maſqué l'Iambe étonné.
Quel Wiſigot ou quel Wandale
Eut fait d'un ſemblable ſcandale
Fremir le peuple endoctriné?

J'ai dépouillé de l'H antique
L'Enthouſiaſme poëtique
Parmi nous naturaliſé,
Et dans mes pages refractaires,
Privé de ſes vrais caracteres
Chaque mot eſt dépaïſé.

Heureux encor! ſi mes Ouvrages
Avoient ſeuls ſouffert tes outrages!
J'aurois pû les abandonner.
Mais que ſur ceux qui m'embelliſſent
Tes noirs attentats rejailliſſent,
Je ne puis te le pardonner.

ODES

ANACRÉONTIQUES.

ODE I.

LA SOLITUDE.

DANS ce lieu riant & tranquile,
Silvie, employons ce beau jour,
La Nature a fait cet azile
Pour les favoris de l'Amour.

Dans ces solitaires bocages
Habitent les plaisirs secrets;
Et l'on n'est vû sous leurs ombrages
Que des oiseaux, témoins discrets.

Charmé d'une rive fleurie,
Ce ruisseau cherche à s'arrêter,
Et fait cent tours dans la prairie,
Qu'il semble craindre de quitter.

Le zéphir y careſſe Flore,
J'en reſſens le ſouffle amoureux,
Et la Déeſſe y fait éclore
Mille fleurs, gages de ſes feux.

L'Amour regne en ces lieux champêtres;
Ces verds gazons ne ſont foulez
Que des amans dont ſur ces hêtres
Tu vois les chiffres aſſemblez.

Aux plaiſirs ici tout convie;
Les amours volent ſur nos pas.
Serois-tu dans ces lieux, Silvie,
La ſeule qui n'aimeroit pas?

ODE II.

LES MAITRES.

ON a grand soin de nous apprendre
Tous ces langages importans
Qui servent à nous faire entendre
Les grands hommes de tous les temps.

Ensuite dans d'autres écoles,
S'enseigne cet Art si vanté,
Qui par l'heureux choix des paroles,
Donne au faux l'air de verité.

Ici par la Geometrie
Les vastes Cieux sont mesurez;
De l'infini son industrie
Nous démontre tous les degrez.

Là, comme veritez ſuprêmes,
Par des Philoſophes hautains
Se débitent mille Syſtêmes,
Tous, moins curieux qu'incertains.

Ces Maitres ne ſauroient me plaire,
Entr'eux je n'ai point à choiſir ;
Je n'en veux qu'un plus neceſſaire,
Un Maître de l'Art du plaiſir.

Je préfere au froid Geometre
Celui qui ſe laiſſe toucher
D'une beauté qu'il ſait ſoûmettre,
Sans lui-même s'en détacher.

Pouvoir paſſer ſes jours à table
Et toûjours aimer ſans dégoût,
C'eſt là le ſavoir véritable,
Et qui ſait être heureux, ſait tout.

ODE III.

ERATO.
ET
THERPSICORE.

QUOI! faut-il vous chanter encore,
Dieux, à qui je suis asservi?
Je vois Erato, Therpsicore,
Qui m'offrent leur lire à l'envi.

Erato, tu veux que je chante
Le jaloux enfant * de Cypris.
Et ma seule affaire importante,
Le desir d'être aimé d'Iris.

Mais ta sœur veut que je publie
L'honneur du fils † de Semelé.
Je suis un ingrat si j'oublie
Tous les biens dont il m'a comblé.

* L'Amour fils de Venus. † Bacchus.

Oublirois-je cette allegreſſe,
Dont cent fois mon cœur fut ravi,
Le ſommeil, doux fruit de l'yvreſſe,
Et les ſonges qui l'ont ſuivi.

Le Nectar couloit dans mon verre
En ces momens delicieux,
Je me croyois loin de la terre
Aſſis à la table des Dieux.

C'en eſt fait: ma reconnoiſſance,
Erato, ne balance plus.
Je chante aujourd'hui la puiſſance
Et les dons charmans de Bacchus.

Mais demain, ſi l'Amour m'inſpire,
Chez Iris je t'appellerai,
Et je chanterai ſur ta lire
Les plaiſirs que j'y goûterai.

ODE IV.

LES AMOURS DE JUPITER.

PUiſſant Maître de la Nature,
Qu'enflammerent tant de deſirs,
Apren-moi dans quelle avanture
Ton cœur goûta de vrais plaiſirs.

Fut-ce, lorſque Taureau ſuperbe,
Sous Europe courbant ton dos,
Après avoir bondi ſur l'herbe,
Tout à coup tu fendis les flots.

Tu ne la dûs qu'à ta puiſſance,
Son cœur ne s'étoit point donné,
Et par ta propre violence,
Ton bonheur fut empoiſonné.

Tu charmas la chaſte Thebaine
Sous la forme de ſon époux :
Mais tu devois au lit d'Alcmene
De ſon erreur être jaloux.

Dans cette tour inacceſſible,
Où tu ſus t'introduire en or,
Si tu vis Danaé ſenſible,
Tu ne fus pas heureux encor.

De ſes appas l'or te rend maître,
Mais toute charmante qu'elle eſt,
De quel prix ſon cœur peut-il être ?
Tu ne le dois qu'à l'interêt.

Comme ſouverain de la foudre,
T'aima la fille * de Cadmus,
Qui malgré toi réduite en poudre,
A peine te laiſſa Bacchus.

Mais quel plaiſir pouvoit te faire
Son orgueilleuſe paſſion ?
Dans cette amante téméraire
L'amour n'étoit qu'ambition.

Dieu

* Semelé.

Dieu puiſſant, je viens de t'entendre,
Tu jouïs d'un amour flatteur,
Quand Mnemoſyne vraiment tendre,
Ne te crut qu'un ſimple paſteur.

La trahiſon, la violence,
L'ambition, ni l'interêt,
Ne la mirent ſous ta puiſſance,
Et c'eſt ce ſeul amour qui plaît.

Auſſi te rendit-il fidelle;
C'eſt de là qu'eſt venuë au jour
Des neuf ſœurs la troupe immortelle,
Digne fruit d'un ſi pur amour.

ODE V.

MALICE DE L'AMOUR.

DAns des vers de mon premier âge,
Je chantai l'enfant de Cypris;
Ce Dieu ſenſible à mon hommage,
Vint un jour m'en offrir le prix.

Content d'un tribut volontaire,
Je viens pour t'en recompenſer;
Choiſi donc d'aimer ou de plaire,
Dit il, & je vais t'exaucer.

Fais plus; ren mon bonheur extrême,
Dis je à ce Dieu reconnoiſſant;
Que par toi je plaiſe, & que j'aime.
Soit, dit-il, en diſparoiſſant.

L'A-

L'Amour a tenu ſa promeſſe;
Depuis ce jour j'aime & je plais.
Cependant je ſouffre ſans ceſſe.
Amour, ce ſont là de vos traits.

Les beautez qui touchent mon ame,
Sont inſenſibles à mes feux:
Celles que ſans deſſein j'enflame,
Ne me rendent point amoureux.

De cruelles & d'importunes
Je ſuis toûjours perſecuté;
Ingrat malgré moi pour les unes,
Et par les autres maltraité.

Ainſi, Dieux, vos bienfaits frivoles
Nous coûtent de nouveaux ſoûpirs:
Vous n'exaucez que nos paroles,
Au lieu d'exaucer nos deſirs.

ODE

ODE VI.

LES

TALENTS.

AUTEURS, dont les ſuperbes rimes
Chantent les Héros & les Dieux,
Et que dans vos routes ſublimes
A peine on peut ſuivre des yeux.

Rivaux de la vive Iliade,
Qui dans un Poëme animé,
Pourriez du vainqueur d'Encelade
Peindre le courroux enflamé.

Vous qui ſur les pas de Sophocle,
Pour effrayer l'orgueil cruel,
De Polinice & d'Eteocle
Renouvelleriez le duel.

Ne

Ne prétendez plus au Parnasse
Vous asseoir encor les premiers ;
Apollon avant vous m'y place,
Ceint de myrthes & de lauriers.

En vain votre Muse fertile
Sait toucher, instruire, étonner.
Je sais un Art plus difficile.
Et quel Art ? Je sais badiner.

ODE

ODE VII.

LA RAISON ET L'AMOUR.

AIMÉ la charmante Charite,
Me disoit un jour la Raison;
Tu le sais; son moindre merite
Est d'être en sa belle saison.

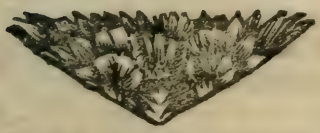
D'une rose qui vient d'éclore
Son teint a la vivacité,
Et les graces donnent encore
Un nouveau lustre à sa beauté.

Quel goût, quelle délicatesse!
Qui mieux qu'elle connoît mon prix?
Par tout sa naïve finesse
Sait m'allier avec les ris.

Son

Son ame eſt encore plus belle;
Le Ciel y verſa tous ſes dons.
Qu'elle aime, elle ſera fidele;
Je connois ſon cœur, j'en réponds.

Après la peinture engageante,
Dont la Raiſon tentoit ma foy,
L'Amour me dit, aime Amarante;
Je l'aimai ſans ſavoir pourquoi.



ODE

ODE VIII.

LES FLECHES DE L'AMOUR.

TU m'occupes plus à tes armes,
Disoit Vulcain à Cupidon,
Que ne fait le Dieu des allarmes *,
Ni même l'Epoux † de Junon.

Au printemps j'ai soin de la guerre,
Et j'arme le bras des Heros.
L'été je forge le tonnerre;
L'hiver j'aurois quelque repos.

Mais quoi! pour tes fléches cruelles
Puis je trouver assez de temps?
Il te faut des armes nouvelles
Tous les jours, à tous les instants!

En

* Mars. † Jupiter.

En vain contre moi tu t'emportes,
Répondit l'Amour, mets tes soins
A rendre mes fléches plus fortes,
Et je t'importunerai moins.

Des cœurs aucun trait ne m'assure;
A peine ai-je sû les blesser,
Qu'un jour referme la blessure:
C'est toûjours à recommencer.

Je sens que je n'y puis suffire;
Jupiter seul plus de vingt fois,
Depuis qu'il est sous mon Empire,
M'a fait vuider tout mon carquois.

Invente une trempe nouvelle;
Forge-moi, s'il se peut, des traits,
Dont l'atteinte soit éternelle,
Tu te reposeras après.

Vulcain à ce travail s'engage;
Il forge, il acheve, & je voi
Qu'à l'Amour il livre l'ouvrage;
L'Amour en fait l'essai sur moi.

Ciel!

Ciel! quel trait a percé mon ame:
Amour, on t'a trop bien servi;
Et mon cœur sent à tant de flâme,
Qu'il t'est pour jamais asservi.

Du succès ta joye est extrême:
Mais non, doute encor quelques jours;
Tu le sais, chaque fois que j'aime,
Je pense que c'est pour toûjours.

ODE

ODE

PINDARIQUE.

LE COURAGE.

ODE.

A. S. A. R.

MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLEANS.

Sur la Prise de Lerida.

LOIN ſcrupuleuſes loix de l'exacte méthode,
Parons-nous d'une autre beauté;
Vien, Muſe de Pindare, & répan ſur cette Ode
La chaleur & la nouveauté.

Tu chantois autrefois ces Heros de l'Elide,
Vaines images de Guerriers,
Qui diſputant le prix d'une courſe rapide,
Devoient leur gloire à leurs courſiers.

Ces Athletes poudreux, spectacle de la Grece,
Furent honorés de tes dons:
Et dans tes vers alors leur force & leur adresse
Usurpoient de plus nobles noms.

Contr'elles la valeur, le solide mérite
Souvent se trouvoient impuissans,
Et dans un corps d'Achille une ame de Therſite
Pouvoit leur ravir ton encens.

Que de la vertu seule il soit la récompense:
Chante de plus dignes combats,
Où le Héros unisse à l'active prudence
Le mépris constant du trépas.

Ciel! qui m'a transporté dans les champs d'Iberie?
Quel est ce redoutable Fort?
D'un peuple de mutins la rebelle Furie
En fait au loin voler la mort.

Sur ce roc, disent-ils, nous défions la foudre,
Rien ne peut nous en renverser.
A ceder nos rempars qui pourroit nous resoudre?
CONDE' * n'a sû nous y forcer.

Je

* Louïs II. de Bourbon Prince de Condé assiegea Lerida en 1647. & fut obligé de lever le Siege.

Je le voi, le Héros jaloux de cette gloire,
De CONDE' le digne Rival,
Qui dans ſes vœux hardis demande à la Victoire,
L'honneur d'être un jour ſon égal.

C'eſt ce même Heros dont Steinkerque & Nervinde,
Virent les glorieux eſſais:
Jeune & dans l'âge encor du Conquerant de l'Inde *,
Sa valeur hâta nos ſuccès.

Mais ſi loin des combats une paiſible étude
A depuis occupé ſes jours,
Quel beſoin aux grands cœurs d'une longue habitude?
Nés Heros ils le ſont toûjours.

Dès que Mars les rapelle, on les voit intrépides
S'applaudir du peril offert,
Et ſe dédommager par des exploits rapides
De ce repos qu'ils ont ſouffert.

Muſe, vien m'éclairer. Quel eſt le vrai courage?
Eſt-ce un tranſport imperieux,
Qui devant les dangers repandant un nuage
N'offre que la gloire à nos yeux?

* Alexandre le Grand.

Tel a fait des combats la longue experience :
Mais du fer toûjours reſpecté,
C'eſt du même bonheur l'aveugle confiance
Qui fait ſon intrépidité.

Pénetrons plus avant. Dans un jour de bataille
Tel s'arme d'un front menaçant,
Que l'on verroit pâlir au pied d'une muraille
D'un peril toûjours renaiſſant.

Celui qui ſait braver d'une tranquille audace,
De longs & d'aſſidus hazards ;
Voila le vrai Heros tel que même la Thrace
Le pourroit confondre avec Mars.

Vous, rebelles, tremblez à l'image éclattante
Que je trace ici d'un grand cœur :
La valeur naturelle, éclairée & conſtante,
Vous peint aſſez votre vainqueur.

Mais quoi ! les élemens ſecondant votre rage
Conſpirent contre mon Heros :
La Segre dans ſon camp s'eſt ouvert un paſſage,
Et l'aſſiége avec tous ſes flots.

Nos ennemis jaloux, liez par tant de ligues,
S'avancent à votre secours,
Cede, jeune Guerrier, le sort par trop de digues,
De tes faits interrompt le cours.

Mais non : malgré ce roc où mille foudres tonnent,
Malgré les Fleuves débordez :
Malgré tous ces secours que nos voisins vous donnent,
Il vous presse & vous lui cedez.

Nous triomphons enfin : sa valeur obstinée
Vient de nous ouvrir vos remparts :
La Segre en frémissant se retire, étonnée
D'en voir sortir vos étendarts.

Avec ce Conquerant partagez votre temple,
Sage Déesse des Guerriers ;
Digne de vos honneurs, il sait à votre exemple,
Marier l'olive aux lauriers.

ODES
TRADUITES
OU IMITÉES
D'HORACE.

LIBRI PRIMI

ODE XV.

Pastor cùm traheret per freta navibus
Idæis Helenam perfidus hospitam;
Ingrato celeres obruit otio
Ventos, ut caneret fera
Nereus fata. Malâ ducis avi domum,
Quam multo repetet Græcia milite,
Conjurata tuas rumpere nuptias,
Et regnum Priami vetus.
Eheu, quantus equis, quantus adest viris
Sudor! quanta moves funera Dardanæ
Genti! Jam galeam Pallas, & ægida,
Curruque, & rabiem parat.

Ne-

ODE XV.

DU LIVRE PREMIER.

LE beau Pasteur * du mont Ida,
Trop fier de son injuste proye,
Sur les eaux conduisoit à Troye
L'aimable fille † de Leda.

Quand Nerée imposant silence
Aux flots, aux aquilons mutins,
Du terrible arrêt des Destins
Troubla sa perfide esperance.

Fremi, tremble, aveugle Troyen,
Pour ta Patrie infortunée;
Au flambeau de ton Hymenée,
Voi la Guerre allumer le sien.

Déja la Grece conjurée
Soûleve ses Rois & ses Dieux;
De l'Empire de tes ayeux,
Je voi la ruine assûrée.

* Pâris. † Helene.

Nequicquam Veneris præsidio ferox,
Pectes cæsariem; grataque fœminis
Imbelli citharâ carmina divides:
Nequicquam thalamo graves
Hastas, & calami spicula Gnossii
Vitabis, strepitumque, & celerem sequi
Ajacem: tamen, heu! serus adulteros
Crines pulvere collines.
Non Laërtiadem, exitium tuæ
Gentis, non Pylium Nestora respicis?
Urgent impavidi te Salaminius
Teucer, te Sthenelus sciens
Pugnæ, sive opus est imperitare equis
Non auriga piger. Merionem quoque
Nosces: ecce furit te reperire atrox
Tydides, melior patre;
Quem tu, cervus uti vallis in alterâ
Visum parte lupum graminis immemor,
Sublimi fugies mollis anhelitu,
Non hoc pollicitus tuæ.

Fra-

Mille héros sur tes rampars
Vont porter le fer & la flame;
Pallas les guide & sur Pergame
Lance de foudroyans regards.

Malheureux, que servent tes charmes!
Venus défendra mal tes jours;
Tu n'as que des chants pour secours,
Et qu'une lire pour tes armes.

La Créte, Salamine, Argos,
Itaque, Micene, Lariſſe,
Cent Royaumes pour ton ſupplice,
Se ſont depeuplez de Heros.

Toi, par tes ſeuls vices inſigne,
Comment ſoûtiendras-tu l'effort
De cent Rois qu'arme pour ta mort
Un courroux dont tu n'es pas digne?

Tel que le cerf ſaiſi d'effroi,
Fuit un Tigre à travers la plaine,
Tu fuiras; helas! ton Helene
Avoit mieux eſperé de toi.

Ces cheveux, ce teint agréable,
Souillez, meurtri par la fureur,
Deviendront un objet d'horreur,
Plus hideux qu'il ne fut aimable.

Iracunda diem proferet Ilio,
Matronisque Phrygum, classis Achillei.
Post certas hyemes uret Achaïcus
Ignis Iliacas domos.

Ilion te ſert de bucher;
La vengeance à ſon gré l'allume,
Avec toi le feu le conſume,
Et les herbes vont le cacher.

LIBRI PRIMI.

ODE XXVII.

Natis in usum lætitiæ scyphis
Pugnare, Thracum est: tollite barbarum
Morem, verecundúmque Bacchum
Sanguineis prohibete rixis.

Vino, & lucernis Medus acinaces
Immane quantùm discrepat! Impium
Lenite clamorem, sodales,
Et cubito remanete presso.

Vultis severi me quoque sumere
Partem Falerni? dicat Opuntiæ
Frater Megillæ, quo beatus
Vulnere, quâ pereat sagittâ.

Cessat voluntas? non aliâ bibam
Mercede. Quæ te cumque domat Venus,
Non erubescendis adurit
Ignibus; ingenuóque semper

Amore

ODE XXVII.

DU

LIVRE PREMIER.

EH quoi! mes amis, quel usage
Faites-vous du Nectar des Dieux?
Au lieu du riant badinage,
La Colere regne en ces lieux?

Loin d'ici l'injuste Querelle;
Je suis des vôtres; ça, du vin;
Mais Hilas me dira la belle
Qui fait aujourd'hui son destin.

Vien me la nommer à l'oreille;
Parle; je ne bois qu'à ce prix.
Tu rougis! est-ce une merveille
Qu'à ton âge on ait le cœur pris?

Cou-

Amore peccas. Quicquid habes, age,
Depone tutis auribus .... ah miser,
Quanta laboras in Charybdi,
Digne puer meliore flamma!

Quæ saga, quis te solvere Thessalis
Magus venenis, quis poterit Deus?
Vix illigatum te triformi
Pegasus expediet Chimærâ.

Courage, que rien ne t'allarme;
Je ſuis diſcret, dis ſans façon:
Quel que ſoit l'objet qui te charme,
Je ſuis ſûr que ton choix eſt bon.

Ah ciel! quel nom viens-je d'entendre!
Dans quel gouffre t'es-tu jetté?
Malheureux! qui pourra te rendre
Ton repos & ta liberté?

LIBRI SECUNDI.

ODE III.

Æquam memento rebus in arduis
Servare mentem; non secus ac bonis
Ab insolenti temperatam
Lætitiâ, moriture Delli.

Seu mœstus omni tempore vixeris,
Seu te in remoto gramine per dies
Festos reclinatum bearis
Interiore notâ Falerni:

Quâ pinus ingens, albâque populus
Umbram hospitalem consociare amant
Ramis, & obliquo laborat
Lympha fugax trepidare rivo;

Huc

ODE III.

DU

LIVRE SECOND.

AMi, puiſqu'une loi fatale
Nous a tous ſoûmis à la mort,
Songe dans l'un & l'autre ſort,
A conſerver une ame égale.

Par de longs malheurs combattu,
Des chagrins ne ſois point la proye:
Heureux, crain que la folle joye
Ne triomphe de ta vertu.

Que tes jours coulent dans la peine,
Ou qu'ils coulent dans les plaiſirs,
Atten ſans crainte & ſans deſirs
La fin d'une vie incertaine.

Jouï ſagement du loiſir
Que l'oubli des Parques te laiſſe,
L'âge, la ſanté, la richeſſe
Te donnent les biens à choiſir.

Etre

Huc vina, & unguenta, & nimium breves
Flores amœnæ ferre jube rosæ,
Dum res, & ætas, & sororum
Fila trium patiuntur atra.
Cedes coëmptis saltibus, & domo,
Villâque, flavus quam Tiberis lavit,
Cedes; & exstructis in altum
Divitiis potietur hæres.
Divesne prisco natus ab Inacho
Nil interest, an pauper, & infimâ
De gente, sub divo moreris
Victima nil miserantis Orci.
Omnes eodem cogimur; omnium
Versatur urna serius ocyùs
Sors exitura, & nos in æternum
Exsilium impositura cymbæ.

Erre dans tes riches prairies,
Où les arbres entrelaſſez
Offrent aux voyageurs laſſez
L'ombre de leurs branches fleuries.

Frequente ces côteaux riants,
Qu'en fuyant lave une onde pure,
Qui par ſon paiſible murmure
Endort les ſoins impatients.

Porte dans un reduit champêtre,
Avec des parfums & du vin,
Ces fleurs que produit le matin,
Et que le ſoir voit diſparoître.

Bien tôt tu laiſſeras aux tiens,
Tes Palais, ton vaſte domaine,
Et tes biens accrus avec peine,
Bien-tôt ne ſeront plus tes biens.

Tout meurt, jeune ou vieux, il n'importe,
Pauvre, riche; illuſtre, ou ſans nom,
Chez l'impitoyable Pluton
Le tems rapide nous emporte.

Du Monarque du ſombre bord
Tout ce qui vit, ſent la puiſſance,
Et l'inſtant de notre naiſſance
Fut pour nous un arrêt de mort.

LIBRI TERTII

ODE XI.

Mercuri (nam te docilis magistro
Movit Amphion lapides canendo)
Tuque, testudo, resonare septem
Callida nervis:

Nec loquax olim, neque grata, nunc &
Divitum mensis, & amica templis,
Dic modos, Lyde quibus obstinatas
Applicet aures.

Quæ, velut latis aqua trima campis
Ludit exsultim, metuitque tangi
Nuptiarum expers, & adhuc protervo
Cruda marito.

Tu potes tigres, comitesque sylvas
Ducere, & rivos celeres morari:

Cessit

ODE XI.

DU LIVRE TROISIE'ME.

MErcure, car sans toi la Lire est impuissante,
Amphion suivoit tes leçons,
Quand sur les murs Thebains la pierre obéissante
S'arrangeoit au gré de ses sons.

Par toi dans les forêts le solitaire Orphée
Amolit la rage des ours ;
Les rochers le suivoient ; les ruisseaux du Rhyphée
Attentifs, suspendoient leur cours.

Fais plus ; vien m'inspirer des vers que veuille entendre
La fiere, l'inflexible Iris ;
Ce que jamais ton Art inventa de plus tendre
Est peu pour vaincre ses mépris.

On

Cessit immanis tibi blandienti
Janitor aulæ

Cerberus, quamvis furiale centum
Muniant angues caput ejus, atque
Spiritus teter, saniesque manet
Ore trilingui.

Quin & Ixion, Tityósque, vultu
Risit invito; fletit urna paulùm
Sicca, dum grato Danai puellas
Carmine mulces.

Audiat Lyde scelus, atque notas
Virginum pœnas, & inane lymphæ
Dolium fundo pereuntis imo,
Seráque fata,

Quæ manent culpas etiam sub Orco.
Impiæ, nam quid potuêre majus?
Impiæ sponsos potuére duro
Perdere ferro!

Una de multis, face nuptiali
Digna, perjurum fuit in parentem

Splen-

On répand que jadis ta Lire enchantereſſe
A fléchi Cerbere, Alecton,
Et qu'elle fit ſentir la joie & la tendreſſe
A tout l'Empire de Pluton.

Les hardis Ixions, les Tantales perfides
En oublierent leur tourment;
Malgré l'arrêt du ſort, des triſtes Danaïdes
Le tonneau fut vuide un moment.

Miracles ſans honneur! prodiges inutiles,
Tant qu'Iris te réſiſtera!
Mais rends à tes accords ſes oreilles dociles,
Jamais ta gloire ne mourra.

Chante pour l'attendrir, cette amante empreſſée,
Dont Minos condamna les ſœurs,
Qui ſaintement parjure, oſa ſauver Lincée
De leurs parricides fureurs.

Leve-toi, lui dit-elle; après ma foi donnée,
Pourrois-je te ravir le jour?
Va, fui, je n'en croi pas ſeulement l'hymenée;
Tu dois ton ſalut à l'Amour.

Splendidè mendax, & in omne virgo
Nobilis ævum:

Surge, quæ dixit juveni marito,
Surge, ne longus tibi somnus, unde
Non times, detur; socerum, & scelestas
Falle sorores.

Quæ, velut nactæ vitulos leænæ,
Singulos, eheu! lacerant: ego illis
Mollior nec te feriam, nec intra
Claustra tenebo.

Me pater sævis oneret catenis,
Quòd viro clemens misero peperci:
Me vel extremos Numidarum in agros
Classe releget.

I, pedes quò te rapiunt, & auræ,
Dum favet nox, & Venus; i secundo
Omine, & nostri memorem sepulchro
Sculpe querelam.

Tes yeux, si je suivois un serment détestable,
Auroient vû leur dernier soleil;
Sans l'amour que je sens, mon bras impitoyable
Eut éternisé ton sommeil.

Mais je t'adore en vain; de mains plus criminelles
Crain d'éprouver la cruauté;
Mes inhumaines sœurs sont d'autant plus cruelles,
Qu'elles le sont par pieté.

Dût mon pere punir l'amour qui te fait grace,
Trompe son barbare dessein;
Evite en me fuyant le fer qui te menace,
Dut-il retomber sur mon sein.

Va, la nuit & Venus secondent mon envie,
Adieu pour la derniere fois;
Seulement, cher époux, pour le prix de ta vie,
Souvien-toi que tu me la dois.

LA DECLAMATION.

ODE.

A MADEMOISELLE DUCLOS.

GRECE, ne vantez plus les frivoles miracles
D'un théatre encore grossier;
Eschile vainement par ses hideux spectacles
Réussit à vous effrayer.

Par les objets outrés d'une scene fantasque,
Il vous inspiroit la terreur:
Mais d'un fantôme peint d'un ridicule masque,
Que peut l'immobile fureur?

Un âge plus ſenſé, de ces muettes feintes
Dédaigna les illuſions:
Ce n'eſt plus aujourd'hui par des paſſions peintes
Que s'émeuvent nos paſſions.

On imite l'amour, l'ambition, la rage,
Et l'eſpoir qui vient la calmer;
Mais ſans l'aide du maſque, on confie au viſage
Le ſoin de les bien exprimer.

Qui mieux que toi, DUCLOS, Actrice inimitable,
De cet art connoît les beautez?
Qui ſût donner jamais un air plus veritable
A des mouvemens imitez?

Ah! que j'aime à te voir en amante abuſée,
Le viſage noyé de pleurs,
Hors l'inflexible cœur du parjure Theſée,
Toucher, emporter tous les cœurs.

Ou lorſque regretant la mort de Curiace,
En proye à ton reſſentiment,
Tu forces par tes cris la main même d'Horace,
A te rejoindre à ton amant.

Mais quel nouveau ſpectacle! ah! c'eſt Phedre elle-même,
Livrée aux plus ardens tranſports:
Theſée eſt ſon époux, & c'eſt ſon fils qu'elle aime,
Dieux! quel amour! mais quels remords!

De tous nos mouvemens, es tu donc la maitreſſe?
Tiens-tu notre cœur dans tes mains?
Tu feins le deſeſpoir, la haine, la tendreſſe;
Et je ſens tout ce que tu feins.

Du ſeul ſon de ta voix les graces pénetrantes
Ont preſque aſſez de leur pouvoir:
A peine eſt-il beſoin de paroles touchantes,
Qui l'aident à nous émouvoir.

A tes geſtes choiſis une vûe attentive
De tes deſſeins ſuivroit le cours:
Et dans ton action auſſi juſte que vive,
On entend déja tes diſcours.

Auteurs, pour nous charmer, pour ravir nos ſuffrages,
C'eſt peu de votre art ſeducteur;
Si vous charmez l'eſprit par vos ſavans Ouvrages,
L'action parle mieux au cœur.

Après

Après tous vos efforts croyez qu'à l'impoſture
L'Acteur a la meilleure part,
Un regard, un ſoûpir pouſſé par la nature,
Peut ſouvent plus que tout votre art.

Ce ſecours embellit les plus hautes merveilles,
Les ſentimens, le choix des mots:
Le théatre languit, s'il ne prête aux Corneilles
Des Champmélez & des Duclos.

LE PLAISIR.

POEME.

A MONSIEUR L'ABBE' ABEILLE.

MUSE, raconte-moi quelle prompte vangeance
Ne nous a du Plaiſir laiſſé que l'apparence,
Comment le Ciel punit l'oubli de ſes autels.
Les Dieux ſe plaiſent-ils aux tourmens des mortels?
Jadis par nos reſpects deſarmé du tonnerre,
Jupiter envoya le Plaiſir ſur la terre,
A pleines mains ſur nous il verſa ſes bienfaits;
Nos deſirs en naiſſant ſe virent ſatisfaits:
Les ſoins, les Paſſions vainement mutinées
Etoient, loin de nos cœurs, à ſes pieds enchaînées:
Et tant que Jupiter le laiſſa dans ces lieux,
Les Mortels enchantez furent autant de Dieux.

Mais

Mais bien-tôt excitant la celeſte colere ;
Ce fut de ce bonheur que nâquit leur miſere ;
Et déchûs aujourd'hui de leur felicité,
Ils ſeroient plus heureux, s'ils l'avoient moins été.
Jupiter oublié pour prix de nos délices,
Vit paſſer au Plaiſir ſes propres ſacrifices.
Par ce Maître nouveau l'Univers entraîné,
Abandonna le Dieu qui nous l'avoit donné.
L'Homme dans ſon yvreſſe oſant ſe méconnoître,
Si-tot qu'il fut heureux, fut indigne de l'être.
De l'Auteur de ſes biens les Temples ſont deſerts ;
Et le Plaiſir a ſeul l'encens de l'Univers.
N'eſt-ce donc plus à moi qu'obéit la Nature,
S'écria Jupiter indigné de l'injure ;
Les Mortels endormis dans le ſein du bonheur,
Laiſſent ils mes autels & mon nom ſans honneur ?
Et je le ſouffrirois ? Non, que plûtôt le monde
Dans ſon premier cahos à jamais ſe confonde.
Puniſſons des ingrats ; & retirant ma main
Laiſſons dans le néant rentrer le genre humain.
Que dis-je ! le néant trahiroit ma juſtice ;
Ce ſeroit une grace & non pas un ſuplice :
Qu'il vive pour ſentir mille tourmens nouveaux,
Et de tous ſes deſirs faiſons-lui des bourreaux.
Il dit ; & dans l'inſtant le Plaiſir qu'il rappelle,
Revole pour jamais ſur la voute éternelle ;

Mais en le rapellant, pour troubler notre cœur,
Ce Dieu nous en laiſſa le fantôme impoſteur.
Sous les traits du Plaiſir la Douleur déguiſée,
Vint attirer les vœux de notre ame abuſée.
Aſſiſe à ſes côtez, & le ſceptre à la main
La fiere Ambition tenta l'orgueil humain;
Plutus devant ſon throne étalant les richeſſes,
Alluma dans nos cœurs la ſoif de ſes largeſſes;
Et l'Amour auprès d'eux, jaloux de nos ſouhaits,
Nous offrit ſes liens & nous lança ſes traits.

Helas! que peuvent-ils pour un cœur trop avide?
Comblé de leurs faveurs, il ſe ſent encor vuide;
De ſes vœux exaucez il en naît de nouveaux,
Et leurs préſens ſont moins des biens que des fleaux.

L'un, qui fait ſur ſes pas enchainer la victoire,
Sent ſon ambition s'accroitre avec ſa gloire;
En vain tous les Mortels gémiroient dans ſes fers;
Son orgueil eſt plus vaſte encor que l'Univers.
L'autre, maître inquiet d'une richeſſe extrême,
Ne trouve dans ſon or que la ſoif de l'or même.
L'amant pour qui l'Amour choiſit ſes plus beaux nœuds,
Aimé de ce qu'il aime, eſt encor malheureux;
Et nouvel Ixion, dans ſa flame déçûe,
Pour le bien qu'il cherchoit, n'embraſſe qu'une nuë.
Mortel, que ton malheur deſille enfin tes yeux!

Le

Le Plaiſir loin de toi s'eſt enfui dans les Cieux,
Jupiter l'a banni de ton cœur infidele ;
Que s'il ſe peut encor, ta vertu l'y rapelle.
Toi, que n'agitent point d'impetueux deſirs,
Qui ſais de tes devoirs te faire des plaiſirs,
Dans cette fiction pour nous trop veritable,
ABEILLE, puiſſes-tu ne trouver qu'une fable.

OUVRAGES FAITS

à l'occasion de ceux de l'Auteur.

ODE

De Monsieur DE LA FAYE, Gentil-Homme ordinaire de la Maison du ROI.

QUELLE savante mélodie
Enchante l'Helicon surpris!
Par le Dieu des vers applaudie,
De l'Art elle emporte le prix.
Docte favori du Parnasse,
Sous tes doigts la lire d'Horace
Vient de rendre de nouveaux sons;
Jouï, LA MOTTE, de la gloire
De voir les filles de Memoire
Admirer en toi leurs leçons.

Des

Des honneurs qu'un Dieu te décerne,
Laiſſe murmurer tes rivaux,
Livre leurs troupes ſubalternes
Au ſoin de chercher tes défauts.
Vains Argus, inutiles veilles!
Ils pâliſſent ſur tes merveilles,
Tourment qui déja les punit:
Et contre tes divins chef-d'œuvres
L'Envie avecque ſes couleuvres,
Forme le nœud qui les unit.

Plus Phœbus eſt pour toi prodigue,
Plus je la vois tenter d'efforts:
Contre toi ſa jalouſe brigue
Va ſuſciter juſques aux morts.
Les Homeres & les Virgiles
Entre mille lauriers tranquilles,
A ſa voix ſont preſque allarmez:
Mais elle n'a pû les ſéduire,
Ces ſçavans Maîtres de la lyre
De tes chants ont été charmez.

En

En vain ſous les traits de Zoïle
Elle te preſente à leurs yeux,
Et du venin qu'elle diſtille
Elle peint ce maſque odieux.
Homere, au beau feu qui t'anime,
Reconnoit cet eſprit ſublime
Dont il anima ſes accords:
Et ſeulement à ta ſageſſe
Pindare qu'adora la Grece
Méconnoît ſes divins tranſports.

Le premier tu fûs au Portique
Amener une des neuf Sœurs:
Calliope à ton gré Stoïque
Orne tes preceptes de fleurs.
Ainſi la Verité riante
Nous perſuade & nous enchante
Sous le charme des fictions.
Auprès de tes doctes Oracles
Diſparoiſſent les faux miracles.
Des Linus & des Amphions.

Eſt-

Est-ce Apollon qui concilie
Pour toi tant de talens divers ?
Quel art dans tes Odes allie
La justesse au faste des vers ?
Des tresors du Pinde orgueilleuse,
Marche chaque strophe nombreuse,
A ses sons entrainant les cœurs :
Et de nos esprits qu'elle éleve
La sublime Raison acheve
De rendre tes accords vainqueurs.

Tel qu'un fleuve aux ondes dorées
Dès sa source majestueux,
Dans les plus riantes contrées
Roule ses flots impetueux :
Des plaines qu'arrose son onde,
Il fait dans sa course feconde
Et la richesse & la beauté.
Tel paré de graces brillantes
Fertile esprit tu nous presentes
L'agrément & l'utilité.

Com-

Combien de menſonges frivoles
Juſques à nous ſont parvenus,
Que le faux éclat des paroles
A notre honte a ſoûtenus?
Tel uſurpa le nom d'Orphée
Qui n'eut dans ſa verve échaufée
Qu'une aride fécondité.
Que ta Muſe peigne ou décide,
Tu nous offres toûjours pour guide
Le flambeau de la Verité.

Oui ſans le vrai, qui ſeul doit plaire,
Que ſert une vaine fureur,
Qui n'éblouït que le vulgaire
Eternel joüet de l'Erreur?
Un Poëte au peuple qu'il trompe
Peut étaller ſa fauſſe pompe,
Content de briller à ſes yeux:
Mais celui dont la Poëſie
Diſpenſe aux Heros l'ambroiſie,
N'en veut qu'aux ſuffrages des Dieux.

Pour-

Pourſui, chante les deſtinées,
Qui ſont promiſes à Louïs:
De cent Nations mutinées,
Di les projets évanouïs:
Apprens à la derniere race
De quels foudres il les terraſſe:
Tu le peux ſans témerité.
Tes vers triompheront des âges,
Apollon met à tes Ouvrages
Le ſceau de l'immortalité.

En vain une Cour importune
De ce Dieu brigue les faveurs:
Peu jouïſſent de la fortune
D'être avoüez par les neuf Sœurs.
Deux ou trois qu'avec toi l'on cite
Auront au delà du Cocyte
Un nom par elles annobli:
Le reſte, foule mépriſée,
A peine échappe à la riſée,
Qu'il eſt dans la nuit de l'oubli.

LA LYRE D'HORACE.

ODE

De Monsieur ROY, *Conseiller au Châtelet.*

FAVORABLE à mon audace,
Descens du sacré coteau,
Du docte & galant Horace,
Muse, ouvre-moi le tombeau.
J'y vois sa Lyre muette;
Mais une crainte secrette
M'en laisse à peine approcher.
Les Graces pleurent ses charmes:
Venus l'arrose de larmes,
Et n'ose plus la toucher.

Euripi-

Euripide, ton Cothurne
Etoit-il moins reveré ?
Te plains-tu que de ton urne,
Racine l'ait retiré ?
Muſette de Théocrite,
Fontenelle t'accredite,
T'apprend des ſons plus parfaits.
Lyre, qui charmas Mecene,
Les rivages de la Seine
Ne t'entendront-ils jamais ?

Un Fils d'Apollon s'avance
Le front couronné de fleurs.
Venus, eſt-ce ſa preſence
Qui déja ſuſpend tes pleurs ?
Miniſtre de tes Oracles
Dans les plus galants ſpectacles
Il fit triompher tes Loix :
Tu prens, aimable Déeſſe,
Cette Lyre enchantereſſe
Que tu places ſous ſes doits.

Qu'en

Qu'en ſes mains elle eſt legere!
Ici volent les Plaiſirs:
Là d'une jeune Bergere
J'entens les tendres ſoupirs.
Tu lui ris, fils de Semele:
Tu l'entens qui nous appelle
Au culte de tes Autels,
Que vois-je? tandis qu'il chante,
La jeune Hebé lui preſente
Le Nectar des Immortels.

Muſes, l'auſtere Sageſſe
Jadis emprunta vos voix,
Et des Vers l'heureuſe adreſſe
Nous inſinuoit ſes loix.
L'ame d'un beau feu ſaiſie
LA MOTTE à la Poëſie
Rend le droit d'orner les mœurs.
Je vois les vertus parées
Dans ſes rimes épurées
Se preſenter à nos cœurs.

a Je vois Aſtrée attentive
A ſes tons harmonieux :
Viens, aimable fugitive,
Viens, qu'il te fixe en ces lieux.
Quel divin flambeau l'éclaire ?
Mortel il ſonde un myſtere
Impenetrable aux humains,
L'Homme *b*, ſecret labyrinthe,
Dont l'antiquité s'eſt plainte
D'ignorer tous les chemins.

a *L'Ode d'Aſtrée.* b *L'Ode de l'Homme.*

Ces Mortels *c* dont le ſuffrage
Donne l'immortalité,
La trouvent dans ſon Ouvrage
Où leur nom eſt ſi vanté.
Oui le Dieu de l'Eloquence
Se voit avec complaiſance
Dans ces tableaux précieux.
Cher la Motte quel trophée !
Après moins de gloire Orphée
A placé ſa Lyre aux Cieux.

c *Ode à l'Académie.*

Quell

Quelle route ta main s'ouvre,
Quels agréables sentiers!
Au Parnasse elle découvre
De nouveaux plants de lauriers.
Une Ode fait une histoire:
Loüis, pour peindre ta gloire
Il peint le devoir * d'un Roi.
Loüange encor moins commune:
Il fait rougir la fortune
De t'avoir manqué de foi.

* *Ode du Devoir.*

* Vous dont le juste suffrage
L'a couronné tant de fois,
Son éloge est un hommage
Que je rends à votre choix.
Lui seul me donne des aîles;
Il veut que les grands modeles
Ne nous désesperent pas.
Vous le placez près d'Horace:
Justifiez mon audace,
D'oser marcher sur ses pas.

* *Ode de l'Emulation.*

AD SERENISSIMUM BURGUNDIÆ DUCEM.

ODE.

MENTEM fatidicam gerens,
Vati prome novum Calliope Melos
Tritis callibus Orphei,
Vivens ingredior pallida Tartara:
Monstra, Diva, Viam! sonos
Ad dulces citharæ, non penetrabilem
Pervadam incolumis domum,
Et rursus stygium pandet iter lyra.
Tum captus modulamine,
Umbris cum levibus Cerberus, invium
Expugnari Erebum sinet.

Tange

Tango Tartarei littora gurgitis:
Vectorem intueor ſenem.
Heus! ferrugineam flecte, Caron, ratem,
Nec miteſcere neſcius,
Pro naulo, modulos accipe barbiti:
Actum eſt: cantibus applicans
Aures, ſponte trabem portitor admovet:
Quamquam ex oppoſitâ ferox
Alecto fluvii margine perſurit.
Jam remis lacus æſtuat,
Furvi jamque Jovis limina contigi.

Mutis hîc populis præeſt
Regnator tetricus, proxima conjugi,
Matris deliciæ breves,
Nunc deſiderium, Perſephone aſſidet.
Regis juſſa ſatellites
(Deteſtata cohors) expediunt, Fames,
Deſperatio livida,
Bellum mortiferum, mentis inops Furor.
Denſis Tænara civibus
Hæ peſtes cumulant, ſollicitæ ducis
Torvi quærere gratiam.

Paſſis aſpicio Tartara poſtibus.
Qui planctus loca perſonant!
Pœnas mille aperit carnifices rogus.
Hic tortus volucri rotâ
Ixion, memoris ludibrium Jovis,
Flammæ perfidiam luit.
Hic præbet Tytius pectora Vulturi
Æternas avido dapes.

Fundunt inde cavis flumina doliis
Ægypti rabidæ nurus,
Quæ tinxêre manus ſanguine conjugum,
Ob vanos Danai metus.
Saxum parte aliâ, per juga lubrica
Attollit revolubile
Nequicquam Æolides, non ſine anhelitu.
Illic improba Tantali
Undis aſſiduè deſeritur ſitis
Irritata fugacibus.
Pœnarum facies lumina detinet,
Quamvis incutiat metum.
Aſt urgere gradum me jubet Æacus
Obſcuræ ſocius viæ,
Haud incognita ſpectacula præteri,

Hu

Huc huc verte oculos, ait,
Scena inter tenebras utilior patet.
Subterranea carceris
Spectans antra, time, debita quæ manent
Vates supplicia improbos!

Pœnas primo aditu territus horreo
Vatum, qui satyræ reas
Olim reddiderant Aonidas, libris
In lucem vetitam datis.
Agmen fronte minax Archilochus præit.
Nervos dira phalanx rapit,
Aptavit propriâ quos Nemesis manu:
Olli non habiles vibrant
Semper tela novo felle madentia,
Insani in capitis grave
Vibrantum exitium mox redeuntia.
Vinclorum strepitum audio
Centum hic turba nocens compedibus gemit
Quæ turpe immerito scelus
Illevit minio, & fecit amabile.
En lenociniis cohors

Pravis docta animos ludere Principum
Loris, blandiloquum genus,
Tundens Tisiphone, crimina vindicat
Queis recti indiderant notam.

Plebs lauru immeritâ vile nitens caput
Occurrit plagiaria.
Sacri infame, viros, opprobrium jugi,
Et servum excruciat pecus,
Dignis suppliciis ars sua carnifex.
Hos, post fata etiam, impotens
Scribendi rabies carminis incitat,
Quod Lethe citò deleat,
Quod Censura obeli figat acumine.

Agnosco trepidantium
Vatum concilia & degeneres metus
Ollis invida mens fuit
Palmarum omne genus præripere æmulis:
Nunc curis dolor anxios
Urit perpetuis, dum quoque somnia
Sertis implicitum novis

Riva-

Rivalem objiciunt. Ad ſonitum meæ
Pallent invidiâ lyræ,
Argutæque fides pectora lancinant.

Sed me tecta Nocentium,
Longúmque Eumenidum detinuit ſpecus.
Juſſus verto gradum, pias
Quà ſedes placido gurgite prænatat
Fœlix Elyſii latex.
Ignorata mihi ſydera fulgurant,
Et Floræ per agros novæ
Colludens Zephyrus caſta dat oſcula!
Vidi ut pacificas domos;
Cocyti gelidum pectus imagine
Primos depoſuit metus.
Hinc & livor abeſt, & timor inquies
Ne duro Lacheſis ſecet
Immatura iterum ſtamina forfice.
Optatis placidè fruens,
Frontem quiſque aperit lætitiæ indicem.
Hinc abſunt querimoniæ,
Inſomnis metus, & vota furentia.

Hæc ſoli peragrant juga,
Qui deſiderium flebile Principes
Liquerunt populis, ſui:
Qui victis aliis, ſe quoque, nobili
Vicerunt tolerantiâ:
Qui leges ſceleri, frænaque litibus
Aſtræâ dare præſide,
Qui faſtu in medio ſubdere comiter
Norunt corda clientium:
Exemplo erudiens progeniem Pater,
Et caſta Uxor, & obſequens,
Et Natus patriis dignus amoribus,
Vateſque haud veriti palam
Virtutem egregiis tollere honoribus.
Ditis janua clauditur,
Vaneſcitque oculis Orcus: ut avolat
Portâ ſomnium eburneâ.
In queis, fila lyræ pollice tinnula
Aptaram, tetigi loca!
Vos, ô Terrigenæ, vox mea concitat
Ut felicia vallibus
Sit fas Elyſiis ducere ſæcula,

Culpæ

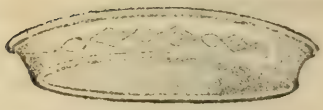
Culpæ vincula rumpite!
Servans officii pectus, & innocens,
Dum castos agitat dies,
Jam tunc Elysii gaudia præcipit.

Auris at popularibus
Captare indecorem parcite gloriam!
Virtus sit pretium sibi.
Fuco quid species proderit illita?
Mores innocuos manet
Duntaxat viridans Elysii nemus.
Quæsitor scelerum sagax
Minos, sæpè Deos, ludicra Numina,
Plectit, stulta polo licet
Illos rettulerit plebis Opinio.
Horres cœca pericula,

Delphini soboles, te positum gradu
Dum circumspicis arduo!
Hæredem solii Gallica proximè
Te spectant diademata,

Et prudens animos nil tumidos geris,
Quamvis imperio pares.
Musæ dona favens excipe supplicis:
Vivis illa coloribus
Virtutem studuit pingere, quam colis,
Præceptrix sapientiæ.
Quod si nostra bonus carmina respicis
Virtutem modulantia;
A virtute venit carminibus favor.

A TH. MARIA DES ANTONS,
Societatis JESU.



ÆMU-

ÆMULATIO.

ODE.

AD CLARISSIMUM VIRUM BERNARDUM FONTANELLUM.

SErvire tædet: cedite, cedite
Antiqua longis fæcula honoribus
Jactata; nunc doctos Maronum
Vincere Mœonidúmque cantus
Impellit ardor. Non Clymeneïa
Terrere proles, aut temerarius
Junonis Ixion amator
Præcipiti valeant ruina.

Vulgus profanum spernere callidus
Me tollam in auras, nec gelidus stupor
Prudenter audacem, jugumque
Ferre diu indocilem tenebit.

Quot Roma summos, Græcia quot tulit
Fœcunda vates! Hi Sophiæ abditos
Cœpêre divinosque Veri
Carminibus reserare fontes.
At clarus Auroram insequitur dies.
Palmæ cupido nobilis excitet
Adhuc recentes, nosque limo
Fas simili meminisse cretos.

Nam Thura fictis, unde meum genus,
Offerre Divis quis furor imperat,
Aut error? In me artus eosdem
Mens eadem regit atque virtus.
An parca nobis, quod dedit his, negat
Natura? Nostris prodiga Patribus
Mater novercalem-ne sumpsit
In miseros animum nepotes?

In-

Injuriosis lædimus oprimam
Probris parentem, quæ tacitos sinus
Nobis revelavit, suosque
Explicuit sine nube vultus.
Olim in latenti corpore spiritus
Ignarus hospes vixit, & artium
Erravit incertus, ditique
Fraudibus implicitus dolosis.
Sed jam meatus non dubios cruor
Notis recurrens legibus obtinet:
Jam molis arcanæ recessus
Mille modis patuêre miris.

Fortuna dum nos impavidos rapit,
Dum Marte læto sub juga mittimus
Gentes triumphatas, quot alto
Addidimus nova vincla Nereo?
Orbis remoti litus ad ultimum,
Per saxa nautas duxit amans poli
Magnes; & ausis terruerunt
Sole alio populos calentes,

Cœlo, fecundis subsidiis, iter
Tentare gaudens æthera transvolat
Mortalis, astrorumque cursus
Luminibus videt irretortis.
Vitro fideli mens vaga lucidas
Metitur arces, ægraque sidera
Deducit in terras olympo,
Thessalicis melior susurris.

Ergóne vatum flexanimam juvat
Cessisse laudem sponte prioribus,
Et ferre victores triumphum
Opprobrio patimur minorum?
Non sic: inanis nec prohibet pudor.
Certare pulchrum est: multus adhuc lepos
Restat; ministrabunt & ipsi,
Queis melius superentur, arma.

Aurum profundis è penetralibus
Fodêre, nostræ quod poliant manus,
Spinasque vulserunt relictis
Floribus. Assiduus magistris

Cal-

Calcata primum discipulus sequor
Vestigia: horum me vitia admonent
Dotesque, dormitansque cogit
Mœonius vigilare cycnus.

At vos, inertes quos malè decipit,
Quos & volentes præcipitat favor;
Frustra laboretis venenum
Spargere, Pieridumque doctos
In me malignis seditionibus
Movere alumnos. Non ego Zoilus
Vatemque dictatosque Musis
Aggredior lacerare versus.
Cantata Flacco prælia barbitos
Pindi sub altis ingeminans jugis
Hortatur antiquis sedentes
Frontibus eripuisse lauros.

Hos tollis ignes? funditus ars perit.
Ardor Poëtas æmulus & Duces
Formare novit: quique sacris
Fontibus, aut Heliconis oris

Lon-

Longè, impotentem me fatear libens,
Æstu superbo nunc feror ebrius.
Me me Malherbæo secundum
Perpetuis vehet aura pennis.

Tu, nuda suco quem ratio regit,
Inflare dulces seu calamos juvat,
Seu verba, FONTANELLÆ, mutis
Manibus ingeniosus addis,
Dum dente vulgus nos petit invido,
Adsis benignus. Qui veneres novas,
Francis iniquus jam requirit,
Ille tuos adeat libellos.

A ROBERTO RAULD,
Societatis Jesu.

A D

AD ILLUSTRISSIMUM ABBATEM BIGNONIUM.

ODE.

QUIS mentem attoniram rapit!
Hunc simplex facili fronte modestia
Fulcit, fida comes viæ:
Pallas dat sociam se lateri, virûm
Custos Mercurialium:
Visu palluit, & præcipites gradus
Ignorantia rettulit:
Illum pone subit torva Scientia,
Quam multa insequitur charis
Mirum! non solitis tincta leporibus.
Nil jam ludimur: his patet

Signis

Signis BIGNONIUS, natus amabiles
Musis jungere Gratias.
Tu fac grandiloquum! tu temerarios
In cantus animum rege!
Te ductore, tuis culta laboribus
Parnassi peragro juga.
Hic Regina præest quæ Dea machinis
Quot miracula parturit!
Quot naturæ obices dædala prorsit!
Huic Juno, & Thetis impotens,
Vulcanique furor paret, & Æoli.

Stellatis laquearibus
Scrutatrix oculos applicat Uranis,
Miraturque vias poli,
Et lustrat vaga vestigia siderum.
Quæ solis jubari, objice
Quondam interposito lucem adimet dies
Quæ momenta renuntiat;
Astrorumque situs servat, & ordinem,
Æternasque vices canit.
Convexas Superûm, parte aliâ, domos
Describit radio levi,
Immensique soli jugera circino

Me-

Metitur Geometria.
Hæc præferre facem docta Sororibus
Greſſus ancipites regit.
Hac lucente, nitet ſplendida veritas,
Fallax cedit opinio.

Germanâ melior, certiùs Algebra
Veri tentat iter novum,
Et ſignat, magicis uſa notis, viam,
Quæ raro teritur pede,
Quantumvis meritâ laude ſuperbiat.
Nequicquam in latebris amat
Vulgares oculos fallere veritas;
Illam proſequitur ſagax,
Et prenſam nebulis nudat inanibus,
Invitamque licet, ſuis
Reſponſis adigit prodere ſe Deam.
Curas in tenui magis
Impendit ſtudio, non minus utiles,
Subtili Dea forfice
Quæ fibras referat corporis intimas,
Hic mens hoſpes ubi exulat,
Et vincta innumeris compedibus gemit.
Radens multiplicem alveum

Mœan-

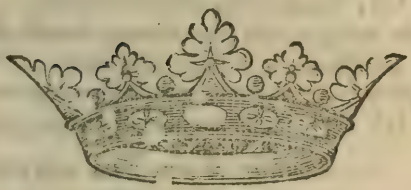
Mœandri variis flexibus invii
Quà rimatur iter, sequar.
Ignorare domum quam colis, ingenî
Turpe est indicium levis.

Proh! quanta invalidis artubus incubant
Dirarum agmina Febrium!
Quæ præbebit opem planta salubribus
Succis, vi medicâ efficax!
Obtutu assiduo scire potentiam
Herbarum satagit Dea,
Tuas docto in calathis pollice colligit,
Ægrorum miserans vices.
Fœcundam illa supremi Artificis manum,
Mirata in minimis, colit.

Olli diva soror supperias venit,
Quæ fornace cucurbitas
Urit suppositâ & vix penetrabilem
Naturæ ingreditur sinum.
Pervadens penitùs, primâ in origine
Veram Fossilium indolem,
Spirantúm genus, & principia abdita
Perquirit vegetantium;
Miscetque arbitrio & semina separat.

Phœ-

Phœbææ date Virgines
Certam fatidicis carminibus fidem!
Veſtris nam ſtudiis, nova
Lux orbi veniet, ſplendor & artibus!
Per vos lenta terit Charon
Ad ripas Stygii fluminis otia!
Siſtunt præcipites fugam.
Anni, fila ſecat parciùs Atropos,
Et majus ſupereſt colu
Penſum lanificâ, quod Lacheſis trahat.



AD CLAR. DOM.

H. DE LA MOTTE.

POST tot ſæcla, refers doctas interpres Athenas,
Et Latiam Euterpen Gallica verba doces!
Alta canis? Sonat immenſo tibi Pindarus ore:
Mollia? Dat faciles Teïa Muſa modos.
Per te Noſtratem miratur Gallia Flaccum,
Cui, non inferior, diceris ire comes.
Credo equidem, ipſe tibi cytharam donavit haben-
Invidia major tu mihi trade tuam. [dam:
Te puras Flacci veneres, moduloſque ſecutum,
Ipſe ſequar, poſthac tu mihi Flaccus eris.

A TH. MAR. DES ANTONS,
Societatis Jeſu.

PRU-

PRUDENTIA LUDOVICI MAGNI UTRAQUE FORTUNA MAJOR.

ODE.

O Pura fuci caſtaque Veritas,
Et ſola gratis docta coloribus
Veſtire laudes, nunc te Olympo
Muſa vocat: LODOICUS aure
Vates iniquâ, te ſine, reſpuit.
Dic quos ſeverus non fugiat pudor
Audire cantus, non recuſet
Blanditiis inimica virtus.
Jam prima Regnum, finibus additis,
Extendit ætas; ultor & hoſtium,
Vindex amicorum, timendus
Per populos juvenis ruebat.

Hinc

Hinc monſtra multo vulnere ſaucia
Damnavit umbris; moxque reſurgere
Artes, triumphatiſque juſſit
Fluctibus imperitare claſſes.

At non imago ſplendidior viros
Prudente nixos judicio movet,
Tectoſque odorantur ſagaces
Pectoris eximii receſſus.

Noſtros inanis dum ſpecies rapit
Senſus, tropæis inclyta Gallicis
Celata virtus LUDOVICI,
Et propriæ latuêre dotes.

Sic quemque juſto pondere neſcia
Librare, ſortis mens ſequitur vices,
Figitque leges, aut refigit
Arbitrio levioris auræ.

Exempla ſeris magna nepotibus
Depræliantes, nobile par, Duces
Arbella, inundanteſque campis
Sanguine Romuleo Philippi

Vi-

Vidêre: felix ni tegeret tamen
Utrumque laurus, fors temerarium
Possint Alexandrum, & rebellem
Dicere Juliadem minores.

Recti tenaces, maxime Principum,
Successus anceps non animos regit,
Tuasque virtutes amamus
Posthabitis coluisse gestis.

Verenda quamvis pompa premat latus,
Mens frontis ignes temperat arduæ,
Te quærit in te; nempe fatis
Altior hîc, LODOICE, regnas.

Vicisti inanes invidiæ minas:
Sed colla postquam subdita pertinax
Demisit hostis, sponte cessas
Vincere pacificator orbis.

Lauros paratas negligis, & tuos
Cursus refrænans, insolito domas
Temet triumpho, tunc carentes
Cæde ratus meruisse palmas.

Sic cultor æqui, dum trahit impetus
Ultra ſuperbus, limitibus ſacris
Hæres, & objectis repreſſa
Molibus ira gravis quieſcit.

At Numen, alto pectore quod colis,
Excmplar ingens ut LODOIX palam
Totus pateret, temperare
Debuerat tibi læta duris.

Juris ſupremi ſemper amans Deus,
Priſcis amicus conſiliis, ſemel
Viſus futuri cautiorem
Fallere te voluiſſe. Centum

Miles triumphis fervidus ad novos
Ibat triumphos; ô dubias vices
Fortunæ aberrantis! maligno
Deſeruit pede læva Gallos.

Inſueta quamquam ſigna diu negat
Fovere: pennas jam celeres quatit,
Fugamque deteſtata, rurſus
Quò revocas, LODOICE, tendit.

Vidi

Vidit piantem rite ſuum ſcelus
Hiſpana noſtro Marte ferocior
Pubes; redonavitque fuſis
Hoſtibus illa redux pavorem.

Tu ſumme Regum tutor & arbiter,
Quo jactat uno tot LODOIX ſuas
Auctore virtutes, favorem
Perge novis cumulare donis.

Utrique per te Rex animos pares
Sorti probavit: ſemper ades bonus,
Et rebus adverſis tuere
Impavidum, facilem ſecundis.

A ROBERTO RAULD,
Societatis JESU.

Odaria Gallica Anacreontico ſtylo elaborata & Latinis Verſibus reddita,

ab Em.. Br.. Mont.

clariſſimo viro Hudartio Mottæo.

O D E.

NON, ſi quid teneris blandus Anacreon,
Luſit carminibus, ſola ſibi imputet
Audax nobilibus Græcia vatibus.
Illi noſtra negat cedere Gallia,
Attollitque pari laude tumens caput;
Ut cumque Ionii pectinis æmulus
Vocalem increpitas pollice Barbiton.
Nam, ſeu pampinei munera liberi
Cantas, ſeu Paphio perlita nectare
Pulchris virginibus carmina dividis,
Artes ipſe ſuas, & citharam tibi
Gaudet ſponte ſenex ponere Teius.

Quo

Quod si, Romuleæ dum numeris lyræ
Æternare tuos experior sonos,
Dextro me facilis lumine respicis,
Et tecum socios ferre finis gradus,
Olim, spero equidem, tramite splendido
Rumpens Dædaleis astra volatibus
Te, Mottæe, sequar, quando humiles super
Evectus populos non imitabilem
Sublimi insequeris carmine Pindarum.
At quo, Musa, paras tendere pervicax?
Graves pone animos. Alituum abstine
Regnatricem aquilam velle sequi polo,
Cantus sueta rudi gutture stridulos
Inter littoreas perdere hirundines.

IN ANNAM FABRAM

Tanaquilli Fabri filiam & Andreæ Dacerii uxorem, cum græca Anacreontis Odaria Gallicâ interpretatione & notis illustrasset.

ODE I.

Docti nata patris, docto sociata marito,
Quæ scriptis æquas nomen utrumque tuis,
Teius assumpsit frustra tua nomina vates,
Tam bene qui didicit Gallica verba loqui.

Carmina qui solus tenero dictarat alumno,
Illud opus potuit fingere solus amor.
Sic mihi juratus nuper factum omne retexit.
Argue mendacem, si potes, esse Deum.

Forte suis unam questus te deesse triumphis,
Jusserat edomito vincula corde pati.
Non onerosa aliis spreviſti jussa puellis,
Victorem contra stare parata Deum.

Non

Non tulit indociles animos Amor; arripit arcum,
Inque tuos vibrat ſpicula mille ſinus.
Pectoris eduri nativo obtuſa rigore
Ante pedes hebeti cuſpide tela cadunt.

Protinus ex illis una eſt tibi lecta ſagittis,
Venit & ultrici certius acta manu.
Ille fugit: fugienti hæſit penetrabile ferrum,
Egit & hoſtiles in tua vincla manus.

Servitii impatiens, pacta mercede, Cupido,
Quod mihi carius eſt accipe, dixit, opus.
Dixit & Ionii tibi mollia carmina vatis,
Quem Gallum ex Teio fecerat eſſe, dedit.

Quiſque ſolet quod amat factis effingere: vatem
Molior hanc numeris æquiparare meis.
At tibi quod pariter, formoſa Daceria, carmen
Mittimus, hoc æque non mihi ſcripſit Amor.

VOTA.

ODE II.

EGo flos fieri velim novellus,
Qui molli Climenes resectus ungue,
Atque inter niveas jacens papillas
Uno nascitur, interitque sole.

Mutari zephiro velim procaci,
Qui perflat Dominam, suosque blandus
Lascivo fremitu susurrat ignes,
Quamvis aspicit, invidetque Flora!

Dii me Dii faciant avem tenellam,
Cujus carmen amat puella tantum,
Ut penè ipsa sui immemor pericli
Sera non timeat redire silvis!

Fiam

Fiam frigidulus repente rivus,
Qui ſedans nimios caloris æſtus
Puro lambere amat latus liquore,
Accepiſſe ſinu ratus Citheram!

Si fons ille forem, Dii, deæque,
Ut circumſiliens repente fluctu...
Verum ignoſce meis benigna votis;
Eſſe quidquid amas velim, puella.

VANUM BACCHI PRÆSIDIUM.

ODE III.

NUper meæ dolebam
Faſtus graves puellæ:
Sed uſque mî negabat
Mollire Amor puellam.
Motus meis querelis
Adeſt mihi Lyæus,
Noſtriſque pollicetur
Certum malis levamen.
Ergo, ut meis fruendam
Votis daret puellam,

Quam

Quam debuiſſet ipſe
Dediſſe mî Cupido,
Diebus inde paucis
Tenellulum Cytheræ
Vino domat puellum;
Illique, dum calente
Jacet ebrius Falerno,
Furatur arma Bacchus.
Dein miſſili ſagittâ,
Petit rebelle pectus
Cauſam mei doloris,
Meique cauſam amoris.
Manu ſed acta molli
Fugit ihcruenta cuſpis
Innoxioque ſummam
Stringit cutem volatu:
Tractare novit unus
Suas amor ſagittas.

SOMNIUM.

ODE IV.

QUÆ ſpectacula detinent
Senſus attonitos? indoluit meis,
Credo, victa malis Chloe!
Quæ vis indomitam continuò poteſt
Emolliſſe ferociam?
An ſomnus miſeris ſuetus amantibus
Falſa immittere gaudia
Torquet me volucri ſævus imagine?
Illam num video Chloen,
Quæ deſideriis læſa fidelibus
Semper difficilis mihi,
Semper dura, ferox, illacrymabilis...
At ſuſpiria quid ſibi

In-

Intempesta volunt? Cur tua tristibus
Tument lumina fletibus?
Quæ secreta facis vota, diù pudor
Oppressit malè barbarus.
Importunam hodie fortior audeat
Expugnare modestiam,
Qui Divos, homines unus amor domat.
Et quotquot tulimus mala,
Securis properet deterere osculis.
Ergo nos bene mutuis
Certemus Venerem explere caloribus,
Jam pectus mihi . . . Jupiter!
Quis me suscitat? Ah! ferreus es nimis
Duro & marmore durior,
Qui tam grata potes rumpere somnia.

VITÆ USUS.

ODE V.

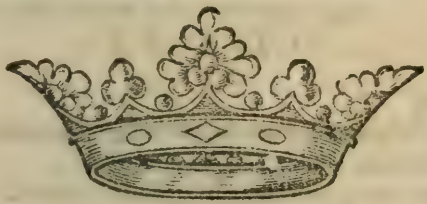
BIbamus. Ætas præcipites agit
Festina cursus: hanc spatiis Deus
Incluſit arctis. Nos fugacis
Damna hilares reparemus ævi.

Quæ nunc citato carpit iter gradu,
Claudet perennis fortè diem ſopor.
Cras fortè nos traducet atra
Nunc Charon. Quod adeſt, avaro

Uſu occupemus. Poſtera quodlibet
Fortuna volvat: juverit invidas
Parcas fefelliſſe, & ſeveris
Particulam hanc rapuiſſe fatis.

Ergo

Ergo potenti nunc decet uvida
Explere vino corda: quid intereſt,
Prudens an inſanus voceris,
—Certa modo ſubeat voluptas.



AMOR

AMOR A SOMNO EXCITATUS.

ODE VI.

DUm nuper nemorum colles ingressus opacos,
Errabam incerto per loca sola gradu,
Fortè puer patulâ somnos carpebat in umbrâ.
Heu! puer ille fuit perfidiosus Amor.

Accessi; sed, dum formæ mirabar honores,
Debueram infidum præti nuisse decus.
Omnia perjuræ similis fuit ille puellæ,
Quam delere meo pectore certus eram.

Ore puer roseo, roseo fuit ore puella:
Ardebat vultu par in utroque nitor.
Ingemui imprudens. Gemitum persensit amantis,
Evigilat sonitu quolibet ille puer.

Con-

Continuò volucres hoſtiliter explicat alas,
Lunatoque arcu ſurgit in arma Deus.
Tunc mihi de telis immitibus eligit unum,
Et jacit, & fixo corde ſuperbus abit.

I nunc, atque tuæ ſupplex ad genua puellæ
Rurſus, ait, tenero ſaucius igne gemas.
Illa tuum æterno pectus torquebit amore,
Rupiſti ſomnos qui, maleſane, meos.

NEÆRÆ IMAGO.

ODE VII.

MOllem animam ſolers telis inducere pictor
Exere Parrhaſiâ quidquid in arte vales.
Æquore in exiguo referat depicta tabella,
Quod viſum in toto pulchrius orbe mihi eſt.

Vota ne præſumis nondum mea? pinge Neæram
Non tamen hanc formâ qualibet eſſe velim.
Elige momentum felix, talemque repone
Qualis erat cum me ſubdidit illa ſibi.

Fortè choros agitans cultu fulgebat Ibero:
Celabat nitidas invida larva genas.
Detraxit larvam, infidoque citatius igne
Hæſerunt cordi vulnera mille meo.

Im-

Imbue formosis ridentia lumina flammis,
Improbus unde mihi spicula torsit Amor.
Vulneribusque jugum servile recentibus ardens
Æterna imposuit vincla repente mihi.

Candenti niveam frontem mentire Elephanto,
Quâ voluit sedem candor habere suam,
Cujus & egregio Cypris se jactet honore,
Si modò quo fulget possit abesse pudor.

Virgineas imitare genas, quæ lactea vincunt
Lilia, puniceas exsuperantque rosas.
Rubra suus notet ora color, quibus insidet hospes,
Cum teneroque decens ludit amore jocus.

Colla sinumque ... sed hic cœptis absiste superbis.
Ars tua semper erit, quam decet esse, minor.
Quamlibet eximios tibi diluat illa colores,
Æquabit nullus colla sinumque nitor.

Ergo

Ergo periculum pictoriaque arma remitte,
Mortales superat pulchra Neæra manus.
Scilicet una mihi dominam bene reddit imago
Quam Deus in nostro pectore sculpsit Amor.

AMO-

AMORIS PROMISSIO.

ODE VIII.

HEri novum canebam
Lyrâ ſonante carmen.
Statim adfuit Cupido,
Meos enim Cupido,
Audit, probatque cantus.
At tu mihi vel unum
Concede carmen, inquit,
Molle, elegans, venuſtum:
Ego tibi viciſſim
Pro munere hoc rependam
Bihum oſculum Cytheræ,

Que

Quale haud popoſcit umquam
Aut Lesbiam Catullus
Aut Albius Neæram;
Quamvis & hunc & illum
Et hæc & illa quondam
Tot oſculis bearunt.
Hæc, mi Cupido, dixit;
Ego ſtatim puello,
Non hæc precamur, inquam;
Tu noſtra vota noſti,
Et quæ quibus puella
Me vulneret ſagittis.
Si Phillydis ſeveræ
Spoponderis vel unam
Mihi oſculationem,
Duas tibi repentè
Numerabo cantilenas
Quibus nec ipſe Phœbus
Canat venuſtiores.
Simul tener Cupido

Ju-

Juravit hoc daturum
Mihi præmium canendi;
Simulque noſtra cœpit
Lyra mollius ſonare.
Tu verò, dura Philli,
Fidem-ne liberabis,
Quâ ſe mihi obligavit
Veneris puer Cupido.

BAC-

BACCHI POTESTAS.

ODE IX.

O Lenæe Pater, cuncta mihi perniciem parant.
Solus tu gravibus ferre vales auxilium malis.
Suffenus mihi nunc & Bavius carmine prænitent,
Hærentemque meo deripiunt vertice lauream.

Importuna mihi est innumeris vita molestiis:
Pactam Nisa notis mobilior deseruit fidem.
Quas fortuna mihi difficili parca dedit manu,
Injustis avidus raptor opes litibus occupat.

Cui me certus amor de teneris junxerat unguibus,
Idem nunc miseras aure preces excipere abnuit.
In me sæva ruens pestifero dente calumnia
Quod vitæ reliquum est tabificis morsibus inficit.

Ple-

Plenos mi calices, Bacche, hilari porrige Massico.
Quid cessas? iterùm funde. Bene est. Me recreat latex,
Ut mî cumque sinus vitigeno nectare perpluis,
Hoc plures animo sensim abigis sollicitudines.

Ergo rursum alacri vina manu largiùs ingere,
Cerno pampineis lætitiam innare liquoribus.
Haustus adde alios haustibus: ô dulcia pocula!
Felix ebrietas! invideant jam mihi Cœlites.

AMORIS ET POETÆ DIALOGUS.

ODE X.

P. AMor tædet ultrà,
Vale, vale, Cupido.
Tua jam reliquo castra.
Satis tibi meum cor
Inter pericla mille,
Et mille acerbitates
Huc usque militavit.
Nunc turbulenta dulci
Mutat quiete bella.

A. Quæ te mihi, Catulle,
Querela fecit hostem!

Ni-

Niveos tibi lacertos
Sinu procax tepente
Formosa pandit Iris.
P. At sæpe mî
Iris fidem fefellit.
Amare tædet ultrà.
Vale, vale, Cupido.

A. Centum procis petita,
Centum procis severa
Suum tibi rigorem
Ponit tenella Daphne.
P. Omnes venusta Daphne
Vincit decore Nymphas,
Sed est venusta tantum.
Amare tædet ultrà,
Vale, vale, Cupido.

A. Duram potes vel uno
Gemitu movere Dircen.
P. Si florido puella
Vernaret ore Dirce,
Uni velim placere.
Sed primævus virentis
Flos excidit juventæ.

Amare tædet ultrà,
Vale, vale, Cupido.

A. Sin fretus arte noſtrâ
Formoſulam puellam
Illam tibi rebellem
Speres domare Floram...
Tua quis novus, Catulle,
Rubor occupat ora?
Iterum ne mî repones,
Amare tædet ultrà,
Vale, vale, Cupido.

P. Imò, Deus, beatos
Qui ſuſpiras calores,
Hanc mille mî dicatam
Properes ligare vinclis,
Quæ nulla ſolvat ætas.
At quælibet puella
Quæ Flora non ſit, illam
Amare tædet ultrà.
Vale, vale, Cupido.

AMORUM LUSTRATIO.

ODE XI.

QUot mihi ſunt viſæ tot dicor amare puellas.
Objicis hoc ſemper flava Meliſſa mihi.
Ergo meos nuper luſtravi exactor amores,
Inſtitui cauſæ judiciumque meæ.

Hic ſpatio emenſo vix languida membra trahebat.
Penè humeros telis orba pharetra fuit.
Pendebant arcus & erat ſine lumine tæda;
Et tremulum urgebat curva ſenecta caput.

Ille unâ corpus librabat debilis alâ
Remigio quaſſam deſtituente ratem.
Scilicet illecebris formoſæ expletus amicæ,
Lumina jam ſomno victaque membra dabat.

Ille fremens, casuque animum concussus acerbo
Frangebat rabidâ tela facemque manu.
Sæpiùs & madidos vitrâ siccabat ocellos.
His lacrymis causam perfida Lisa dabat.

Alter adoratæ offensus levitate puellæ
Ibat, adhuc tenero torridus igne jecur;
Obsequioque aliam sibi devincturus amicam,
Quærebat celeri præpes abire fugâ.

Continuò ante oculos varium stetit agmen amorum
Quos fuerit versu dinumerare labor.
Agmine de toto vix est mihi cognitus unus,
Æra diù meritus, me duce, nullus erat.

Venit & alter Amor, qui formæ insignis honorem
Fratribus est visus præripuisse suis.
Hic molles oculos adversâ in imagine fixit,
Quâ spirant vultus, flava Melissa, tui.

Illius aspectu volucrum leve vulgus Amorum
Ex oculis pennâ præcipitante fugit.
Jam nullus posthàc nostro sibi pectore sedem
Ambiat. Hic nobis sufficit unus Amor.

IN-

INFIDUM PROPOSITUM

ODE XII.

ERGO mihi tenellos
Movebis usquè cantus,
Amor, tuoque nullam
Vati dabis quietem?
Sine paululùm tumenti
Grave reddat ore carmen.
Juvat, juvat labores
Celebrare Martiales,
Quo nos rapit cruentæ
Ardens cupido laudis.
Victoriæ sonoros
Juvat sacrasse versus.

Ovantis & gradiri
Caput ambiisse lauro.
Ades, Deus tremende,
Cui sæva bella parent;
Hastam gravem coruſca,
Cæsosque per maniplos
Age spumeos jugales.
Stricto minax flagello
Bellona te sequatur:
Sed hanc relinque Deam
Quam Gratiæ refectis
Lascivulæ papillis,
Quam fervidus tremendo
Stipat puellus arcu.
Quamquam illa te moratur
Niveisque stringit ullis,
Aude parùm decoro
Collum expedire nexu.
At verba jacto frustrà,
Dum Cypridis tepente
Sinu implicatus hæres,

Dea-

Deæque non rebelli
Rapis oscula, oscula illa,
Quæ delicatiores
Vincant beatitates;
Et quò magis cupito
Licet frui triumpho.
Hoc te magis cupito
Juvat frui triumpho.
Tunc se libidinosis
Utrinque corda mille
Suspiriis maritant.
Nimis, ô nimis beatî,
Quos expetenda Divis
Inebriat voluptas.
Si tu meis benignus
Quondàm, Cupido, flammis
Mollire mî feroces
Animos velis Megillæ,
Has inter invidendæ
Sortis suavitates

Incederem ſupremo,
Penè æmulus Tonanti.
Quo me ſed egit error?
Quam nunc viam ſequutus
Ad arma me referrem?
Solùm trucis volebam
Cantare bella Martis,
Unumque canto Amorem.

CAN-

CANTATES

FRANÇOISES,

SUR DES SUJETS TIREZ DE L'ECRITURE.

A voix seule & basse Continue; partie avec Symphonie, & partie sans Symphonie.

Par Mademoiselle DE LA GUERRE.

Les Paroles sont de M. DE LA MOTTE.

ESTHER.

PAr la Souveraine Sagesse
Esther fut amenée au Trône des Persans;
Seule, par ses charmes puissans
Du cœur d'Assuerus elle avoit la tendresse;

Mais que lui ſert l'éclat d'un ſi haut rang,
Dans ce moment fatal quel danger la menace ?
Elle apprend que des Juifs on a proſcrit la race,
Et le fer dans dix jours doit verſer tout leur ſang.

AIR.

Ah ! quelle affreuſe image
Se trace à ſes eſprits !
Que de pleurs ! que de cris !
Quel horrible carnage !

Le barbare courroux
Opprime l'Innocence ;
La Vieilleſſe & l'Enfance
Expirent ſous ſes coups :
Ciel ! prenez leur défenſe,
Les abandonnez-vous ?

De vôtre Epoux, Eſther, il faut chercher l'appui.
Mais vous tremblez ? du Temeraire
Qui ſans ſon ordre oſe approcher de lui
Le trépas eſt le prompt ſalaire.

Eh

Eh quoi, n'osez-vous faire un genereux effort?
C'en est fait. Elle part, & le Ciel la rassûre.
En vain de sa vertu se trouble la Nature,
Elle va pour les Juifs s'exposer à la mort.

Elle approche; à l'aspect du Trône redoutable
Elle tombe, & d'effroi son cœur se sent glacer;
Mais son Epoux touché du trouble qui l'accable,
Lui fait grace, & vient l'embrasser.

AIR.

Venez, banniſſez ces allarmes,
Et ranimez-vous à ma voix:
Esther, vos vertus & vos charmes
Vous ont miſe au deſſus des Loix.

Ecoutez mon cœur qui soupire,
Partagez-en la vive ardeur;
De la moitié de mon Empire,
Je voudrois payer ce bonheur.

Ainſi devant ſon Maître, Eſther a trouvé grace,
La fortune des Juifs bien-tôt change de face;
Et le perfide Aman de leur ſang alteré
Eprouve avec la mort qui punit ſon audace
L'affront qu'à l'Innocent il avoit preparé.

AIR.

Souvent la Verité timide
Du Trône n'oſe s'approcher;
Si vous voulez qu'elle vous guide,
Rois, c'eſt à vous de la chercher:
Chaſſez le Menſonge perfide,
Qui l'oblige de ſe cacher.

LE PASSAGE DE LA MER ROUGE.

ISraël dont le Ciel vouloit briſer les fers
Fuyoit loin du Tyran la triſte ſervitude ;
Mais il ſent à l'aſpect des Mers
Renaître ſon incertitude.

Moïſe entend déja ces murmures nouveaux ;
Devois-tu nous conduire à ces affreux abîmes ?
Et l'Egypte pour tes victimes
Eût-elle manqué de tombeaux ?

AIR.

Ingrats, que vos plaintes finiſſent,
Reprenez un plus doux eſpoir ;
Il eſt un ſouverain pouvoir
A qui les Ondes obeïſſent.

Il s'arme pour vôtre ſecours,
Les flots ouverts vont vous apprendre
Que la main qui regla leur cours
A le pouvoir de les ſuſpendre.

Moyſe donne l'ordre à ces flots en courroux :
Ils ſe calment, ils ſe ſeparent ;
Pour Iſraël ſurpris ils s'ouvrent & preparent
Un immenſe cercueil à ſes Tyrans jaloux.

Ciel! quel prodige! quel ſpectacle!
On voit au ſein des Mers flotter ſes étendarts,
L'Onde qu'il croyoit un obſtacle
Se partage, s'éleve, & lui ſert de rempars.
Que fera le Tyran témoin de ce miracle ?

AIR.

Le trouble & l'horreur
Regne dans ſon ame,
L'aveugle fureur
L'irrite & l'enflame.

Il ose tenter
Le même passage,
Mais en vain sa rage
Cherche à se flatter :
Peut-il éviter
Le cruel naufrage
Qui va l'arrêter ?
La Mer pour engloutir son armée insensée,
A réüni ses flots vengeurs,
Et la montrant au loin flottante, dispersée,
Du débris des vaincus assouvit les vainqueurs.

AIR.

Peuple, chantez la main puissante
Qui pour vous enchaîne les mers.

Que de la trompette éclatante
Le bruit se mêle à vos concerts ;
Et faites retentir les airs
De vôtre fuite triomphante.

JACOB, ET RACHEL.

POur la jeune Rachel Jacob brûlant d'amour,
Attendoit la fin de sa peine;
Ce jour les a liez d'une éternelle chaîne,
Et la nuit attendue éteint déja le jour.
De sept ans de travaux elle est la récompense;
Mais à peine croit-il mériter son bonheur,
Et de ses mots sa chaste ardeur
Amusoit son impatience.

AIR.

Vien, cher Objet de mes desirs,
Vien partager mes tendres chaînes;
Ton amour va payer des peines
Qui faisoient mes plus doux plaisirs.

Des Etez j'ai bravé la flamme,
Et le froid mortel des Hyvers:
Par l'espoir qui flattoit mon ame,
Tous mes maux me devenoient chers.

Mais

Mais que ſert pour Rachel le feu qui le devore?
Au lieu d'Elle ſa ſœur trompe un eſpoir ſi doux;
Jacob va ſe trouver au retour de l'Aurore,
Triſte Amant, & plus triſte Epoux.

Qu'il ſent vivement cet outrage!
Au perfide Laban il accourt éperdu,
Et privé du ſeul bien qu'il avoit prétendu,
Par ce reproche il ſe ſoulage.

AIR.

Cruel, quelle injuſtice extrême,
Pour le prix de mes ſoins, helas!
Falloit-il m'ôter ce que j'aime?
Falloit-il me donner ce que je n'aimois pas?

Vous jouïſſez d'une abondance
Que vous devez à mes travaux
Falloit-il donc pour recompenſe,
Loin de me ſoulager, inſulter à mes maux?

Laban s'excuſe encor ſur l'amitié d'un Pere;
Il n'a pas dû priver ſa Fille de ſes droits;
La coûtume vouloit que Lia la premiere,
Du doux Hymen ſubit les loix.

Que

Que l'eſpoir rentre dans vôtre ame,
Fidelle Amant, conſolez-vous;
Par les mêmes travaux qui vous furent ſi doux,
Vous obtiendrez l'Objet de vôtre flâme.

AIR.

Quand ſur une douce eſperance
Mille ſoins nous ont agité;
A peine on obtient l'apparence
D'un bien dont on s'étoit flatté.

Malgré ces ſuccès infidelles
On reprend le même deſſein;
Heureux, ſi des peines nouvelles,
Le ſuccès étoit certain!

JONAS.

JOnas, loin de Ninive où le Seigneur l'appelle,
Fuit, & croit échapper à l'ordre souverain:
Mais malgré sa crainte rebelle,
Dieu saura bien lui faire accomplir son dessein.

Son vaisseau paroissoit défier la tempête,
Il croit fuir le Seigneur, quand il change de lieu:
Vaine & coupable erreur! l'orage qui l'arrête
Lui dit qu'il est encor au pouvoir de son Dieu.

AIR.

L'Air s'allume, la Foudre gronde,
Les Vents luttent contre les Flots;
Quel trouble! il semble que le Monde
Rentre dans son premier cahos.

Jusque dans le Vaisseau s'étendent
Les Flots par les Vents irritez,
Déja les cœurs épouvantez
Souffrent le trépas qu'ils attendent.

Juste

Juste Ciel, disent-ils, appaisez vos fureurs,
Apprenez-nous pour quels coupables
Vous ouvrez à nos yeux ces gouffres effroyables ;
Qui voulez-vous frapper de vos foudres vangeurs ?

Vous portez, dit Jonas, la peine de mon crime.
Que je périsse seul pour le commun repos,
Dans ces gouffres ouverts plongez vôtre Victime,
Mon trépas va calmer les Flots.

On le plaint, mais en vain, les cruels Matelots
L'ont déja plongé dans l'abîme.

AIR.

Revenez regner sur les ondes
Zephirs qu'il avoit écartez,
Rentrez dans vos grottes profondes,
Venus, contre lui seul irritez.

Taisez-vous, bruyante Tempête,
Foudres, Eclairs éteignez vous ;
Le coupable meurt, & sa tête
Suffit au celeste courroux.

Re-

Revenez régner sur les ondes
Zephirs qu'il avoit écartez,
Rentrez dans vos grottes profondes,
Vents, contre lui seul irritez.

Non, il ne perit point, la suprême Puissance
Fait, pour sauver Jonas, un prodige nouveau;
Un Monstre de la mer, à son secours s'avance,
Et lui fait de son sein immense
Un azile, au lieu de tombeau.
Bien-tôt remis sur le rivage,
Il suivra l'entreprise où le Seigneur l'engage.

AIR.

Où fuir le courroux
Du Dieu du Tonnerre?
Et dans quelle Terre
Brave-t-on ses coups?

Tout nous abandonne
Quand il nous poursuit,
Et rien ne nous nuit,
Quand il nous pardonne.

SU-

SUSANNE.

CONtre la faiſon trop ardente (cheur ;
Suſanne, d'une eau claire empruntoit la frai-
Et cachez pour la voir, deux Vieillards qu'elle en-
chante,
D'un regard attentif irritoient leur ardeur.

AIR.

Indiſcrette Jeuneſſe,
Qui ſuivez les Amours ;
Ne croyez pas que la vieilleſſe,
Contre eux vous garde aucun ſecours.

Celui qu'Amour entraîne,
Dans ſon jeune printemps,
Traîne toûjours ſa chaîne
Juſqu'à ſes derniers ans.

Les beautez de Suſanne animent leur audace,
Ces odieux Amants oſent ſe découvrir;
Leur amour, joint à la menace,
Veut l'effrayer ou l'attendrir.

AIR.

Cedez, il faut vous rendre
A nos ardents deſirs;
Pourrez-vous vous défendre,
Des plus charmants plaiſirs?

Soulagez nôtre peine,
Ou dès ce même jour;
Redoutez une haine,
Egale à nôtre amour.

Ils doivent l'accuſer d'une ardeur criminelle,
Que la Loi punit de la mort;
Pour vaincre ſa vertu rebelle,
C'eſt de ce piege adroit que ſe ſert leur tranſport.

Inhumains, eſt-ce ainſi que vous prétendez plaire?
Suſanne, quel peril helas! qu'allez-vous faire?
Vous rendrez-vous à leur courroux,
Pour éviter la mort, la meriterez-vous?

Non, dit l'Heroïne conſtante,
Vous pouvez me faire perir;
Mais, s'il me faut mourir,
Je mourrai du moins innocente.

AIR.

Que la même ardeur nous anime,
Un cœur innocent ne craint rien;
Non, pour lui le jour n'eſt un bien,
Que quand il en jouït ſans crime.

JUDITH.

TAndis que de la faim où la guerre la livre;
Bethulie alloit expirer;
Le Cruel qui l'assiege avoit fait preparer,
Un superbe festin où Judith doit le suivre.
Sans elle il ne sauroit plus vivre
Et déja son amour ose se déclarer.

AIR.

La seule victoire
Me rendoit heureux;
Et sans vous la gloire
Eût borné mes vœux.

Mais la gloire eſt vaine
Près de vos attraits,
J'aime mieux ma chaîne
Que tous ſes bienfaits.

Enfoncez le trait qui le bleſſe,
Judith, jettez ſur lui les regards les plus doux,
Hâtez, hâtez l'yvreſſe
Qui doit le livrer à vos coups.

Ne le voyez-vous pas charmé de ſa conquête,
Qui boit l'amour & le vin à longs traits,
Mais vainement l'Impie au triomphe s'aprête,
Déja de ſes pavots épais
Le ſommeil a couvert ſa tête.

AIR.

Chantons, chantons la gloire
Du ſeul Maître des Rois;
Non, ce n'eſt qu'à ſes Loix
Qu'obeït la victoire.

C'en

C'en eſt fait; le repos, le ſilence, la nuit
Vous livrent à l'envi cette grande victime;
Armez-vous, armez-vous, & d'un bras magnanime
Eteignez dans ſon ſang l'amour qui l'a ſeduit.

Judith implore encor la celeſte puiſſance,
Son bras prêt à fraper demeure ſuſpendu:
Elle fremit de la vengeance,
Soutenez ſon cœur éperdu.
O Ciel! qui l'inſpirez, ſoyez ſon aſſurance!

AIR.

Le coup eſt achevé,
Quelle gloire éclatante!
Judith eſt triomphante,
Iſraël eſt ſauvé.

Pour ce Guerrier trop tendre
Il n'eſt plus de reveil,
La mort vient de le prendre
Dans les bras du ſommeil.

Courez, courez, Judith, que rien ne vous arrête,
Un plus allarmé vous attend;
Allez sur vos remparts arborer cette tête
Le présage assuré d'un triomphe plus grand.

DIS-

DISCOURS
A MESSIEURS
DE L'ACADEMIE FRANÇOISE,

Prononcé le 8. *Février* 1710. *par Mr.* HOUDART DE LA MOTTE *lors qu'il fut reçu à l'Academie.*

MESSIEURS,

Que ne m'eſt-il permis de recueillir ici ce qu'on Vous a dit de plus éloquent en de pareilles occaſions. Pourquoi faut-il des expreſſions differentes pour des ſentiments ſemblables? Ceux même que je remercie m'ont enlevé tout ce que j'aurois dû leur dire.

Tant de grands hommes ont eu à s'acquitter du devoir dont je m'acquitte,

qu'il n'y a pas de honte à croire la matiere épuisée : peut-être même y auroit-il de la justice à dispenser desormais ceux que vous recevrez parmi vous, d'un hommage tant de fois rendu, & auquel la reconnoissance la plus ingenieuse ne sauroit plus donner aucun air de nouveauté.

Je me trompe, MESSIEURS, mon insuffisance me rend injuste, maintenez un usage qui n'humiliera que moi : j'admirerai avec plaisir dans ceux qui me suivront, les ressources qui m'ont manqué.

Je puis du moins vous donner un garant bien sûr de la haute idée que j'ai de la place où vous m'élevez. C'est ce desir même d'être reçu parmi Vous, si vif en moi dès sa naissance, tout chimerique que je l'ai crû ; ce desir qui m'a tenu lieu de genie, qui m'a dicté ces Essais lyriques dont vous avez agréé l'hommage, & qui sous vos auspices ont trouvé grace devant le Public ; ce desir qui, industrieux à se servir lui-même, m'a fait tantôt Orateur & tantôt Poëte pour meriter

riter tous vos lauriers, qui m'a même enhardi plus d'une fois à vous remercier ici d'un suffrage unanime que j'osois regarder alors comme le présage de celui dont je vous rends graces en ce moment; ce desir enfin qui du moindre de vos Eleves, me fait devenir un de vos Confreres.

Je prononce ce mot avec transport, & j'oublie un moment ce que je suis, pour ne voir que le merite de ceux à qui vous daignez m'associer.

Quelque naissance, quelque dignité qui distingue la plupart d'entre Vous, ce n'est point par cet éclat emprunté qu'ils m'éblouissent; ils en ont un plus réel & plus indépendant. Qu'on rende ailleurs aux grands emplois & aux grands noms ces hommages exterieurs que l'amour propre, habile à se dédommager, dément quelquefois en secret; on n'honore ici que les Talents & la Vertu; on n'y rend que ces respects sinceres, d'autant plus flatteurs pour ceux qui les reçoivent, qu'ils font le plaisir même de ceux qui les rendent.

Je sens ce plaisir, MESSIEURS, dans toute son étenduë: il n'y en a pas un de Vous, car j'ai brigué l'honneur de vous approcher & de vous étudier avant le temps, il n'y en a pas un de Vous en qui je n'aye senti cette superiorité d'esprit, si seure de son empire, mais dont la politesse sait rendre la domination si douce.

Oui, j'ose le dire, les titres sont ici de trop; le merite personnel attire à lui toute l'attention. On remarque à peine que Vous réüniſſez dans vôtre Corps ce qu'il y a de plus respectable dans les differents Ordres de l'Etat; on songe seulement, & c'est là vôtre éloge, que vous y rassemblez le savoir, la delicatesse, les talents, le genie, & sur tout la saine critique, plus rare encore que les talents, aussi necessaire à l'avancement des Lettres que le genie même.

Mais à ne regarder que vos Ouvrages, MESSIEURS, quelle source d'admiration! Peut-être en sommes-nous encore trop près pour en juger sainement: on n'est jamais assez touché de ce qu'on voit naî-

naître & de ce qu'on poſſede; on ſe familiariſe avec le merite de ſes Contemporains; l'Antiquité ſeule y met le ſeau de la veneration & de l'eſtime publique. Plaçons donc l'Académie dans ſon veritable point de veuë, & voyons la, s'il ſe peut, avec les yeux de la Poſterité.

Des Hiſtoriens d'une ſimplicité élegante, d'une préciſion nette, & d'un ordre intereſſant, non moins habiles à diſcerner les caracteres, qu'à dévoiler les motifs, & qui par le charme des tours & de l'expreſſion, ſemblent plûtôt renouveller les évenements, que les raconter: des Orateurs également heureux à choiſir & à placer leurs penſées, qui ne remuent les paſſions qu'en faveur de la Vertu, & dont les beautez ſont de tous les lieux & de tous les temps, parce que la Raiſon eſt univerſelle & ne change point; des Poëtes exacts ſans être froids, ſublimes, mais qu'on entend toûjours, ſouvent au deſſus de leurs modelles dans les genres déja connus, & peut-être inimitables dans ceux qu'ils ont inventez; des Traducteurs in-

genieux quoique fidelles, qui tiendront lieu la plûpart des originaux qu'ils ont embellis; des Philosophes enfin & des Theologiens solides, qui ont sû parer les sujets les plus austeres, & qu'on relit encore pour le seul plaisir, quand on croit les avoir assez lûs pour s'instruire. Voila l'Académie, MESSIEURS, telle qu'elle paroîtra au jugement de l'avenir. Les imperfections legeres & inseparables de l'humanité, que la jalousie contemporaine grossit & multiplie à nos yeux, disparoîtront alors dans la foule des beautez.

Alors on Vous rendra toute la justice qui Vous est dûë; on connoîtra tout ce que Vous avez fait pour nôtre Langue; ce qu'elle étoit avant Vous, & ce qu'elle est devenuë entre vos mains.

On ne dira plus simplement, comme on l'a dit jusqu'ici, que chaque Langue a ses beautez differentes, & que le genie particulier de la nôtre, est l'ordre, la netteté & la justesse. Vous le savez mieux que moi, MESSIEURS; les Langues n'ont

n'ont point de genie par elles-mêmes ; ce sont les Ecrivains celebres, qui par l'usage different qu'ils en font, établissent ces préventions confuses, à qui dans la suite on laisse usurper le nom de principes.

Pourquoi nôtre Langue n'admet-elle plus ces metaphores audacieuses qui defigurent les objets en voulant les aggrandir ? Pourquoi retranche-t-elle ces longues comparaisons chargées de circonstances inutiles, qui ne laissent pas discerner les veritables rapports des choses ? Pourquoi veut-elle que dans un discours les pensées naissant les unes des autres, ne forment toutes ensemble qu'un tissu de consequences ? Que par des transitions délicates on fasse passer l'esprit sans effort & sans precipitation d'un sujet à un autre ? Manquons-nous donc d'expressions pour un stile enflé & licencieux ? Nous coûteroit-il tant d'arranger nos pensées selon que le hazard nous les presente, sans égard à ces rapports justes, ni à cet ordre naturel que le raisonnement exige ? Non sans doute, & nous n'avions que

trop de pente à jouïr de ces libertez: mais de sages Ecrivains se sont garantis de la contagion de l'usage; ils ont remonté aux sources du plaisir & de la persuasion, & ils nous ont accoûtumez enfin à une Raison exacte dont nous ne saurions plus nous passer, mais que par une espece d'ingratitude, nous nommons le genie de nôtre Langue, pour ne la pas nommer vôtre ouvrage.

Qu'on voye cependant, quel étoit avant Vous le genie de la Langue Françoise; elle a aimé l'enfleure dans Ronsard, les pointes & la licence dans Theophile, le faste des hyperboles dans les uns, la fausse plaisanterie dans les autres, le desordre presque dans tous: les Auteurs mêmes les plus sensez n'avoient pas seuls assez de force, pour secoüer avec perseverance le joug du mauvais goût: Il falloit une Compagnie qui par le concours des lumieres, établit des principes certains, rendit le goût plus fixe, disciplinât le génie même & en assujetit les fougues à la Raison.

Voila

Voila la gloire, MESSIEURS, de vôtre Illustre Fondateur; Il a prevû les fruits de vôtre établissement; Il a senti que les plus grands génies abandonnez à leur goût particulier s'égareroient toûjours par quelque endroit; mais que réunis, ils seroient les maîtres les uns des autres, & que de tant d'esprits enrichis reciproquement de leurs lumieres, il ne se formeroit bientôt qu'un seul esprit, dont les vûes seroient plus vastes & les jugements plus uniformes, capable enfin d'atteindre à la perfection & d'en donner des regles.

C'eût été trop peu pour ce sage Ministre dévoüé aux interêts de son païs, de ne lui procurer que la sûreté & l'abondance; il voulut par vôtre Institution lui asseurer cette politesse des mœurs, ce commerce agréable des esprits, cet amour, ce goût du beau, qui fait sentir tous les autres biens, & qui assaisonne jusques à l'abondance même.

Les grands Hommes ont les mêmes principes. SEGUIER succeda aux veües d'AR-

d'ARMAND; Il vous consola genereusement de sa perte, & il soûtint l'ouvrage d'un autre avec autant d'ardeur que si c'eût été le sien: long-temps vôtre Confrere, il en étoit devenu encore plus digne d'être vôtre Protecteur; & ce qui fait vôtre gloire & la sienne, LOUIS lui-même n'a pas dédaigné de lui succeder.

C'est de ce jour, MESSIEURS, que vôtre fortune eut tout son éclat; les Muses vinrent s'asseoir au pied du Trône & le Palais des Rois devint l'azyle des Savans. Vous ne songeâtes alors qu'à immortaliser vôtre reconnoissance, & le tribut que vous exigeâtes de vos nouveaux Confreres, fut l'éloge du Prince dont ils alloient partager la protection.

Ainsi par autant de plumes immortelles, furent écrites les Annales de son Regne, monument précieux d'équité, de valeur, de moderation & de constance, modelle dans les divers évenements de cet Heroïsme éclairé où le Sage seul peut atteindre.

Mais

Mais quelque grand que LOUIS paroiſſe à la poſterité par ſes actions, & par ſes vertus, ne craignons point de le dire, Il lui ſera encore plus cher par la protection qu'il vous a donnée. Tout ce qu'il a fait d'ailleurs, n'alloit qu'à procurer à ſes peuples, à ſes voiſins, & à ſes ennemis mêmes un bonheur ſujet aux viciſſitudes humaines ; Par la protection des Lettres, Il s'eſt rendu à jamais le Bienfaicteur du monde ; Il a préparé des plaiſirs utiles à l'avenir le plus reculé ; & les ouvrages de nôtre ſiecle qui ſeront alors l'éducation du genre humain, ſeront mis au rang de ſes plus ſolides bienfaits.

Multipliez donc vos Ouvrages, MESSIEURS, par reconnoiſſance pour vôtre Auguſte Protecteur ; quelque ſujet que Vous traittiez, Vous travaillerez toûjours pour ſa gloire, & l'on ne pourra lire nos Philoſophes, nos Hiſtoriens, nos Orateurs & nos Poëtes, ſans benir le nom de l'Auguſte qui les a fait naître.

Je brûle déja de contribuer ſelon mes forces, aux obligations que lui aura l'Uni-

nivers: Heureux si mon genie pouvoit croître jusqu'à égaler mon zele!

Je l'échauffe du moins de la plus vive émulation; je me represente quel étoit l'homme * dont je remplis ici la place: j'ai fait plus, MESSIEURS; pardonnez-moi cette vanité qui ne me sera peut-être pas infructueuse; j'ai voulu compter tous mes Ayeux Académiques: c'est l'Illustre Personnage que vous regretez; c'est son frere, le grand Corneille; c'est Maynard dont le nom se soûtient encore après celui du grand Corneille: filiation singuliere, dont je ne fais gloire ici que pour m'engager davantage à ne pas dégenerer.

Je trouve dans ce nouvel ordre d'Ancêtres, toutes les préeminences de la Poësie. Maynard partagea les suffrages de son siecle avec les Malherbes & les Racans; combien lui doit-on de ces vers heureux qu'on ne peut s'empêcher de retenir, ni se lasser de redire?

Le grand Corneille est de ces hommes qu'on ne peut plus loüer: Pour soûtenir l'idée

* Thomas Corneille.

l'idée que son nom seul reveille, il faudroit ce genie sublime, j'ai presque dit cet instinct divin qui n'a été donné qu'à lui & qui ne l'abandonnoit presque jamais.

C'est au Frere, c'est au Rival de ce grand Homme que je succede aujourd'hui. Je ne desespere pas, MESSIEURS, de recueillir quelques-uns de ses talents, soûtenu par vos leçons & animé par l'exemple de son digne Neveu*, dont je serois tenté de mêler ici l'Eloge, s'il pouvoit être court, & si je ne devois toute mon attention à mon Prédecesseur.

Né avec un goût universel, il connoissoit également les beautez de l'une & de l'autre Scene; la France le comptera toûjours entre ses Sophocles & ses Menandres. Capable du Grand, il merita plus d'une fois la noble jalousie de son Frere qui eut la generosité de la lui avoüer; tendre & pathetique, il fit couler pour quelques unes de ces Heroïnes, des larmes que quarante ans de succès n'ont pas encore épuisées.

Mais

* Mr. de Fontenelle.

Mais s'il fût peindre heureusement les majestueuses douleurs de la Tragedie, le badinage & les jeux instructifs du Comique ne lui furent pas moins familiers : & ce qui le distingue dans les deux genres, c'est qu'il y posseda souverainement le don de l'intrigue & des situations ; peut-être ne connoîtroit-il point de maître au Theatre, si sa feconde facilité, si la foule de ses grands desseins lui eût laissé le soin scrupuleux du détail.

Combien d'ouvrages cependant devons-nous à cette heureuse fecondité ? Ces Traductions, ces Remarques sur la Langue, ces Dictionnaires, travaux immenses qui demandent d'autant plus de courage dans ceux qui les entreprennent qu'ils ne peuvent s'en promettre un succès bien éclatant, & que le public qui prodigue toûjours ses acclamations à l'agreable, jouït d'ordinaire avec indifference de ce qui n'est qu'utile.

Vous ne me pardonneriez pas, MESSIEURS, de n'envisager mon Prédecesseur que par ses talents, je dois le regarder

der par ſes vertus, l'objet indiſpenſable de mon émulation.

Sage, modeſte, attentif au merite des autres, & charmé de leur ſuccès; ingenieux à excuſer les défauts de ſes Concurrents, comme à relever leurs beautez; cherchant de bonne foi des conſeils ſur ſes propres Ouvrages, & ſur les Ouvrages des autres donnant lui-même des avis ſinceres, ſans craindre d'en donner de trop utiles; ne trouvant pas même à combattre en lui cette baſſe jalouſie tant reprochée aux Auteurs, voilà le modelle que j'ai à ſuivre. Croiroit-on que je peins un Poëte, ſi vous n'aviez encore parmi vous de pareils exemples!

Je vous en atteſte, MESSIEURS, vous qui le connoiſſiez tout entier, & qui avez joüi ſi long-temps de ſon aſſiduité. Le plaiſir de vous entendre l'attiroit ici autant que ſon devoir; vous l'avez vû fidelle à vos exercices, juſques dans une extrême vieilleſſe, tout infirme qu'il étoit & déja privé de la lumiere.

Ce mot me fait ſentir tout à coup l'état où

où je suis reduit moi-même. Ce que l'âge avoit ravi à mon Prédecesseur, je l'ai perdu dès ma jeunesse; cette malheureuse conformité que j'ai avec lui, vous en rappellera souvent le souvenir; je ne servirai d'ailleurs qu'à vous faire mieux sentir sa perte.

Il faut l'avoüer cependant; cette privation dont je me plains, ne sera plus desormais pour moi un prétexte d'ignorance. Vous m'avez rendu la vûë, vous m'avez ouvert tous les Livres, en m'associant à vôtre Compagnie. Aurai-je besoin de faits? je trouverai ici des Savans à qui il n'en est point échappé. Me faudra-t-il des préceptes? je m'adresserai aux Maîtres de l'Art. Chercherai-je des exemples? j'apprendrai les beautez des Anciens de la bouche même de leurs rivaux. J'ai droit enfin à tout ce que vous savez; & puisque je puis vous entendre, je n'envie plus le bonheur de ceux qui peuvent lire. Jugez, MESSIEURS, de ma reconnoissance, par l'idée juste & vive que je me forme de vos bienfaits.

APRÈS

APRÈS QUE MONSIEUR HOUDART DE LA MOTTE *eut achevé son Discours, Monsieur* DE CALLIERES *Directeur de l'Academie, lui répondit en ces termes.*

MONSIEUR,

Si l'usage de faire l'éloge de chaque Académicien que nous perdons, n'étoit déja introduit dans cette Compagnie, M. DE CORNEILLE meriteroit qu'elle commençât par lui à faire un si loüable établissement : le nom qu'il portoit s'est rendu si célébre, qu'il a fait honneur non

feu-

seulement à l'Académie Françoise, mais même à toute la Nation.

LE GRAND CORNEILLE son aîné, s'est attiré l'admiration de son siecle, & il s'est assûré de celle de tous les siecles à venir : la force & l'élevation de son genie l'a égalé aux plus sublimes & aux plus excellents Poëtes de l'Antiquité, s'il ne les a même surpassez dans son genre d'écrire.

Son frere a marché sur ses pas immediatement après lui ; il a même merité par quelques-uns de ses Ouvrages de marcher à ses côtez. Ses peintures vives & touchantes des malheurs d'Ariane abandonnée par son époux infidelle, ont tiré des larmes de ses spectateurs du goût le plus exquis.

Il a fait plusieurs autres Pieces Tragiques qui ont eu le même succès, & il a également reüssi dans le genre Comique ; mais dans le Comique sans bassesse & sans impureté, qui represente les diverses avantures & les differents caracteres des hommes, & qui par des tableaux ingenieux

nieux de leurs passions & de leurs foiblesses, instruit & corrige en divertissant.

Après avoir fini avec l'applaudissement du public, cette penible carriere du Theatre François, il a enrichi nôtre Langue de deux amples Dictionnaires tres-utiles & tres-instructifs; l'un explique les termes des Arts & des Sciences, & sert comme de supplément au Dictionnaire de l'Académie Françoise; l'autre est un Dictionnaire Geographique & Historique.

On peut regarder ces deux grands Ouvrages comme des thresors toûjours ouverts à la Nation Françoise, & à tous les Etrangers qui savent nôtre Langue, où ils peuvent puiser une infinité de connoissances utiles & agreables, sans avoir la peine de les chercher dans les diverses sources d'où il les a tirées.

M. DE CORNEILLE joignit à un genie fecond & laborieux des mœurs simples, douces, sociables; une probité, une modestie & une humilité dignes des premiers siecles du Christianisme.

Vous avez merité, MONSIEUR, par

la beauté de vos Ouvrages de remplir la place d'un si excellent homme : ce sont ces heureuses productions de vôtre esprit qui vous ont fait jour au travers de la foule des Auteurs mediocres, & qui ont brillé aux yeux mêmes de vos Juges.

Ils ont couronné plusieurs de vos excellentes Pieces de Poësie, & en dernier lieu celle de Prose où vous avez égalé les grands maîtres de l'éloquence dans l'art de traitter les matieres les plus saintes & les plus relevées.

C'est sur ces titres incontestables que vos mêmes Juges vous ont trouvé digne de leur être associé, pour partager avec eux l'honneur des fonctions & des exercices Académiques.

Loin d'être obligez de justifier leur choix, vous leur avez donné une ample matiere de le faire citer pour exemple de leur équité, de leur bon goût, & de la justesse de leur discernement.

Vôtre élection faite par le concours unanime de tous les suffrages, servira de preuve convaincante que l'Académie ne peut

peut errer dans ſes jugements, lorſqu'elle ſe conduit par ſes propres lumieres, ſans égard à la brigue & aux ſollicitations, ſuivant l'ordre exprès qu'elle en a de ſon Auguſte Protecteur.

Nous ſommes perſuadez, MONSIEUR, que vous allez redoubler vos efforts pour celebrer avec nous cette longue ſuite d'actions glorieuſes, dont ſa vie eſt un tiſſu continuel, & pour le repreſenter à la poſterité auſſi grand qu'il l'eſt à nos yeux.

Clement & moderé dans les proſperitez les plus brillantes, intrepide dans les plus grands dangers, toûjours égal dans l'une & dans l'autre fortune, d'une fermeté inébranlable, & d'une tranquillité qui ne peut être troublée par aucun évenement.

N'ayant point de plus chers interêts que ceux de la vraye Religion, dont il eſt l'infatigable appui, & préferant toûjours à la gloire de ſes juſtes conquêtes, celle d'être l'auteur du bonheur public, ſi ſouvent troublé par les jalouſes terreurs de ſes voiſins, ſi ſouvent rétabli par les grands ſacrifices qu'il leur a faits, & qu'il eſt encore

prêt de leur faire, pour assûrer le repos de ses peuples, & celui même de ses ennemis; dignes objets des soins paternels d'un Roi grand, sage, juste, bienfaisant, & veritablement très-Chrétien.

Voila, MONSIEUR, une partie des riches & précieuses matieres que vous avez à mettre en œuvre; c'est le tribut que nous imposons à vôtre reconnoissance, pour l'honneur que vous recevez aujourd'hui. Honneur brillant par lui-même, plus brillant encore par les témoignages unanimes que nous rendons au public, que vous en êtes veritablement digne.

EPIGRAMME

A M. DE LA MOTTE.

LA MOTTE par l'effort de ton vaste génie,
Tu repares du sort l'injuste Tyrannie.
Ce n'est point par les yeux que l'esprit vient à bout
De bien connoître la nature,
Argus avec cent yeux ne connut point Mercure,
Homere sans yeux voyoit tout.

L'ABBE' TALLEMANT.

CA-

CATALOGUE

De Livres Imprimez à Amsterdam chez LOUÏS RENARD, ou dont il a acheté les Exemplaires avec le droit de Copie.

ANtiquité des temps retablie & défenduë contre les Juifs & les nouveaux Chronologistes contenant l'Histoire des Siecles obscurs de l'Ancien Testament, depuis le commencement du Monde jusques à la Venuë du Messie. 12.

La Sainte Bible qui contient le Vieux & le Nouveau Testament avec des Notes & remarques necessaires pour l'intelligence du Texte Sacré. Derniere Edition, à laquelle on a ajouté les Psaumes de Mr. Conrart, & des Cartes Geographiques & Historiques. *fol.*

Catechisme des Jesuites recueilli de la

doctrine des Peres de cette Compagnie. 12.
Chimere de la Cabale de Rotterdam par Mr. Bayle. 12.
Converſations ſur pluſieurs ſujets par Mlle de Scuderi. 12.
Courier Galant; contenant un Recueil de pluſieurs Pieces ingenieuſes. 12.
Dialogues de la Santé. 12.
Education des Princes par Mr. de Varillas. 12.
Hiſtoire de l'Euchariſtie diviſée en trois parties par Mr. de Larroque. 8.
Hiſtoire des Guerres Civiles d'Angleterre, par Mr. de Roſemond. 12. 2 *voll.*
Hiſtoire des Reformez de la Rochelle & du Païs d'Aunis. 12.
Imitation de Jeſus-Chriſt traduite en vers François par Mr. Pierre Corneille. 12. *fig.*
Journal Politique, Litteraire, & Galant. 12.
Idée generale de la Fortification où l'on demontre l'Attaque & la Deffenſe des Places, avec les principes de Geometrie

trie les plus neceſſaires à cet Art, & une methode nouvelle de fortifier toutes ſortes de Places tant Regulieres qu'Irregulieres ſur le côté exterieur ou ſur l'Interieur. *Quatre Grandes Planches excellemment gravées, & le plus bel ouvrage qui ſe ſoit fait en ce genre. Ces Planches ſe joignent deux à deux, & ſe vendent auſſi enluminées pour ornement dans les Maiſons des Curieux.*

Inſtitution Aſtronomique de l'uſage des Globes, & Spheres Celeſtes & Terreſtres en deux parties. L'une ſuivant l'hypotheſe de Ptolomée qui veut que la terre ſoit immobile, l'autre ſuivant le Syſteme de Copernic qui tient que la terre eſt mobile par Mr. Blau. 4.

Lettre Paſtorale de Mr. l'Archevêque de Paris aux Nouveaux Réunis de ſon Dioceſe avec des Remarques, en forme de réponſe par Mr. du Breuil. 4.

Manifeſte de ſon Alteſſe Electorale de Baviere.

Memoires de Mr. J. Friend touchant ce qui s'eſt paſſé en Eſpagne ſous la

la conduite du Comte de Peterborough, contenant l'Hiſtoire du ſiege de Barcelonne par les Alliez: l'Hiſtoire de la Levée du Siege de cette Place par le Roi Philippe V. Les progrès du Roi Charles en Eſpagne, puis ſes pertes depuis le commencement de la guerre d'Eſpagne juſques à la Bataille d'Almanza. 8.

Memoires pour ſervir à l'Hiſtoire du Prince de Condé. 12. 2 *voll.*

Memoires & Negotiations ſecrettes de la Cour de Savoye, par Mr. Phelipeaux Ambaſſadeur de France à Turin. 12.

Odes, & autres Ouvrages de Mr. Houdart de la Motte de l'Academie Françoiſe. 12. 2 *voll.* Le 3. *voll.* ſous preſſe.

Prieres du Roy Guillaume. 12.

Relation abregée des Campagnes du Comte de Peterborough. 12.

Recueil de Maximes veritables & importantes pour l'inſtitution du Roi. 12.

Traité du pouvoir des Souverains par Mr. B. 12.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
1993
L46
04
1707

La Motte, Antoine Houlard de

Odes